

Robert Van Gulik  
Le motif  
du saule



detectives

10  
18

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

# Le motif du saule

*Traduit de l'anglais par Roger Guerbet*



10/18

# Les personnages

## PERSONNAGES PRINCIPAUX

Le juge Ti Jen-tsie, *président de la Cour métropolitaine de justice. Nommé gouverneur extraordinaire de Tch'ang-nan (la capitale de l'Empire T'ang) pendant une terrible épidémie de peste.*

MA Jong, *lieutenant du juge Ti, ayant à présent grade de colonel dans la garde impériale.*

TSIAO Taï, *lieutenant du juge Ti, ayant à présent grade de colonel dans la garde impériale.*

TAO Gan, *lieutenant du juge Ti, à présent premier secrétaire de la Cour de justice.*

## PERSONNAGES JOUANT UN RÔLE DANS L'AFFAIRE DU MOTIF DU SAULE

YI Kui-ling, *riche aristocrate.*

Madame YI, *son épouse.*

Madame Giroflée, *femme de chambre de madame Yi.*

Hou Pen, *ami de Yi Kui-ling.*

## PERSONNAGES JOUANT UN RÔLE DANS L'AFFAIRE DE L'ESCALIER DANGEREUX

SO MEI LIANG, *riche négociant philanthrope.*

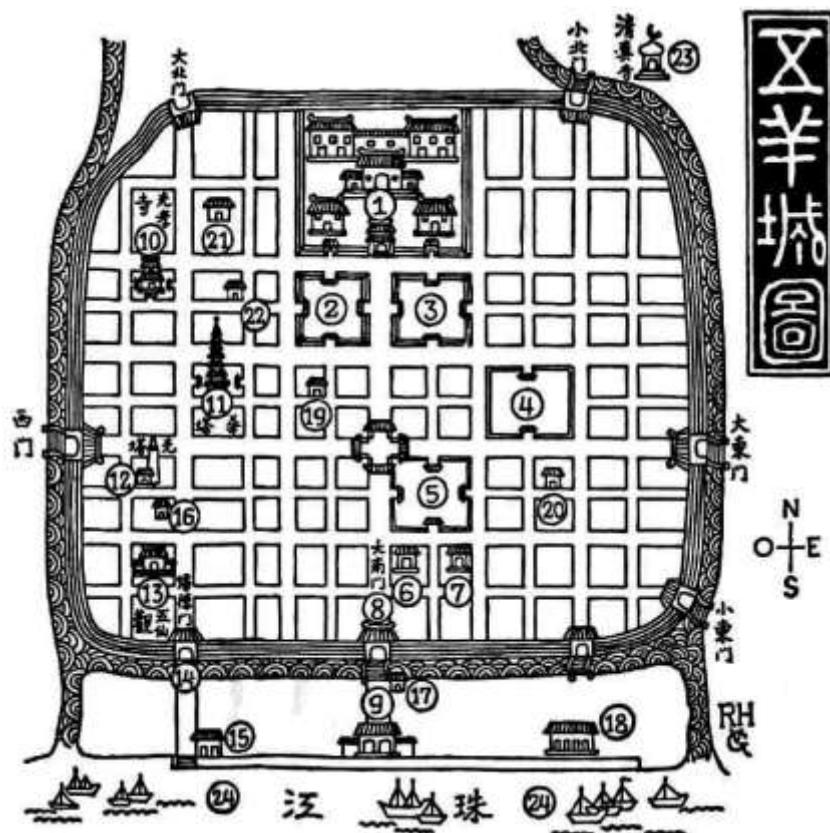
Madame MEI, *son épouse.*

Le docteur LIOU, *médecin réputé.*

## PERSONNAGES JOUANT UN RÔLE DANS L'AFFAIRE DE L'ESCLAVE FOUETTÉE À MORT

YUAN, *montreur de marionnettes ambulant.*  
Mademoiselle Blanc-Bleu et mademoiselle Corail, *ses filles jumelles.*

L’ACTION des deux romans suivants se déroule dans une ville chinoise existant réellement. Bien que la disposition exacte de Canton au VII<sup>e</sup> siècle ne soit pas connue de façon certaine, il semble que la ville occupait à peu près la place de ce que nous appelons aujourd’hui la « Vieille Ville ». La position des portes et des sites historiques indiqués ici en caractères chinois est en partie conjecturale. Au cours des siècles suivants, la ville s’est surtout étendue vers l’est et le sud-est (où est situé le moderne Chamien) et sur l’autre rive de la rivière des Perles.



### PLAN DE CANTON

1. Palais du gouverneur et bureaux de l'administration provinciale
2. Tribunal et bureaux de l'administration municipale
3. Quartier général de la garnison
4. Pavillon des examens littéraires
5. Marché
6. Temple du dieu de la Guerre
7. Temple de Confucius
8. Grande porte du Sud
9. Bâtiments de la douane
10. Temple de Kouang-siao
11. Temple de la Pagode fleurie
12. Mosquée
13. Temple des Cinq Immortels
14. Porte de Kouei-te
15. Estaminet
16. Auberge des Cinq Immortels
17. Hôtel de Tao Gan

18. Hôtel des matelots arabes
19. Demeure de monsieur Liang Fou
20. Maison du capitaine Ni
21. Demeure de monsieur Yao Tai-kai
22. Demeure du préfet Pao
23. Tombeau du Saint arabe
24. Rivière des Perles.

# 1

UNE BELLE PERSONNE SE MONTRE SOUS UN VILAIN JOUR. UNE MACABRE OPÉRATION S'ACHÈVE.

— DIEU QUE CE VIEIL IMBÉCILE est donc lourd ! murmura la jeune femme en laissant retomber la tête sanglante sur les dalles de marbre. Après avoir soufflé une seconde, elle ordonna :

— Aide-moi à le pousser au pied des marches.

Elle contempla un instant le cadavre, essuyant avec le bas de sa manche la sueur qui lui inondait le visage. À travers la gaze transparente de sa chemise de nuit on devinait les voluptueuses rondeurs de son corps.

— Là ! dit-elle enfin. On croira qu'il a manqué une marche en descendant. Ou bien qu'il a été pris de vertige. Ou l'on pensera peut-être à une attaque d'apoplexie. Les gens n'auront que l'embarras du choix : à son âge n'importe quel accident pouvait lui arriver.

Il y eut un court silence, puis elle reprit :

— Non... plaçons-le plutôt près du dernier pilastre. On supposera qu'en tombant son crâne a heurté l'angle de la pierre. Je ne veux pas risquer de me salir, pousse-le toi-même... Merci, ça va. Le sang est bien visible sur ce marbre blanc, impossible de ne pas l'apercevoir ! À présent, va chercher sa bougie ; elle est au premier étage, dans la bibliothèque. Tu la jetteras par terre, à l'endroit où s'amorce la descente de l'escalier. Fais attention, il fait noir comme dans un four là-haut.

Les beaux yeux suivirent l'homme avec inquiétude pendant son ascension. Les hauts degrés de marbre partaient du centre même du vaste hall, et le candélabre mural placé près de la porte en forme de lune les éclairait mal.

De longues minutes s'écoulèrent qui parurent interminables à la jeune femme. Enfin elle aperçut une petite lumière entre les croisillons laqués de rouge de la balustrade du premier étage. La bougie lança une brève lueur en touchant le sol, puis tout redévint obscur.

— Descends vite ! cria-t-elle avec impatience. Se penchant sur le cadavre, elle retira l'une des pantoufles du mort et, la jetant à son complice, elle commanda :

— Attrape ! Très bien... maintenant pose-la au milieu de l'escalier. Parfait... cela met la dernière touche au tableau !

## 2

UNE GRAVE CONVERSATION SE DÉROULE SUR LA PLUS HAUTE TERRASSE D'UN PALAIS. UNE PETITE CHANSON VIENT L'INTERROMPRE.

LA MASSE DES NUAGES bas pesait, menaçante, sur la silhouette sombre des toits recourbés et des remparts aux grands créneaux. Le juge Ti leva un regard mélancolique vers le ciel dépourvu d'étoiles. Ses larges épaules lasses sous la robe rebrodée d'or, il posa les mains sur la balustrade de la terrasse qu'éclairait un unique lampadaire. Aucun son ne montait de la vieille cité.

— L'empereur et sa cour ont quitté Tch'ang-ngan, dit-il avec amertume. À présent, c'est l'esprit de la Mort qui règne sur la capitale devenue la Cité de l'angoisse.

Debout près de lui, un homme de haute taille en tenue de campagne l'écoutait, une morne expression sur son visage aux traits réguliers. Les deux dragons d'or enlacés de l'insigne qu'il portait sur sa cotte de mailles révélaient son grade de colonel dans la garde impériale. Il lâcha la poignée du sabre suspendu à sa ceinture pour repousser de son front en sueur le lourd casque pointu. Bien qu'ils fussent sur la troisième terrasse la chaleur était encore accablante.

Le juge Ti se redressa. Croisant ses bras dans les longues manches de sa robe, il reprit :

— Le jour, les seules personnes qu'on rencontre dans la rue sont les employés de la voirie, le visage caché sous une cagoule noire et tirant leurs charrettes remplies de cadavres. La nuit tombée, on n'aperçoit plus que des ombres. Une cité morte, Tsiao Taï. Et pourtant, au plus profond des taudis et des caves de la ville basse, quelque chose s'agit dans les ténèbres. Ne

sens-tu pas les miasmes de mort monter peu à peu et s'étendre comme un étouffant linceul ?



## LE JUGE TI ET LE COLONEL TSIAO TAÏ

Hochant la tête, Tsiao Taï répondit :

— Oui, Noble Juge, le silence même est inquiétant. Les gens ont commencé à ne plus guère sortir de chez eux dès la première semaine, mais on promenait encore la statue du Roi-Dragon à travers les rues pour obtenir de la pluie, tandis que les tambours et les gongs du temple bouddhiste accompagnaient, matin et soir, les prières à la déesse de la miséricorde. À présent, on a renoncé à tout cela. Quand on pense que depuis quinze jours on n'a pas entendu le cri d'un seul vendeur ambulant !

Le juge Ti secoua tristement la tête et se dirigea vers une grande table en marbre sur laquelle s'entassaient des rouleaux de documents. Il avait installé depuis peu son cabinet de travail au dernier étage du palais du gouverneur, dominant ainsi la capitale tout entière. Lorsqu'il s'assit, les insignes d'or de son rang tintèrent sur sa haute coiffure. Il entrouvrit le col de sa robe d'apparat toute raide de broderies et, poussant un soupir, murmura :

— Impossible de respirer dans cette atmosphère fétide ! Tao Gan a-t-il noté les chiffres fournis par les surveillants de quartier ?

Tsiao Taï se pencha sur la table pour prendre connaissance du document préparé par son collègue et répondit :

— Oui, Votre Excellence. Le nombre des décès augmente toujours chez les hommes et les adolescents. Chez les femmes et les bébés, il y aurait plutôt un léger recul.

Le juge Ti leva les bras dans un geste d'impuissance.

— Nous ignorons à peu près tout de la façon dont le mal se propage, dit-il. Selon les uns, c'est la faute de l'air qui est vicié, d'autres accusent l'eau. Certains pensent que les rats y sont pour quelque chose. Depuis trois semaines que j'occupe le poste de gouverneur extraordinaire de Tch'ang-ngan mes efforts ont été vains. Complètement vains. Il tirailla sa barbe grisonnante avec colère et poursuivit :

« Le surveillant du marché central est venu me voir cet après-midi. Il se plaint de ne pouvoir distribuer convenablement la nourriture. Je lui ai dit de s'y prendre comme il pourra mais de continuer. Nous n'avons personne pour remplacer monsieur Mei dans cette tâche ; l'accident mortel arrivé à celui-ci est une véritable catastrophe, car les rares notables demeurés ici n'ont pas la confiance du peuple.

— En effet, Noble Juge. Monsieur Mei avait organisé la répartition du riz de façon remarquable. Malgré son grand âge il était debout du matin jusqu'au soir, et il se servait de son immense fortune pour acheter à des prix exorbitants des charretées de viande et de légumes qu'il distribuait gratis aux pauvres. Quel malheur que le vieil homme ait fait cette chute dans son escalier !

— Il doit avoir eu une attaque d'apoplexie au moment de descendre, répondit le juge. Ou bien il a été pris d'un étourdissement. En tout cas, il n'a certainement pas manqué une marche, car j'ai noté que sa vue était encore très bonne. Ce malheureux accident nous prive d'un bon citoyen au moment où nous avons le plus besoin d'hommes de confiance.

Il avala un peu du thé que Tsiao Taï venait de lui servir et continua :

— Ce médecin dont la réputation est si grande actuellement (il s'appelle Liou, je crois) se trouvait chez notre ami au moment de l'accident. C'est sans doute le médecin de la famille. Procure-toi son adresse, Tsiao Taï, et fais-lui dire de passer ici. J'avais beaucoup d'estime pour monsieur Mei et je veux demander à cet homme si je puis faire quelque chose en faveur de la veuve.

— Avec la mort de Mei Liang, c'est l'une des trois plus vieilles familles de la capitale qui s'éteint, dit une voix sèche derrière eux.

L'homme maigre et un peu voûté qui venait de prononcer ces paroles s'avança, silencieux sur ses chaussons de feutre. Il portait la robe brune au col rebrodé d'or d'un premier secrétaire et sa tête était coiffée d'un haut bonnet de gaze noire. Une mince moustache et une barbiche ornaient son visage à l'expression désabusée. Jouant avec les trois poils d'une verrue placée au milieu de sa joue gauche, il poursuivit :

— Les deux fils de Mei sont décédés en bas âge. Sa seconde épouse ne lui a pas donné d'enfants. Son héritier est donc un lointain cousin.

— Aurais-tu déjà lu son dossier, Tao Gan ? demanda le juge, surpris. C'est ce matin seulement que nous avons appris sa mort, survenue dans la nuit !

— J'ai lu le dossier de la famille Mei au cours de la dernière lune, Noble Juge. Depuis six semaines, je parcours chaque soir les dossiers des familles importantes de la capitale.

— J'ai vu ces montagnes de papiers dans les archives du greffe, remarqua Tsiao Taï. L'ensemble des renseignements relatifs à une seule de ces familles emplit plusieurs grosses boîtes à documents, et je parie que l'examen de l'une d'elles te prend jusqu'à l'aube ?

— En effet. Mais je dors peu, et cette lecture me détend... parfois même m'amuse.

Le juge regarda Tao Gan avec curiosité. Cet homme tranquille aux reparties concises le servait loyalement depuis

nombre d'années, mais il lui arrivait encore de découvrir chez lui des traits de caractère qui le surprenaient<sup>1</sup>.

— Après la mort de monsieur Mei, dit-il, les familles Yi et Hou restent les seules à représenter la vieille aristocratie de Tch'ang-ngan.

Tao Gan fit un signe d'assentiment.

— Il y a une centaine d'années, dit-il, ces trois maisons tenaient le pays avec une main de fer. Ceci se passait pendant la période des guerres civiles et des invasions barbares qui précéda l'établissement de la dynastie actuelle. Bien longtemps avant que cette ville ait été choisie comme capitale impériale.

Le juge lissa ses favoris et dit à son tour :

— Curieux groupement humain, cette « Ancienne Société » comme ils s'appellent eux-mêmes. À leurs yeux, tous ceux qui n'appartiennent pas à leur clan sont des parvenus... sans en excepter notre empereur, je crois bien ! Ils emploient encore des titres de noblesse désuets et parlent un jargon qui leur est propre.

— Pour eux, Noble Juge, le présent est lettre morte. Ils prennent grand soin de ne pas se mêler aux autres citoyens et ne se montrent jamais aux cérémonies officielles. Les mariages consanguins ont été nombreux dans leur cercle restreint, et les relations sexuelles entre maîtres et servantes sont chose fâcheusement fréquente. C'est l'un des derniers vestiges de nos mœurs féodales déréglementées. Au milieu de cette grande métropole bourdonnante d'activité, ils vivent dans un petit monde à part.

— Monsieur Mei représentait l'exception, remarqua le juge Ti, d'un ton pensif. Il prenait ses devoirs de citoyen fort à cœur. Tandis que Yi et Hou, je ne les ai seulement jamais aperçus !

Tsiao Taï avait écouté tout ceci en silence. Il prit la parole à son tour :

— Dans les quartiers populaires, la mort de monsieur Mei passe pour être un présage funeste, Noble Juge. Les gens croient dur comme fer que le destin de ces vieilles familles est lié de mystérieuse façon à celui de la cité qu'elles gouvernaient

---

<sup>1</sup> L'amusante façon dont Tao Gan est entré au service du juge est contée dans *Meurtre sur un bateau de fleur*.

autrefois. Un couplet qu'on répète de bouche en bouche semble prédire l'extinction de ces trois familles. L'homme de la rue y attache une grande importance et est persuadé qu'il annonce la fin de notre ville. C'est complètement absurde, bien sûr !

— Curieuse chose que ce genre de couplets, dit le juge Ti. Ils naissent soudain et se répandent immédiatement dans toute la cité sans que nul ne connaisse leur origine. Que dit celui dont tu parles, Tsiao Taï ?

— Oh ! ce sont juste six vers sans signification, Noble Juge :

*Un, deux, trois... Hou, Mei, Yi !*

*L'un va perdre son œil.*

*Un, deux, trois... Hou, Mei, Yi !*

*L'un va perdre la tête.*

*Un, deux, trois... Hou, Mei, Yi !*

*L'autre perdra son lit.*

— Et comme monsieur Mei vient de mourir le crâne défoncé, les employés du greffe prétendent que le quatrième vers est une allusion à son accident. Impossible de les en faire démordre !

— Dans une période comme celle que nous vivons, dit le juge d'un air soucieux, les gens du peuple accordent crédit aux plus étranges rumeurs. Que disent tes gardes de la situation générale ?

— Qu'elle pourrait être pire, Votre Excellence. Jusqu'ici, on n'a pas pillé les magasins de vivres, et les actes de violence sont relativement peu nombreux. Ma Jong et moi, nous nous attendions à de sérieuses perturbations car les vauriens ont la partie belle. Il faut tant d'hommes pour brûler les cadavres sur les bûchers communaux que nous avons dû réduire considérablement le nombre des patrouilles nocturnes. Et la plupart des riches propriétaires ont quitté la ville avec une telle hâte qu'ils n'ont pas pris les mesures nécessaires pour assurer la garde des demeures vides.

Tao Gan fit une petite moue et dit à son tour :

— Ceux qui sont restés sur place ont envoyé au loin presque tous leurs serviteurs, conservant à peine le minimum indispensable. Cette cité est devenue le paradis des voleurs ! Et

pourtant, les malandrins ne semblent pas avoir tiré parti de la situation... ce qui est bien heureux pour tout le monde.

— Ne nous laissons pas leurrer par ce calme apparent, dit le juge d'un ton grave. Pour l'instant, les gens sont paralysés par la peur, mais celle-ci peut se transformer en panique à tout moment. Alors les violences se déchaîneront, et le sang ruissellera.

— Avec l'aide de frère Ma, j'ai organisé un bon système d'alerte, Noble Juge, intervint Tsiao Taï. Nos gardes occupent les points stratégiques de la ville basse aussi bien que ceux de la ville haute. De petits postes, mais dont les officiers sont choisis avec soin. J'espère que nous pourrons écraser dans l'œuf toute tentative de désordre, et comme la loi martiale permet l'emploi de la procédure sommaire, nous...

Le juge Ti leva la main.

— Écoutez ! s'écria-t-il. Les chanteuses des rues exerceraient-elles encore leur profession ?

Une voix féminine d'une étrange et grêle sonorité venait de monter vers eux, accompagnée par les accords d'un instrument à cordes. Tendant l'oreille, les trois hommes entendirent :

*Ne me gronde pas, s'il te plaît, Chère Dame Lune, Si je ferme si tôt ma fenêtre À tes rayons argentés. Mais les plus doux désirs Ne sont jamais...*

Le chant s'interrompit sur un cri de terreur. Le juge Ti fit un signe impératif à Tsiao Taï qui se précipita aussitôt vers l'escalier.

# 3

UNE JEUNE CHANTEUSE ÉCHAPPE À UN PÉRIL POUR TOMBER DANS UN AUTRE. UN MÉDECIN REÇOIT UNE INVITATION QUI SEMBLE PEU LUI PLAIRE.

SERRANT LA GUITARE sur sa poitrine à demi nue, la chanteuse poussa un nouveau cri. La cagoule de son agresseur glissa, révélant un visage couvert de pustules bleuâtres. Les longs bras de l'homme s'avancèrent pour saisir la jeune fille qui jeta un regard affolé autour d'elle. Juste à ce moment, un personnage vêtu de brocart bleu déboucha d'une ruelle obscure. L'apercevant, un deuxième boueux fit signe à son compagnon et, une seconde plus tard, leurs silhouettes s'étaient évanouies dans la nuit.

La chanteuse se précipita vers l'homme en bleu.

— Ils sont atteints de l'horrible mal ! cria-t-elle. J'ai reconnu les signes !

Le nouveau venu lui tapota l'épaule de sa main fine, un sourire amusé sur son visage pâle orné d'une courte barbiche noire comme le jais. Un bonnet en gaze de forme carrée recouvrait ses cheveux.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit-il d'une voix apaisante. Vous n'avez plus rien à craindre.

Elle éclata en sanglots. D'un coup d'œil, il nota la veste verte toute rapiécée ouverte sur les seins de la jeune fille et la longue jupe à petits plis en soie fanée.



## UNE MAUVAISE RENCONTRE

— Calmez-vous, voyons, je suis médecin, poursuivit-il en glissant à l'intérieur de sa robe la boîte en cuir rouge qu'il avait tenue jusqu'ici sous son bras.

Elle s'essuya le visage et regarda son sauveteur. Un homme respectable, pensa-t-elle, et d'assez belle allure malgré ses épaules tombantes et sa poitrine un peu creuse.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle. Je me croyais en sécurité, si près du palais du gouverneur. Je commençais seulement à me remettre d'une grande émotion que j'ai eue tout à l'heure, et je chantais une petite chanson quand ces deux horribles boueux...

— Il faut être constamment sur ses gardes en ce moment, déclara son interlocuteur. Votre sein gauche porte une vilaine meurtrissure, permettez-moi de...

Elle referma vite sa robe en bégayant :

— Ce... ce n'est rien !

— Nous allons y mettre un bon onguent. Je vais m'occuper de vous, mon enfant. Vous êtes bien jeune... pas plus de seize ans, j'imagine ?

Elle fit oui de la tête et murmura :

— Merci beaucoup, monsieur, mais à présent il faut que je parte...

S'approchant brusquement d'elle, il lui prit le menton en disant :

— Tu as un adorable petit visage, toi, tu sais !

Elle eut un geste de recul, mais il glissa la main autour de ses épaules et poursuivit :

— Non, mon petit, tu vas plutôt venir avec moi. Aie confiance dans le docteur Liou ! J'habite tout près d'ici. Si tu es bien gentille, je te donnerai une belle pièce d'argent !

— Laissez-moi tranquille ! cria-t-elle en le repoussant. Je ne suis pas une prostituée, je suis une honnête...

— Allons, ne fais pas la prude, l'interrompit le médecin d'un ton sec.

Elle tenta de se libérer. Sa veste s'ouvrit de nouveau.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle.

D'une main, il immobilisa sa proie, tandis que de l'autre il fourrageait dans l'ouverture de la robe et pinçait avec sauvagerie un petit sein palpitant.

La douleur arracha un cri à la jeune fille.

Un lourd bruit de bottes résonna sur le pavé et presque aussitôt une voix demanda :

— Que se passe-t-il là-bas ?

Le docteur Liou lâcha sa victime. Après un coup d'œil au colosse coiffé d'un casque pointu qui venait de parler, la chanteuse rassembla sa longue jupe et s'enfuit à toutes jambes. Par la fente du vêtement, Tsiao Taï eut la brève vision d'une cuisse nue.

— Les honorables médecins ne peuvent même plus aller voir leurs malades en paix ! s'écria le docteur Liou, la voix faussement indignée. Je croyais que ces filles du ruisseau n'avaient pas le droit d'exercer leur honteuse profession dans la rue, seigneur colonel ?

Tsiao Taï renvoya d'un signe les deux gardes qui l'accompagnaient, puis, passant ses pouces dans son ceinturon, il examina l'homme vêtu de bleu.

— Votre nom, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

— Je suis le docteur Liou. Ma demeure se trouve dans la partie est de ce quartier. Je devrais déposer une plainte contre

cette créature pour m'avoir importuné, mais mon temps est précieux...

— Le docteur Liou, dites-vous ? Ma foi, ça tombe bien, le président de la Cour métropolitaine de justice désire vous voir.

— C'est un grand honneur pour l'humble médecin que je suis, seigneur colonel. Je me présenterai devant Son Excellence demain au début de la matinée, si cette heure lui convient.

— Non, docteur, non... vous allez m'accompagner tout de suite.

— Mais, seigneur colonel, j'ai un malade à voir sans délai. Il craint d'avoir la peste, et c'est un personnage des plus importants. Il...

— Qu'ils soient importants ou non, cela n'empêche pas les gens de mourir comme des mouches. Allons, ouste, suivez-moi !

## 4

LE DOCTEUR LIOU RACONTE SA DERNIÈRE SOIRÉE AVEC MONSIEUR MEI. LE JUGE TI FAIT PART À SES LIEUTENANTS D'UN POINT QUI L'INTRIGUE.

TSIAO TAÏ grimpa lestement les degrés de marbre qui menaient à la terrasse du troisième étage. Debout depuis l'aube, le docteur Liou le suivit à une allure plus modérée.

Le juge était en train d'examiner une carte posée sur sa grande table. Près de lui, Tao Gan tenait une liasse de papiers. Tandis que le médecin s'agenouillait sur la dernière marche, Tsiao Taï expliqua :

— Une chanteuse des rues a poussé les cris que nous avons entendus, Noble Juge. Cet homme déclare qu'elle tentait de le racoler. Il s'appelle Liou, c'est le médecin que vous désiriez voir.

— Où est la femme ? demanda le juge en jetant un bref coup d'œil à l'homme prosterné.

— Elle s'est sauvée, Votre Excellence.

— Je vois. Se renversant dans son fauteuil, le juge dit au médecin :

— Vous pouvez vous relever.

Liou obéit aussitôt et s'avança vers la grande table. Après s'être incliné très bas, il resta debout, les bras respectueusement croisés dans ses longues manches. Le juge Ti l'examina en lissant sa barbe avant de dire :

— Racontez-moi ce qui vient de se passer, docteur.

— Je me rendais chez un malade avec ma boîte à médicaments, Votre Excellence, répondit le docteur Liou en tirant de sa robe la boîte rouge pour la montrer au juge avant de poursuivre ; au coin de la rue qui passe sous cette terrasse, je vis une femme aux prises avec deux individus en cagoules noires. Des boueux employés au transport des cadavres. Lorsque je les

eus mis en fuite, la femme essaya de m'aguicher. C'était une prostituée en train d'exercer son infâme profession ; au lieu de me remercier, elle m'importuna de ses offres de service, Noble Juge ! Je lui intimai l'ordre de me laisser tranquille, mais elle saisit ma manche et ne voulut pas la lâcher. Je fus dans l'obligation de la repousser un peu vivement, sur quoi elle poussa de grands cris pour m'effrayer par la crainte du scandale et m'extorquer ainsi de l'argent. Heureusement, votre colonel arriva juste à ce moment et elle s'enfuit à son tour.

Tsiao Taï voulut parler, mais le juge lui fit signe de se taire et s'adressant à Liou d'un ton affable, dit :

— Je désirais vous voir, docteur, pour en apprendre plus long sur la mort de monsieur Mei. Vous avez assisté à ses derniers moments, je crois ?

Liou secoua tristement la tête.

— Non, Votre Excellence, dit-il, je n'ai pas été témoin de ce triste accident. Quelle terrible perte, non seulement pour sa...

— Le contrôleur des décès affirme que vous étiez présent, l'interrompit sèchement le magistrat.

— J'étais bien chez monsieur Mei, Noble Juge, dans l'aile ouest de sa demeure pour être précis, mais l'accident a eu lieu dans l'aile est.

— Eh bien, dites-nous ce que vous savez.

— Certainement, Votre Excellence. Monsieur Mei m'avait envoyé quérir au début de la soirée – juste après sept heures – pour examiner son majordome. Après avoir rempli toute la journée ses fonctions habituelles, le vieil homme s'était soudain senti indisposé et son maître l'avait fait mettre au lit. Dans les circonstances actuelles, on craint toujours le pire ! J'examinai le malade, mais découvris qu'il s'agissait seulement d'un léger accès de fièvre, ce qui est fréquent à cette époque de l'année. Mei eut alors l'amabilité de me retenir à dîner. En l'absence du majordome, et les autres serviteurs étant partis pour la villa de montagne, madame Mei nous servit en personne. Situation des plus embarrassante, Votre Excellence. Nous sortîmes de table vers neuf heures et monsieur Mei annonça qu'il regagnait sa bibliothèque, au premier étage de l'aile est de sa demeure. Il lirait un peu, déclara-t-il, et passerait la nuit sur le divan qui s'y

trouvait. « Vous avez eu une journée fatigante, dit-il à sa femme, une bonne nuit de repos, seule dans notre grand lit, vous fera du bien. » Monsieur Mei a toujours traité son épouse avec beaucoup de délicatesse, Votre Excellence.

Liou poussa un soupir et reprit :

— Je fis donc mes adieux à mon hôte et, en sortant, je m'arrêtai chez le majordome dont la chambre donne dans l'entrée principale. À ma grande consternation, je m'aperçus que sa fièvre montait. Je lui administrai un médicament et m'assis près de la couche du malade en attendant son effet. Un silence absolu régnait dans cette vaste demeure, habituellement bourdonnante d'activité. Quelle atmosphère étrange, un peu inquiétante, pensais-je, quand j'entendis soudain un cri de femme dans l'aile ouest. Je sortis précipitamment et, au milieu de la cour centrale, rencontrais madame Mei. Bouleversée, elle...

— Quelle heure était-il ?

— Pas loin de dix heures, Votre Excellence. Elle me dit en sanglotant qu'elle venait de trouver son mari étendu, mort, au bas de l'escalier du hall. En me conduisant vers le défunt, elle me raconta qu'avant de se coucher elle avait décidé de se rendre dans la bibliothèque pour demander à son mari s'il désirait quelque chose, mais qu'arrivée dans le hall elle l'avait aperçu, allongé sur le sol, au pied des marches. Le malheureux était mort. Poussant un cri, elle se précipita vers la grande porte, dans l'espoir que le majordome se sentirait suffisamment mieux pour...

— Bien. Avez-vous examiné le corps ?

— Très superficiellement, Votre Excellence. Sa tête avait heurté l'ornement aigu qui surmonte le pilastre de gauche au bas des marches. L'os frontal était enfoncé et la mort avait sans nul doute été instantanée. Une attaque d'apoplexie lui avait fait perdre connaissance au moment de descendre, car je vis une bougie éteinte sur les dalles du premier étage et l'une de ses pantoufles gisait au beau milieu de l'escalier. Je ne fus pas autrement surpris, je l'avoue, Noble Juge. Monsieur Mei se plaignait depuis quelque temps de sévères migraines et je lui avais prescrit du repos. Après tout, il approchait de sa soixante-dixième année. Mais il ne tint pas compte de mes avis.

Impossible de l'empêcher de diriger en personne la distribution des vivres, debout du matin au soir. Ni d'écouter avec patience les lamentations bruyantes de tous ces malheureux. Il était si bon pour ces misérables... un grand philanthrope. Quelle terrible perte pour la communauté, Votre Excellence !

— En effet. Que fîtes-vous ensuite ?

— Je préparai une potion calmante pour madame Mei, Noble Juge, puis j'allai voir comment se comportait le vieux majordome. Il dormait paisiblement, aussi dis-je à mon hôtesse de laisser les choses dans l'état, et je me rendis au tribunal municipal pour prévenir le contrôleur des décès. Il était absent. Les commis semblaient très occupés, mais l'un d'eux me dit que le contrôleur venait de partir inspecter le bûcher communal. Je décidai alors de rentrer chez moi et d'attendre le lendemain pour lui parler. Ce matin je le trouvai à son poste, et nous allâmes ensemble jusqu'à la demeure de monsieur Mei. Le majordome se sentait mieux ; je l'envoyai chercher l'entrepreneur des pompes funèbres tandis que le contrôleur des décès examinait le cadavre avec moi. Il déclara...

— J'ai lu son rapport. Merci, docteur Liou, vous pouvez vous retirer. La situation de madame Mei me préoccupe. Elle a besoin d'aide pour la préparation des obsèques. Dites-lui que je vais envoyer des commis du greffe pour la seconder.

— C'est là une excellente pensée, Seigneur Juge. Madame Mei vous en sera certainement reconnaissante.

Après s'être incliné profondément, le médecin redescendit les degrés de marbre.

— Quel ignoble individu avec son ton doucereux ! s'écria Tsiao Taï pâle de colère. Ce qu'il vous a raconté à propos de la jeune chanteuse est pur mensonge. Noble Juge ! C'est lui qui importunait la pauvre enfant et nullement l'inverse.

— J'avais bien compris, dit doucement le juge. Ce docteur Liou ne m'inspire aucune confiance. C'est pourquoi je l'ai questionné comme je l'ai fait. Et il a beau avoir la réputation d'un savant médecin, je ne l'ai pas consulté sur un point du rapport rédigé par notre contrôleur des décès qui pourtant m'intrigue fort. Passe-le-moi, Tao Gan, il doit se trouver sur la table.

Tao Gan fourragea dans l'amoncellement de paperasses et finit par mettre la main sur le document demandé qu'il tendit au magistrat.

— Un modèle de précision concise, comme d'habitude, remarqua le juge Ti en le parcourant. Écoutez plutôt !

« *Cadavre du nommé Mei Liang. Sexe : masculin. Profession : marchand. Âge : soixante-neuf ans. Os frontal enfoncé par choc contre l'ornement anguleux du pilastre placé au bas des marches. Des cheveux gris et du sang trouvés sur les pointes dudit ornement. Taches noires sur la joue gauche du défunt, probablement de la suie ou de l'encre. Larges meurtrissures à droite et à gauche du torse ; d'autres sur les jambes, le dos et les épaules. Conclusion (provisoire) : mort accidentelle.* »

Le juge rejeta le papier sur la table et déclara :

— Les meurtrissures s'expliquent par la chute dans l'escalier, mais ces taches noires m'intriguent au plus haut point.

— Le vieillard ne venait-il point de sa bibliothèque ? demanda Tsiao Taï. Il a dû se faire ces taches en écrivant.

— Quand la pierre sur laquelle on délaie la tablette d'encre n'est pas parfaitement lisse, le liquide risque de gicler, expliqua Tao Gan.

— Cela peut arriver, en effet, admit le magistrat. À propos, as-tu fait obturer tous les regards d'égouts par tes hommes, Tsiao Taï ?

— Ceux des quartiers résidentiels ont été fermés par des grilles de fer, Votre Excellence. Un rat même ne pourrait pas les traverser. Cet après-midi, mes gardes se sont mis à ceux de la ville basse. Je me suis entendu avec Ma Jong pour aller tout à l'heure inspecter leur travail avec lui.

— Parfait. Je vous verrai tous deux à votre retour. J'ai un certain nombre de petits problèmes administratifs à régler avec Tao Gan, et j'ai l'impression que nous en avons bien pour jusqu'à minuit.

## 5

MA JONG FAIT LA CONNAISSANCE D'UN MONTREUR DE MARIONNETTES. IL ASSISTE À UNE SÉANCE DE FLAGELLATION.

MA JONG regarda sa tasse d'un air dégoûté.

— Et ils appellent ce trou infâme la taverne des Cinq Bénédictions, maugréa-t-il. Frère Tsiao aurait pu choisir un coin plus animé. Il est vrai que les endroits animés sont plutôt rares en ce moment !

Il avala une gorgée du liquide râpeux baptisé vin, fit la grimace, et d'un geste brusque reposa la tasse sur la table. Il s'étira, bâilla longuement. Depuis trois semaines il avait passé peu d'heures dans son lit. D'une carrure impressionnante (il était encore plus grand que Tsiao Taï), on devinait le jeu de muscles puissants sous sa cotte de mailles bien ajustée. Il ne portait pas son insigne de colonel, l'ayant fourré sous son casque pour s'épargner la peine de répondre au salut des soldats rencontrés dans la rue.

Croisant les bras, il contempla sans plaisir la salle étroite éclairée par une lampe d'argile bon marché. Le comptoir était fait de planches mal équarries ; des toiles d'araignées pendaient aux poutres du plafond bas, et une odeur de graisse rance mêlée à celle de la vinasse rendait plus désagréable encore l'atmosphère étouffante du lieu. Le tenancier — un bossu d'humeur acariâtre — s'était éclipsé après l'avoir servi.

Le seul autre client se trouvait être un vieil homme assis au fond de la pièce. N'accordant pas un regard à Ma Jong, il semblait perdu dans la contemplation d'une marionnette au costume bariolé qu'il tenait dans sa main. Deux autres poupées reposaient sur sa table. Il était vêtu d'un pantalon rapiécé et d'une veste en cotonnade du même bleu passé que le rideau

couvrant le mur derrière lui. Une calotte graisseuse cachait en partie la broussaille de ses cheveux.

Le petit singe perché sur son épaule finit par prendre en mauvaise part les coups d'œil curieux que Ma Jong jetait dans leur direction. Sa crête noire se hérissa, tendant la peau de son front qui devint toute blanche, puis l'animal enroula sa queue autour du cou de son maître, retroussa ses babines et fit entendre un sifflement rageur. L'homme releva la tête. Posant sur Ma Jong un regard amusé, il dit d'une voix dénotant une certaine éducation :

— Si vous désirez que le patron vous apporte une autre tasse de vin, militaire, criez fort. Il est en train de remonter le moral de son épouse ; elle est bouleversée parce que l'on vient de sortir trois cadavres de la maison d'en face.

— Qu'il lui remonte le moral tant qu'il voudra, je n'ai pas fini ma tasse, répondit Ma Jong d'un ton sec. Il faut du temps pour avaler pareil vitriol.

L'homme caressa doucement la tête de son petit compagnon en disant :

— Tiens-toi tranquille, voyons. Puis il expliqua : Cet endroit est fréquenté par des gens aux goûts simples et à la bourse peu garnie. Mais il est commodément placé, juste entre le quartier résidentiel et la partie ancienne de la cité qu'on appelle aussi ville basse.

— Il faut tout de même un certain toupet pour la baptiser taverne des Cinq Bénédictions, remarqua Ma Jong.

— Les Cinq Bénédictions... répéta pensivement son interlocuteur. Fortune, emploi honorable, longue vie, bonne santé et nombreuse progéniture. Pourquoi ne serviraient-elles pas de marraines à ce débit de vin ? Il s'appuie au mur de la dernière demeure des beaux quartiers, et, de l'autre côté de la rue, s'élèvent les premiers taudis de la vieille ville. Il sert de frontière entre les deux, pour ainsi dire, et partage les Cinq Bénédictions entre riches et pauvres.

L'argent, les hauts emplois, la longue vie et la santé pour les premiers, la nombreuse – trop nombreuse – progéniture pour les seconds. Quatre pour les uns, une pour les autres. Mais les

pauvres ne songent pas à se plaindre. Oh, non... ils trouvent la dernière bénédiction plus que suffisante !

Le vieillard posa la marionnette devant lui et en détacha la tête d'un mouvement précis de ses longs doigts. Ma Jong vint s'asseoir à sa table.

— Un beau métier que le vôtre, dit-il. J'éprouve toujours un grand plaisir lorsque j'assiste à une représentation réussie. J'admire le brio avec lequel vous rendez les passes d'armes entre deux guerriers ! Mais que voulez-vous faire ?

— Je n'arrive pas à trouver une tête convenable, expliqua le montreur de marionnettes en fouillant le panier de bambou qui contenait sa troupe. Il me faut une vraie tête de scélérat. La poupée que je tiens est parfaite pour le rôle, vous voyez. Elle a le corps d'un gaillard aux robustes appétits, mais je ne trouve pas la tête qui conviendrait.

— Bon sang, elle est facile à imaginer. Sur la scène, tous les coquins ont un visage comme celui-ci !

Tordant sa bouche d'horrible façon, Ma Jong se gonfla les joues et se mit à rouler ses prunelles d'un air féroce.

Son interlocuteur lui jeta un regard dédaigneux.

— Vous évoquez là le traître du théâtre traditionnel, dit-il. Sur les planches, les personnages sont divisés en deux catégories bien distinctes : les bons et les méchants. Mes marionnettes sont plus nuancées que cela, militaire. Ce sont de véritables êtres humains en miniature. Voilà pourquoi il me faut mieux qu'un traître de théâtre. Comprenez-vous ?

— Franchement, non. Mais vous êtes expert en la matière et savez probablement de quoi vous parlez. À propos, quel est votre nom ?

— On m'appelle Yuan. Yuan le montreur de marionnettes de la ville basse.

Jetant la poupée dans son panier de bambou, il demanda :

— La connaissez-vous seulement, cette vieille ville ?

— Non, pas très bien. Je dois pourtant y faire un tour cette nuit.

— Alors, militaire, profitez-en pour bien regarder comment vivent ses habitants dans leurs taudis sombres et humides et dans les caves abandonnées. Je préfère cependant ces

misérables demeures aux belles maisons des riches. Mille fois, militaire !

Grattant machinalement la fourrure du petit singe, il ajouta d'un ton pensif :

— Les pauvres ont beaucoup de peine à se remplir l'estomac. Ils n'ont pas le temps d'inventer des jeux cruels pour réveiller leurs sens blasés par les excès, et désignant du pouce le quartier résidentiel, il conclut :

— Comme le font les richards de là-bas !

Fatigué par ce discours et souhaitant voir Tsiao Taï arriver au plus tôt, Ma Jong répondit nonchalamment :

— Que pouvez-vous bien connaître des mœurs de ces gens-là, mon brave ?

— Je les connais mieux que vous ne l'imaginez, militaire. Une fente dans le mur, derrière le rideau, permet d'apercevoir une galerie donnant sur la dernière cour de la belle demeure voisine. On y voit d'étranges spectacles à l'occasion !

— Balivernes ! s'écria Ma Jong.

— Voyez vous-même, répliqua Yuan avec un haussement d'épaules.

Pivotant sur son tabouret, il tira le rideau de façon à produire une étroite ouverture. Après y avoir jeté un coup d'œil, il se tourna vers Ma Jong en disant d'un ton sarcastique :

— Regardez les riches s'amuser, militaire !

Cédant à la curiosité, Ma Jong vint coller son œil contre la fente. Involontairement, il retint sa respiration. À travers ce qui semblait être une lézarde dans le mur de brique, il distinguait dans la demi-obscurité une galerie pavée de carreaux rougeâtres. À gauche et à droite s'élevait une rangée de colonnes laquées de vermillon ; des stores de bambou fermaient les grandes fenêtres du fond. Au centre, le dos tourné, se trouvait un homme de haute taille en robe de soie noire. Muet d'horreur, Ma Jong vit le long fouet que tenait ce personnage cingler avec une curieuse régularité le dos d'une femme entièrement nue. Elle était étendue à plat ventre sur une couche basse, bras et jambes écartés ; l'extrémité de sa belle chevelure noire touchait le sol, et son dos ainsi que ses fesses rondes étaient couverts de sang. Soudain, le bras de l'homme s'arrêta en l'air tandis que

deux gros oiseaux descendaient entre les colonnes, leurs ailes aux brillantes couleurs battant avec une étrange lenteur.

Ma Jong lança un juron. Se retournant vers son compagnon, il cria :

— Venez, nous allons donner une bonne leçon à cet ignoble individu !

Repoussant le montreur de marionnettes qui tentait de s'accrocher à son bras, il ajouta vite :

— Ne craignez rien, je suis colonel dans la garde impériale.

— Inutile d'aller bien loin, militaire, répondit Yuan sans se départir de sa placidité, votre homme est ici.

D'un geste rapide, il ouvrit complètement le rideau bleu. L'étoffe dissimulait une boîte carrée reposant sur un haut trépied. Une petite fente était percée dans le devant de la boîte.

— C'est mon théâtre optique, expliqua-t-il en observant avec un sourire amusé la stupéfaction de Ma Jong.

— Eh bien ça alors ! murmura le colosse.

La main du montreur de marionnettes se glissa derrière la boîte.

— J'ai plus de trente vues là-dedans, dit-il. Toutes représentent des scènes du bon vieux temps. Regardez celle-ci.

Approchant son œil de la fente, Ma Jong aperçut une élégante villa au bord d'une rivière bordée de saules. La brise agitait gracieusement leurs branches flexibles. Un petit sampan apparut, manœuvré par un homme coiffé d'un grand chapeau de paille. À l'arrière de l'embarcation était assise une belle jeune fille. Soudain, une porte donnant sur le balcon de la villa s'ouvrit pour laisser passer un vieillard dont la longue barbe avait la blancheur de la neige, et tout devint subitement noir.

— La bougie a fini de brûler, ce qui termine la représentation, dit Yuan. Mais elle a été si brève qu'on ne réclamera pas d'argent aux spectateurs !

— Comment pouvez-vous donner à ces personnages l'air si vivant ? Et comment diable vous y prenez-vous pour les mouvoir ?

— Ils sont découpés dans du carton, mais j'ai une façon à moi de les ombrer pour leur donner du relief et j'utilise une perspective particulière. Tout cela de mon invention. Je les fais

se mouvoir à l'aide de crins de cheval. Il faut avoir les doigts agiles dans ce métier, mais à part cela...

Il se tut brusquement. La porte de la taverne venait de s'ouvrir, laissant paraître la silhouette élancée d'une jeune fille.

# 6

QUATRE TRUANDS MANIFESTENT UN CERTAIN INTÉRÊT POUR LE BEAU SEXE. L'INFLAMMABLE MA JONG PERD DE NOUVEAU SON CŒUR.

LA NOUVELLE VENUE fit halte sur le seuil pour examiner la salle avec une raideur hautaine. Sa jupe à petits plis en soie noire usagée n'avait pourtant rien de luxueux, et l'ouverture de sa veste en brocart vert sombre laissait apercevoir généreusement le haut de ses seins. La pâleur de son visage ovale au modèle aristocratique faisait ressortir l'éclat des grands yeux noirs et la rougeur des lèvres entrouvertes. Ses cheveux d'un noir de jais négligemment ramenés en arrière étaient noués en un chignon bas sur la nuque.

Fasciné, Ma Jong la contemplait en se disant qu'il n'avait jamais rencontré fille si belle, ni, malgré le pauvre costume, d'allure aussi royale. Notant la minceur de la taille au-dessus des hanches bien rondes, il se rendit compte soudain qu'il ne la déshabillait pas mentalement selon sa vieille habitude. Pour la première fois de sa vie, le désir que lui inspirait une femme se nuançait de respect.

— Je commence à vieillir, se dit-il avec mélancolie.

Le petit singe gémit doucement.

— Paix ! commanda le montreur de marionnettes d'une voix qui avait perdu toute chaleur.

Son examen terminé, la fille aux beaux seins se dirigea vers le fond de la salle dans le bruissement soyeux de sa robe et, saisissant le cruchon de vin, en frappa le comptoir. Le bossu parut aussitôt. À la vue de sa cliente, l'expression revêche de son visage s'adoucit. Il s'empressa de remplir une tasse que la jeune fille vida d'un trait avant de la lui tendre de nouveau.

— Voilà une gaillarde qui sait boire ! murmura Ma Jong à son compagnon avec un sourire ravi sans quitter la belle des yeux.

Soudain consciente de l'attention dont elle était l'objet, celle-ci pivota sur elle-même et le toisa insolemment. Il aurait volontiers engagé la conversation avec cette créature enchanteresse, mais un je-ne-sais-quoi émanant de sa personne lui inspira une respectueuse prudence. Fronçant les sourcils que leur courbe parfaite aurait volontiers fait comparer à des antennes de papillon par les poètes de l'Empire fleuri, elle rejeta dédaigneusement la tête en arrière, puis, se tournant vers le bossu, prononça quelques mots à mi-voix. Il répondit par un sourire et prit derrière le comptoir une assiette de légumes confits qu'il posa devant elle. Les portant à sa bouche à l'aide d'une paire de baguettes, elle les avala rapidement.

Ma Jong la contempla encore un instant avec un plaisir non déguisé, puis demanda à son voisin s'il la connaissait.

— Pas aussi bien que je le souhaiterais, répondit le montreur de marionnettes en tortillant sa moustache grise.

Ma Jong allait faire une grasse plaisanterie sur les vieux boucs quand on entendit au-dehors un bruit de voix éraillées. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, livrant passage à quatre personnages marquant plutôt mal.

La phrase que commença le premier pour commander à boire s'arrêta dans sa gorge à la vue de la belle créature debout près du comptoir. Il se mit à lisser la barbe graisseuse qui formait un collier autour de son menton, si impressionné par les charmes de cette jolie personne qu'il ne remarqua pas la présence de Ma Jong et de Yuan. Un rictus tordit sa bouche et il lança :

— Avalons d'abord le tord-boyaux, camarades. Ensuite nous nous enverrons cette appétissante poulette comme dessert !

Plaçant sa main velue sur le bras de la jeune fille qu'entouraient à présent ses compagnons, il lui dit :

— C'est ta nuit de veine, mignonne, ce soir tu n'auras pas moins de quatre amoureux, et, crois-moi, quatre amoureux plus chauds que braise !

Posant sa tasse, elle regarda la main appuyée sur son bras et répondit avec calme :

— Ôte ta patte sale de là.

Les quatre malandrins s'esclaffèrent.

— Flanque-lui d'abord une petite volée, déclara l'un d'eux. C'est comme ça qu'on attendrit la viande !

Ma Jong bondit. Quelle leçon il allait donner à ces fils de chien ! Mais Yuan avança prestement son pied. Le colonel de la garde impériale s'étala sur le sol, entraînant une chaise dans sa chute tandis que son casque roulait par terre. Il voulut se relever trop vite, donna de la tête contre le coin d'une table, et retomba à demi assommé. Il entendit vaguement l'un des hommes pousser un cri de douleur et dire :

— Mon bras... sale sorcière !



#### QUATRE TRUANDS ATTAQUENT UNE JEUNE FILLE

Un flot de jurons suivit, puis la porte claqua si violemment qu'un peu de plâtre tomba du plafond, et ce fut le silence.

Se remettant debout, Ma Jong eut du mal à en croire ses yeux : les quatre malandrins n'étaient plus là et, debout près du

comptoir, leur pseudo-victime tendait sa tasse au bossu qui s'empressait de la remplir à nouveau. Une large tache rouge maculait vers le bas la manche de la jeune fille.

Ma Jong ramassa son casque et dit d'un ton menaçant au montreur de marionnettes :

— Elle est blessée ! Vous m'avez joué un tour de cochon. Si vous étiez plus jeune, je vous...

— Asseyez-vous, l'interrompit Yuan sans se départir de son calme. J'ai agi pour votre bien. Il ne faut jamais intervenir dans un combat quand l'un des adversaires a des manches plombées. Vous auriez pu recevoir un mauvais coup, colonel.

Abasourdi, Ma Jong se laissa tomber sur son siège.

— Ils s'en sont tirés à bon compte, poursuivit Yuan. Elle a juste cassé le bras du barbu. Ils ont filé avant qu'elle ne s'y mette pour de bon.

Ma Jong tâta d'un air songeur une bosse naissante sur son front. Il connaissait la signification des mots « manches plombées ». Les femmes des bas-fonds mettent parfois une boule de fer de la grosseur d'un œuf dans l'extrémité de leurs manches. Comme la loi interdit aux simples citoyens de porter des poignards ou autres instruments tranchants sous peine du fouet, ces femmes cultivent l'art spécial du combat aux manches plombées. Leurs longues manches deviennent de dangereuses massues qu'elles manient avec une extraordinaire précision, frappant sans pitié les points vitaux de l'adversaire. Elles peuvent casser facilement le bras d'un homme ou, si la colère les tient vraiment, le tuer d'un coup à la tempe<sup>2</sup>.

— Vous auriez pu me prévenir, au lieu de me faire un croche-pied, grommela Ma Jong.

— Vous aviez trop hâte de voler à son secours pour prendre le temps de m'écouter, colonel !

Pendant cet échange de paroles, la jeune fille avait retiré de sa manche la petite boule de fer qu'elle posa sur le comptoir,

---

<sup>2</sup> Voir dans l'avant-propos de *Trafic d'or sous les T'ang* la curieuse anecdote vécue que raconte l'auteur au sujet de ces « manches plombées ».

puis elle se mit à laver la tache sanglante dans la cuvette de la plonge. Le bossu avait disparu de nouveau.

Ma Jong s'approcha.

— Permettez-moi de vous aider, dit-il d'un ton bourru.

Elle lui jeta un bref coup d'œil, haussa les épaules et tendit son bras. Tout en rinçant le bas de la manche, il s'apprêtait à dire que ce travail serait plus facile si elle retirait sa veste, mais il se ravisa en voyant le froid regard de la belle. Très grande pour une femme, la jeune fille lui arrivait au menton. Elle n'avait pas apporté beaucoup de soin à l'arrangement de sa chevelure si épaisse et si luisante qu'elle en paraissait humide. Il remarqua également qu'elle ne portait rien d'autre que sa veste, sa jupe et un corsage noir, à travers la soie usagée duquel se devinait la blancheur des beaux seins ronds.

— Merci, dit-elle après qu'il eut tordu une dernière fois la manche pour l'essorer. La sentant si près de lui, il éprouva le violent désir de la prendre dans ses bras, mais il se rendit compte qu'il avait affaire à une personne habituée à être traitée en égale par les hommes. La regardant remettre la boule dans sa manche, il dit :

— Vous avez eu vite fait de leur régler leur compte. Et à l'aide d'une seule boule encore !

Désignant l'autre manche, il ajouta :

— Je croyais qu'on en portait toujours une de chaque côté ?

Elle répliqua d'un ton froid :

— Une seule me suffit.

Perdu dans la contemplation de son interlocutrice, Ma Jong n'entendit pas la porte s'ouvrir et il sursauta quand des pas lourds martelèrent le plancher derrière lui.

— Il ne fallait pas vous sauver ainsi, mademoiselle, dit Tsiao Taï en arrivant près d'eux. Vous auriez dû déposer une plainte contre ce médecin.

Surpris, Ma Jong regarda son camarade. Celui-ci frappa le comptoir du poing pour appeler le patron et expliqua :

— Oui, frère Ma, nous avons entendu cette jeune fille crier juste au bas de notre terrasse. Un certain Liou l'accabrait d'attentions trop marquées. Un médecin encore... si ce n'est pas honteux !

Voyant paraître le bossu, il commanda une tasse de vin et ajouta :

— Et vous, mademoiselle ? Vous prendrez bien quelque chose aussi ?

— Non, merci, répliqua-t-elle. Puis elle dit au bossu : Inscrivez ce que je vous dois sur mon ardoise.

Elle referma ensuite sa veste, fit un bref signe de tête aux deux amis, et gagna la porte d'un pas rapide.

— Où l'avez-vous rencontrée ? demanda Yuan en fixant Tsiao Taï d'un air inquiet. Comme celui-ci haussait les sourcils, il poursuivit rapidement :

— Qu'est-ce que le docteur Liou vient faire dans cette histoire ?

— Tu peux lui répondre, dit Ma Jong. Yuan est un brave montreur de marionnettes ambulant.

— J'ai rencontré cette jeune fille dans la rue, devant le palais du gouverneur, dit Tsiao Taï. Elle chantait en s'accompagnant sur sa guitare. Le docteur Liou est survenu. Il s'est montré trop entreprenant, et elle a profité de mon intervention pour filer.

Yuan murmura quelques paroles dont ses deux interlocuteurs ne comprirent pas le sens, puis, après s'être incliné avec raideur, il hissa le trépied du théâtre optique sur son épaule. Tandis que le petit singe gagnait d'un bond le sommet de la boîte pour s'y installer, le montreur de marionnettes ramassa son panier de bambou et sortit rapidement.

— À présent, dit Tsiao Taï, avalons une tasse de vin et filons à notre tour. Le travail ne manque pas dans la ville basse, frère Ma. Nous avons tous ces fichus égouts à inspecter.

Ma Jong approuva de la tête, l'air absent, et demanda au bossu qui remplissait leurs tasses :

— Qui donc est cette fille ?

— Vous ne le savez pas ? C'est mademoiselle Blanc-Bleu, la fille de Yuan.

— Mais, bon sang, si c'est sa fille, pourquoi a-t-elle fait semblant de ne pas le connaître ?

Le bossu haussa les épaules.

— Elle a dû se disputer avec lui. Ce n'est pas une personne commode. Une vraie petite diablesse quand elle est en colère. Mais quelle acrobate ! Elle fait ses tours en compagnie de Yuan, au coin des rues de la ville basse. Elle a une sœur jumelle, mademoiselle Corail. Celle-ci est la plus douce enfant qu'on ait jamais vue. Elle chante, danse, et joue de la guitare.

— C'est Corail que tu as dû rencontrer, frère Tsiao, dit Ma Jong.

— Quelle importance cela peut-il bien avoir, après tout. Les consommations sont pour moi, patron. Combien vous dois-je ?

— Avez-vous une idée de l'endroit où ils logent ? demanda Ma Jong pendant que son camarade réglait la note.

Le bossu lui lança un regard rusé.

— Où les mène leur profession, répondit-il. Tantôt ici, tantôt là.

— Allons, viens ! cria Tsiao Taï avec impatience.

Dehors, il regarda le ciel sombre.

— Pas un souffle d'air, murmura-t-il.

— Il fera encore plus chaud dans la vieille ville, répliqua Ma Jong. As-tu appris quelque chose de neuf dans le bureau du juge Ti ?

— Tout va de mal en pis. Le nombre des décès augmente sans cesse. Liou-la-Sangsue est venu nous donner des détails sur l'accident de monsieur Mei. Quel cœur d'or c'était, celui-là. Mais Liou est un fils de chien.

Une charrette tirée par six hommes en cagoules et manteaux noirs déboucha d'une rue latérale. Les cagoules étaient percées seulement de deux fentes pour les yeux. Des ballots de toile grossière aux formes vaguement humaines étaient empilés dans la voiture. Ma Jong et Tsiao Taï se couvrirent promptement la bouche et le nez avec leurs foulards.

— Le juge Ti aurait dû partir avec les membres du gouvernement, dit Tsiao Taï quand le véhicule grinçant fut passé. Un homme de sa valeur ne devrait pas respirer l'atmosphère mortelle de cette ville.

— Va donc lui raconter ça ! riposta Ma Jong.

Ils descendirent en silence la rue déserte, suivant le grand canal qui traversait la cité d'est en ouest. Bientôt ils aperçurent

le pont de la Demi-Lune. Ses trois arches monumentales enjambaient l'eau en une gracieuse courbe qui donnait son nom à l'ouvrage d'art. Depuis trois siècles, ses vieilles briques avaient résisté aux ravages des ans et à de nombreuses guerres. En temps normal il offrait un spectacle animé de jour comme de nuit, mais à présent il était complètement désert.

Au moment de s'engager sur le pont, Ma Jong s'arrêta. Posant sa main sur le bras de son ami, il déclara gravement :

— Frère Tsiao, je vais épouser cette fille.

— Encore cette rengaine ? Trouve quelque chose de nouveau ! s'écria son compagnon d'une voix lasse.

— Oh ! mais cette fois, c'est différent, l'assura Ma Jong.

— Ce refrain-là aussi je l'ai déjà entendu. Mais dis donc... tu ne parles pas de la petite de ce soir, j'espère ? Elle est beaucoup trop jeune pour toi, frère Ma. Seize ans au plus ! Il faudrait que tu lui apprennes tout depuis le début. Tu n'es pas maître d'école, voyons. Prends plutôt une femme faite, mon vieux, une femme qui ait de l'expérience. Ça économise du temps et de la peine.

S'interrompant soudain, il étendit le bras pour arrêter un grand garçon qui arrivait en courant.

— Hé là ! dit-il, tu sembles bien pressé, l'ami.

— Le marquis est mort ! Assassiné ! hoqueta l'adolescent. Lâchez-moi, je vais chercher les sbires du tribunal...

— Qui est donc le marquis ? demanda Ma Jong. Et qui diable es-tu toi-même ?

— Je suis le portier, Seigneur. Le portier de la maison Yi. Ma mère a trouvé notre maître dans la galerie. Ma mère est la femme de chambre de madame Yi, et elles sont toutes seules là-bas maintenant.

— Parles-tu de cette espèce de forteresse située de l'autre côté du canal ? s'enquit Tsiao Taï.

Quand le garçon eut incliné affirmativement la tête, il ajouta :

— Tu connais l'assassin ?

— Non, Seigneur. Et je n'arrive pas à comprendre comment les choses ont pu se passer car le maître n'a reçu personne de toute la soirée. Il faut que j'aille au tribunal...

— Laisse le tribunal tranquille, l'interrompit Tsiao Taï. À présent, c'est le président de la Cour métropolitaine qui s'occupe des meurtres.

Se tournant vers Ma Jong, il lui dit :

— Va prévenir le juge Ti, frère Ma. Il est sur la terrasse avec Tao Gan. Moi, je vais me rendre dans la maison Yi avec ce garçon et j'examinerai tout de suite la scène du crime.

Il regarda d'un œil consterné le grand bâtiment sombre qu'on apercevait sur l'autre rive et murmura :

— Yi mort... Bonté divine !

— Pourquoi fais-tu cette tête-là ? bougonna Ma Jong. Tu ne connaissais pas ce vieux bonhomme.

— Non, mais n'as-tu pas entendu le couplet qu'on répète dans les rues : *Un, deux, trois... Hou, Mei, Yi ! L'un va perdre son œil, etc.* À présent, il ne reste plus que monsieur Hou. Les notables de l'« Ancienne Société » ont une fâcheuse tendance à passer de vie à trépas en ce moment !

# 7

UNE ASSIETTE DE GÂTEAUX EFFRAIE UNE JOLIE FEMME. LE MOTIF DU SAULE FAIT SA PREMIÈRE APPARITION.

RENVERSÉ DANS SON FAUTEUIL, le juge Ti regardait la jeune femme debout devant lui avec beaucoup d'attention. Grande et mince, madame Mei demeurait immobile, les bras demi-levés en signe de respect, les yeux modestement baissés. Sa longue robe de deuil en soie blanche était serrée à la taille par une ceinture dont les pans descendaient jusqu'au sol. Un haut chignon rassemblait ses cheveux et deux boucles d'oreilles en or serties de pierres bleues encadraient son pâle et beau visage. La trentaine, pensa le juge Ti. Faisant signe à Tao Gan de remplir de thé une tasse pour la visiteuse, il dit :

— Il ne fallait pas vous déranger, madame. Un message aurait suffi. Je suis navré quand je songe à toutes ces marches que vous avez dû gravir.

— J'ai tenu à venir en personne remercier Votre Excellence de son offre si pleine de générosité, répondit-elle d'une voix douce et mélodieuse. Tant de choses réclament mon attention. En temps normal, l'honorable monsieur Yi et l'honorable monsieur Hou se seraient fait un devoir de m'offrir l'aide de leurs serviteurs. C'étaient les meilleurs amis de mon époux. Mais dans les tragiques circonstances que nous traversons tous leurs domestiques sont au loin...

La voix de la jeune femme s'étrangla dans sa gorge.



## LE JUGE TI REÇOIT MADAME MEI

— Je comprends très bien, madame. Tao Gan, appelle le premier scribe et dis-lui d'accompagner madame Mei avec quatre de ses commis.

Se tournant de nouveau vers la visiteuse, il poursuivit :

— Ils vont établir les documents nécessités par le décès de votre mari. Le défunt avait-il exprimé quelque désir particulier au sujet de ses obsèques ?

— Mon mari désirait que la cérémonie fût conforme aux rites bouddhistes, Votre Excellence. Le docteur Liou a eu la bonté de se rendre au temple bouddhiste où il a fait les démarches nécessaires. Après étude des jours fastes et néfastes, le supérieur a décidé que demain soir la septième heure serait un moment favorable pour commencer le service funèbre.

— J'aurai l'honneur d'y assister, madame. J'admirais beaucoup votre mari. Il était le seul de ceux qui forment l'« Ancienne Société » à prendre une part active à la vie de la cité. C'est lui qui a fondé la plupart de nos institutions charitables et il pourvoyait largement à leurs besoins. Sa perte vous frappe bien cruellement, madame, mais la pensée que la ville tout entière prendra le deuil avec vous devrait adoucir un peu votre peine. Permettez-moi de vous offrir une tasse de thé.

La jeune femme s'inclina et prit la tasse à deux mains en signe de respect. Le juge Ti nota qu'elle portait à l'index un anneau d'or orné d'une belle pierre bleue assortie à celles de ses boucles d'oreilles. Il éprouva une grande compassion pour cette femme si digne et si réservée.

— Vous auriez dû quitter la ville, madame, dit-il. La plupart des dames l'ont fait quand cette terrible calamité s'est abattue sur nous, et je crois que ce fut là une sage précaution.

Il poussa vers elle l'assiette de porcelaine blanche qui contenait les gâteaux. Elle avançait la main pour en prendre un quand elle arrêta soudain son geste et les regarda d'un air effaré. Une fraction de seconde plus tard son visage avait repris son expression normale et, secouant la tête, elle répliqua doucement :

— Je ne pouvais pas laisser mon mari tout seul, Votre Excellence. Sachant quelle part il prenait aux souffrances du peuple, je craignais que, livré à lui-même, il ne se surmenât et tombât malade. Mais il n'a pas voulu suivre mon avis, et maintenant...

Elle se couvrit le visage avec sa manche. Le juge Ti lui donna le temps de maîtriser son émotion, puis demanda :

— Désirez-vous que j'envoie un messager prévenir ceux de vos parents réfugiés dans leur villa de montagne ?

— Je remercie Votre Excellence de sa délicate attention. Un cousin de mon mari se trouve là-bas et devient à présent le chef de la famille. Les deux fils que mon mari a eus de sa première épouse sont malheureusement morts en bas âge, de sorte qu'il n'existe pas d'héritiers directs.

Tao Gan reparut en compagnie d'un homme âgé vêtu de noir.

— Les commis descendant, Noble Juge, annonça-t-il. Ils se rendent au grand portail et feront avancer un palanquin militaire pour madame Mei.

Le juge Ti se leva.

— Excusez-moi de ne pas envoyer quérir une chaise fermée, madame, dit-il, mais comme vous le savez, tous les porteurs ont été mobilisés pour l'enlèvement des morts.

Madame Mei lui fit une profonde révérence et se dirigea vers l'escalier, suivie par le premier scribe.

— Belle femme, remarqua Tao Gan.

Le juge ne l'entendit pas. Il venait de saisir l'assiette à gâteaux et les examinait l'un après l'autre.

— Ces gâteaux ont-ils quelque chose de particulier, Noble Juge ? demanda Tao Gan, surpris.

— Je voudrais bien le savoir, répondit le juge en fronçant les sourcils. Je viens de les offrir à madame Mei, et leur vue lui a causé une intense frayeur. Ce sont pourtant de petits gâteaux au riz exactement semblables à ceux qu'on sert d'ordinaire avec le thé.

Tao Gan regarda l'assiette, et, désignant le paysage bleu qui en décorait le centre, il dit :

— Ne serait-ce pas cette image qui l'aurait troublée ? Pourtant le « motif du saule » est très répandu dans les ateliers de poterie.

Le juge Ti inclina l'assiette pour faire tomber les petits gâteaux sur la table et examina le dessin. Il représentait une élégante villa des champs avec ses toits pointus et ses dépendances se mirant dans un cours d'eau bordé de saules. À gauche, un étroit pont cintré conduisait à un pavillon bâti sur pilotis. Trois minuscules silhouettes franchissaient ce pont, deux tout près l'une de l'autre, la troisième plus loin derrière en brandissant un bâton. Dans le ciel voletaient deux oiseaux au long plumage.

— Quelle est l'histoire dépeinte ici ? demanda le juge.

— Il existe une douzaine de versions différentes, répondit Tao Gan. La plus populaire, celle que les conteurs publics récitent dans les marchés, est la suivante : il y a bien des siècles de cela, la villa des saules appartenait à un riche fonctionnaire impérial, père d'une fille unique dont il avait promis la main à un vieux collègue aussi fortuné que lui. La demoiselle, cependant, avait donné son cœur au secrétaire de son père, un jeune étudiant pauvre. Le papa découvrit les amours cachées des jeunes gens, et, lorsqu'ils voulaient s'enfuir, les poursuivit sur le pont. Dans certaines versions, les amoureux se noient ensemble de désespoir et leurs âmes sont métamorphosées en

canards mandarins<sup>3</sup>. Dans d'autres, les amants réussissent à s'enfuir dans un petit sampan amarré sous le pavillon.

Ils gagnent une province éloignée et y finissent heureusement leurs jours.

Le juge Ti haussa les épaules.

— Un joli conte romanesque, dit-il. Je ne vois rien là-dedans qui soit susceptible d'effrayer une personne du milieu auquel appartient madame Mei. N'oublions pas, cependant, que l'accident survenu à son époux l'a fortement émue. Tu sembles bien agité, Ma Jong ?

Ces derniers mots s'adressaient au lieutenant du juge qui venait de gravir quatre à quatre les degrés de marbre et, quelque peu essoufflé, s'arrêtait devant son maître.

— Monsieur Yi vient d'être assassiné, Noble Juge ! s'écria-t-il. Dans sa propre demeure. Tsiao Taï s'y trouve en ce moment.

— Monsieur Yi ? Celui qu'on appelle parfois le marquis ?

— Lui-même, Noble Juge. En nous dirigeant vers la vieille ville, frère Tsiao et moi avons rencontré son jeune portier qui nous a appris la nouvelle.

— Je vais passer ma robe officielle et me rendre immédiatement là-bas avec Tao Gan. Attends Tsiao Taï ici, puis allez ensemble faire votre inspection des égouts. C'est une tâche urgente aussi. Prépare-moi une robe de coton, Tao Gan, une robe en tissu léger.

---

<sup>3</sup> Ces oiseaux sont, pour les Chinois, le symbole de l'amour fidèle et durable. (NdT)

# 8

UNE SCÈNE MÉLANCOLIQUE ÉMEUT LE JUGE TI. UN BIEN LUGUBRE SPECTACLE LUI SUCCÈDE.

LES QUATRE SOLDATS déposèrent leur palanquin devant le portail de la maison Yi, et le juge mit pied à terre, aussitôt imité par Tao Gan. Levant les yeux, ils virent au sommet d'une volée de marches une robuste porte à deux battants cloutés de fer ; une ouverture ménagée dans le panneau de droite était juste assez large pour permettre à un homme de s'y faufiler.

— Lorsque je passe en cet endroit, dit le juge, je me demande toujours pour quelle raison cette demeure située en plein cœur de la ville est bâtie comme une forteresse.

— C'est que jadis la cité commençait ici, expliqua son compagnon. Il y a bien un siècle de cela, les Yi se proclamèrent gouverneurs de ce coin de province et firent payer un droit de péage à toutes les jonques qui passaient sous le pont de la Demi-Lune. Le canal bordait alors ce côté de la ville.

La petite porte s'ouvrit, et Tsiao Taï parut, suivi du jeune portier.

— Il s'agit bien d'un meurtre, annonça le lieutenant du juge. Monsieur Yi a été tué dans la galerie qui court le long de la maison, en surplomb du canal. Le cadavre a été découvert par la mère de ce garçon. Elle s'appelle Giroflée et sert de femme de chambre à la vieille madame Yi. J'ai tout fouillé sans découvrir la moindre trace de l'assassin. Il a dû entrer et sortir par ici, car il n'existe pas d'autre issue. Désignant la haute muraille crénelée, il ajouta : Ce mur entoure la demeure de trois côtés. Le quatrième est défendu par le canal.

Précédant le juge et Tao Gan, Tsiao Taï se dirigea vers une vaste cour qu'éclairait une lanterne accrochée au-dessus de la loge du concierge.

— La petite ouverture du portail se ferme par un loquet, expliqua-t-il en marchant. Du dehors, il faut une clef spéciale pour l'ouvrir, mais du dedans on peut soulever le loquet avec un seul doigt. Lorsqu'on sort, on tire la porte derrière soi, ce loquet tombe en place et il est alors impossible de s'introduire dans la maison sans la clef.

— Ce qui revient à dire qu'une personne placée à l'intérieur a fait entrer l'assassin, mais que celui-ci a pu repartir tout seul, remarqua le juge Ti. Se tournant vers l'adolescent, il demanda :

— À quels visiteurs as-tu ouvert, ce soir ?

— À personne, Noble Seigneur. Mais je suis resté presque tout le temps aux cuisines. Le maître peut avoir introduit quelqu'un lui-même.

— Combien existe-t-il de clefs ?

— Une seule, Seigneur Juge. Et je l'ai toujours sur moi.

— Très bien.

Dans la demi-obscurité il ne distinguait pas nettement les traits du jeune portier, mais le garçon lui parut mal à l'aise. Il décida de le soumettre plus tard à un interrogatoire serré.

— Mène-nous à l'endroit où le crime a été commis, commanda-t-il à Tsiao Taï.

Son lieutenant hésita une seconde et répondit :

— Je crois que Votre Excellence ferait bien de voir d'abord madame Yi. Sa femme de chambre m'a dit que la vieille dame est bouleversée et désire vivement vous parler.

— Bien. Le portier va me conduire auprès d'elle. Toi, retourne au palais. Ma Jong t'attend dans mon bureau.

L'adolescent alla chercher un lampion dans sa loge, puis fit traverser un grand hall sombre au juge et à Tao Gan. La lumière faisait luire au passage le fer des hallebardes et des lances rangées dans des râteliers laqués de rouge. Posée contre le mur, le juge aperçut une longue hampe que surmontait un écriteau portant en gros caractères l'inscription : « FAITES PLACE ! »

— Ces symboles d'autorité devront disparaître, dit-il à Tao Gan d'un ton irrité. Il y a plus d'un siècle que la famille Yi n'a plus de fonctions exécutives. Fonctions usurpées, d'ailleurs !

— Ce sont seulement des souvenirs du passé, Noble Juge.

— Ils ne devraient pas être autre chose, grommela le juge Ti.

Les deux hommes suivirent leur guide à travers une suite de couloirs sinueux tandis que le haut plafond voûté répercutait l'écho de leurs pas.

— En temps ordinaire, nous sommes près de quatre-vingts serviteurs, dit mélancoliquement le jeune portier. Quand le mal est apparu, beaucoup ont voulu partir. Le maître ne l'a pas permis, mais après la mort de dix d'entre nous, il a pris peur et a expédié tout le monde à la montagne. Tout le monde... sauf ma mère et moi.

Ils traversèrent un petit jardin clos planté de buissons fleuris dont le doux parfum montait dans l'air humide. L'adolescent leva son lampion et frappa discrètement à une porte aux délicates moulures dorées.

Une grande femme osseuse pouvant avoir la cinquantaine leur ouvrit. Elle était vêtue de brun foncé, et un ruban bleu retenait tant bien que mal sa chevelure grise. Tandis qu'elle s'inclinait avec raideur, le juge demanda :

- Quand avez-vous découvert le crime ?
- Il y a une heure, en apportant le thé.
- Vous n'avez touché à rien ?

Elle posa sur le juge le regard brillant de ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites.

— J'ai seulement pris le poignet de mon maître. La mort avait déjà fait son œuvre, mais le corps était encore tiède. Par ici, je vous prie.

Le juge et Tao Gan la suivirent dans un étroit couloir. Son fils demeura près de la porte du jardin.

Un instant plus tard, les visiteurs se trouvèrent sous une sorte de haute coupole. Un lampadaire en argent martelé et les charbons incandescents d'un brasero de cuivre placé dans un coin de la pièce l'éclairaient faiblement. Une marmite posée sur le brasero laissait échapper une vapeur bleuâtre dont l'odeur médicamenteuse suffoqua presque le juge et son compagnon.

À côté du lampadaire, une estrade d'ébène supportait un trône en bois doré. Sur ses coussins de soie cramoisie une femme d'une extrême maigreur était assise, droite et parfaitement immobile à l'exception de ses doigts diaphanes qui jouaient avec les grains d'ambre d'un chapelet. Des phénix verts

et rouges étaient brodés sur sa somptueuse robe de brocart jaune. Ses cheveux gris formaient un haut chignon hérissé de longues épingle à tête de rubis. Derrière le trône, la muraille disparaissait sous une peinture haute de plus de six pieds représentant un couple de phénix. Deux éventails montés sur de grandes tiges flanquaient l'estrade à droite et à gauche.

Surpris, le juge Ti désigna du regard ce décor à Tao Gan. Le phénix était le symbole de l'impératrice, de même que le dragon à cinq griffes appartenait exclusivement à l'empereur. Quant aux éventails, seules les personnes de sang impérial avaient le privilège d'en posséder de semblables. Les lèvres de Tao Gan esquissèrent une moue désapprobatrice.

La femme de chambre alla murmurer quelques mots à l'oreille de la créature immobile sur son trône.

— Approchez, dit alors celle-ci d'une voix cassée.

Le juge s'avança vers l'estrade, frappé par le curieux regard lointain de madame Yi. Selon toute probabilité, elle n'avait pas plus de cinquante ans, mais son visage certainement très beau autrefois était à présent ravagé par les chagrins et la maladie. Sur sa robe d'un ton passé on remarquait de grands accrocs maladroitement raccommodés. Des taches d'humidité marbraient la peinture suspendue derrière elle, et le vernis-laque du trône s'écaillait par endroits.

— Il est séant que le président de la Cour métropolitaine de justice se dérange lui-même quand un lâche assassinat a été commis sur la personne du marquis mon époux, laissa tomber la voix sans timbre.

— Je remplis seulement mon devoir, madame, répliqua le juge Ti. Je vous présente mes plus sincères condoléances. Comme je désire commencer mes recherches sans délai, je vous demande la permission de ne pas suivre l'étiquette habituellement de rigueur.

Son interlocutrice acquiesça d'une inclination de tête.

— Connaissez-vous le nom du meurtrier ? poursuivit-il.

— Naturellement, répondit la vieille dame d'un ton sec. C'est le marquis Ye, notre ennemi de toujours. Il y a beau temps qu'il ourdit des complots contre la maison Yi.

Voyant la surprise du juge, Tao Gan s'approcha de lui et murmura :

— Il y a une centaine d'années, le marquisat de Ye se trouvait sur l'autre rive du fleuve, mais cette famille est éteinte depuis soixante ans.

Le juge Ti lança un coup d'œil interrogateur à madame Giroflée. Celle-ci se contenta de hausser les épaules, et, allant s'accroupir près du brasero, elle remua les médications contenues dans la marmite à l'aide d'une baguette de cuivre.

— Le marquis Ye est-il venu ici ce soir ? demanda le juge Ti.

— Ce qui se passe dans la salle du conseil n'est pas l'affaire des femmes, répondit son interlocutrice d'un ton glacial. Interrogez plutôt le maréchal Hou.



### MADAME YI S'AGENOUILLE DEVANT LE JUGE

Une contraction nerveuse crispa sa bouche et le chapelet d'ambre tomba sur le sol. La vieille femme se leva lentement et descendit de l'estrade avec d'étranges mouvements d'automate, tâtant chaque marche du bout de son petit chausson de soie avant d'y poser le pied.

Parvenue devant le juge, elle se laissa tomber à genoux, et, levant ses longues manches, s'écria d'une voix soudain claironnante :

— Vengez mon mari, Noble Juge ! C'était un homme digne et bon ! Vengez-le, je vous en supplie !

Des larmes coulèrent le long des joues creuses. Madame Giroflée se précipita vers sa maîtresse et, après l'avoir aidée à se remettre debout, lui fit boire le contenu d'un petit bol de porcelaine. La vieille dame passa sur son visage une main presque transparente et dit, la voix de nouveau sans timbre :

— J'ai ordonné au maréchal Hou de se tenir à votre disposition avec ses chevaliers. Maintenant, retirez-vous.

Jetant un regard de compassion au pauvre visage usé, le juge se préparait à gagner la porte quand il vit la femme de chambre faire de grands gestes derrière le dos de sa maîtresse en désignant Tao Gan. Il comprit que madame Giroflée désirait voir son lieutenant rester et fit un signe d'assentiment.

Dehors, il commanda au jeune portier :

— Allons à la galerie, maintenant.

Derrière son guide, il traversa une succession de grandes salles et suivit, de plus en plus mal à l'aise, d'interminables couloirs aux plafonds de bois noircis par les ans. Son entrevue avec la pitoyable maîtresse du lieu, malade d'esprit aussi bien que de corps et menant une existence fantomatique parmi les reliques d'un passé évanoui l'avait profondément bouleversé. Plus inquiétante encore était la sinistre atmosphère de cette vieille demeure déserte. L'espace d'une seconde, il s'imagina sous l'aspect d'un voyageur perdu, plus d'un siècle en arrière, dans un monde de violence où le sang coulait à flots. Ce passé était-il en train d'envahir le présent ? Les morts d'une époque révolue sortaient-ils de leurs tombeaux pour se joindre aux âmes errantes des victimes de la peste, et cette armée de fantômes allait-elle s'emparer de la ville impériale, à présent silencieuse et déserte ? Fallait-il trouver là l'explication de l'étrange sentiment de crainte prémonitoire qui l'avait envahi au début de la soirée lorsque, du haut de la terrasse, il contemplait la cité morte ?

Il fit effort pour se ressaisir, et, essuyant la sueur froide qui lui couvrait le front, il gravit un étroit escalier. Son guide ouvrit une porte à double battant et s'effaça pour lui permettre de pénétrer dans la galerie à demi obscure.

— Tu peux rejoindre les appartements de ta maîtresse, lui dit le juge, et après avoir refermé la porte derrière lui, il examina du seuil l'homme en robe de chambre grise affaissé dans un fauteuil.

Ce siège se trouvait à côté d'une table placée au milieu de la pièce, et la flamme vacillante d'une bougie posée sur cette table éclairait de façon étrange le visage horriblement mutilé du cadavre. Adossé contre la porte, le juge Ti promena son regard autour de lui. Le sol dallé de marbre rouge formait un rectangle étroit de soixante pieds de longueur. Des fentes verticales percées dans le mur extérieur faisaient songer aux meurtrières qu'utilisent les archers d'une place en état de siège pour lancer leurs flèches sur les assaillants. Un peu en avant de ce mur s'élevait une rangée de colonnes laquées de rouge et, au milieu, quatre fenêtres en saillie formaient une sorte de portique. Des rideaux de bambou voilaient complètement ces ouvertures larges et basses. Derrière le juge, le mur était lambrissé de bois sombre. En face de la table se trouvait une petite estrade d'un pied de haut. L'estrade d'un orchestre ? Non, il n'aurait pas été à sa place dans une galerie destinée au tir à l'arc. Sur la droite, on voyait une couche basse recouverte d'une épaisse natte de jonc. Dépourvue de montants et de baldaquin, ce ne pouvait pas être un lit. Un siège, peut-être ? Une demi-douzaine de chaises à haut dossier réparties le long des colonnes finissaient de meubler la pièce. Le juge se dit que dans les temps anciens cette galerie devait avoir eu une grande importance stratégique. Ses meurtrières commandaient le canal et le pont et permettaient de surveiller tout ce qui s'aventurait sur l'un ou l'autre. Le portique formé par les fenêtres en saillie était évidemment une addition plus récente pour transformer la galerie en salle de réception.

S'approchant du cadavre, le juge fit une grimace involontaire en voyant de près sa hideuse blessure. Il avait vu la mort sous bien des formes, mais cette fois son cœur se souleva. Un coup

d'une force terrible avait littéralement écrasé la moitié gauche du visage, faisant jaillir le globe oculaire qui pendait maintenant sur la joue, retenu par un filament rougeâtre. L'autre œil était pétrifié dans une expression d'épouvante, tandis que la bouche semblait sur le point de pousser un hurlement. L'épaule gauche disparaissait sous une masse de sang coagulé sur laquelle se promenaient déjà des mouches bleues. Le juge fit un geste pour les chasser, et leur bourdonnement irrité troubla un instant le profond silence.

La position des bras flasques dans leurs longues manches, et les jambes légèrement écartées du mort firent supposer au juge que monsieur Yi avait été surpris debout près de la table, la violence du coup le renversant sur le fauteuil massif. Le juge Ti tâta les membres de la victime : la rigidité cadavérique n'avait pas encore fait son apparition. Ayant relevé les manches de la robe grise, il ne remarqua ni meurtrissures ni traces de lutte. Il se redressa ; le contrôleur des décès terminerait l'examen.

Sur le sol, près de la calotte noire du défunt, gisait un fouet à manche court dans les longues lanières duquel se trouvaient prises des fleurs fanées et des fragments de poterie. Ces derniers provenaient vraisemblablement d'un vase de porcelaine blanche à dessin bleu qui avait contenu des fleurs. Sur la table, à côté de la bougie, étaient posés un grand pot en terre verte rempli de sirop de gingembre et une assiette de confiserie, également au gingembre. L'épais sirop était noir de mouches. Non loin d'une théière tenue au chaud dans son panier ouatiné, on voyait deux tasses en porcelaine. L'une d'elles contenait encore un peu de thé, la seconde était propre. Un deuxième fauteuil, de l'autre côté de la table, n'avait pas l'air non plus d'avoir été utilisé.

Le juge Ti poussa un soupir, et, caressant doucement sa longue barbe, regarda le corps inerte. Quel dommage de n'avoir jamais rencontré Yi de son vivant ! À présent, il faudrait faire parler des tiers pour se faire une idée de son caractère, et il ne serait pas facile d'obtenir les renseignements voulus. Différent en cela de monsieur Mei, le marquis s'était toujours cantonné dans le « monde d'autrefois » et n'avait jamais eu d'autres amis que Mei et Hou. Cette pensée rappela au juge qu'il ne connaissait pas encore ce dernier. Il chercha dans sa mémoire

sans réussir à retrouver la moindre réflexion de monsieur Mei concernant l'un ou l'autre des deux hommes.

— J'aimerais tout de même avoir une idée de son expression habituelle, murmura-t-il en se penchant sur le mort.

Avec la moitié du visage en cet état, la chose était difficile. Une figure longue, olivâtre... des lèvres minces... une moustache grise et un petit bouc aux poils rares. Le corps plutôt fluet et un peu plus grand que la moyenne. C'était tout ce que le cadavre pouvait lui apprendre.

Le juge poussa un nouveau soupir. Mais l'aspect physique avait-il tant d'importance ? Non, l'esprit du mort comptait davantage. La connaissance de son caractère l'aiderait mieux que les indices les plus prometteurs à trouver la piste de l'assassin. Contemplant le pauvre visage, il se demanda si, comme son épouse, monsieur Yi n'avait éprouvé d'intérêt que pour le passé ?

## 9

MADAME GIROFLÉE FAIT UN PORTRAIT PEU FLATTEUR DE SON MAÎTRE. LE JUGE TI TROUVE UN MORCEAU D'ÉTOFFE.

L'ENTRÉE DE TAO GAN et de madame Giroflée tira le juge de sa rêverie. Tao Gan fit signe à la femme de chambre de rester près de la porte et, s'approchant, dit à voix basse :

— Madame Giroflée haïssait son maître, Noble Juge. Elle en a long à raconter sur son compte.

Jetant un coup d'œil au cadavre, il ajouta :

— Avez-vous idée de la façon dont les choses se sont passées ?

— L'assassin était un ami intime de la victime, ou bien une personne d'un rang social peu élevé. Je déduis cela du fait que Yi, bien qu'il ait été lui-même ouvrir à son meurtrier, ne lui offrit ni siège ni thé. Après l'avoir amené dans cette pièce, il se rassit, but une tasse de thé, et grignota des bonbons au gingembre... à moins que ceci ne se soit passé pendant qu'il attendait son visiteur. Il y eut une violente querelle, peut-être même lutte, comme en témoignent le fouet tombé sur le sol et le vase brisé. Yi se mit alors à crier, et l'assassin le tua à l'aide d'un objet pesant. Un seul coup fut porté. D'après l'aspect de la blessure il s'agissait probablement d'un gros gourdin à l'extrémité arrondie. L'assassin a frappé sauvagement ; ce doit être un homme d'une force peu commune. Je ne puis t'en dire plus long pour l'instant. Tout à l'heure nous chercherons les indices qu'il a pu laisser derrière lui.

Appelant la femme de chambre d'un geste impératif, il s'assit sur le bord de la couche.

Madame Giroflée s'approcha sans accorder un regard au cadavre et, les bras croisés dans ses manches, elle attendit.

Remarquant son expression maussade, le juge prit sa voix la plus aimable pour demander :

— Comment vous appelez-vous, madame ?

— Giroflée, répondit-elle sèchement.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici, madame Giroflée ?

— Depuis toujours. Je suis née dans cette maison.

— Très bien. L'esprit de votre maîtresse est-il dérangé de façon permanente ?

— Non. C'est seulement quand une chose la tracasse qu'elle mélange le présent et le passé.

Jetant un regard de dégoût au cadavre, elle poursuivit :

— C'est la cruauté diabolique du maître qui l'a mise en cet état. Il méritait bien d'avoir une mort atroce, celui-là ! C'est dommage qu'il ait été tué du premier coup ; il aurait dû souffrir comme il a fait souffrir les autres... en particulier sa malheureuse épouse.

— Elle m'a pourtant parlé de lui comme d'un homme digne et bon, déclara le juge d'un ton froid. L'amour qu'elle lui portait a dissipé un instant les brumes de son cerveau quand, agenouillée devant moi, elle me supplia de découvrir l'assassin.

Madame Giroflée haussa les épaules.

— Le maître était un débauché, assura-t-elle. Chaque nuit – ou peu s'en faut – il faisait venir des filles. Et pourquoi ? Pour les voir exécuter leurs ignobles danses sur l'estrade que vous apercevez là. Si l'on peut appeler « danses » leurs trémoussements lubriques !

Voyant le juge froncer les sourcils, elle ajouta vite :

— Et ces sales créatures lui ont passé toutes sortes de vilaines maladies. Ça, on peut dire qu'il ne l'avait pas volé ! Seulement il les a transmises à sa pauvre épouse et c'est ce qui lui a dérangé le cerveau. Mais il s'en moquait bien, le monstre !

— Le corps de votre maître est à peine froid ! jeta le juge Ti avec colère. Ne savez-vous pas que son esprit se trouve peut-être encore dans cette salle et qu'il entend les horribles choses que vous racontez ?

— Je n'ai pas peur des esprits. Cette sinistre demeure est pleine de fantômes. Les nuits où souffle la tempête, on entend

les gémissements de tous ceux qui ont subi d'atroces tortures dans la galerie où nous sommes.

— Vous parlez de choses qui se sont passées il y a plus de cent ans.

— Son père et son grand-père ne valaient pas mieux que lui. Des bêtes féroces, voilà ce qu'ils étaient tous. Mais je n'ai pas besoin de remonter si loin pour prouver ce que j'avance. Il y a seulement six ans de cela, le maître a fouetté une esclave à mort sur la couche même où vous êtes assis, Seigneur Juge !

— As-tu trouvé trace de cette affaire dans tes dossiers, Tao Gan ? demanda le juge Ti.

— Non, Votre Excellence. La seule accusation jamais portée contre Yi fut celle d'usure. Et un non-lieu suivit.

— Toutes vos déclarations ne sont qu'un tissu de mensonges, femme ! lança le juge.

— J'ai dit la vérité, Seigneur. Que vos hommes creusent le sol dans le petit bois de bambous, au sud de l'arrière-cour, et ils trouveront des ossements. Mais qui aurait eu l'audace d'accuser le maître dans cette demeure ? Nos parents ont servi son père, nos grands-parents son grand-père. Si cruel qu'il fût, c'était tout de même notre maître : le Ciel en avait décidé ainsi.

Le juge Ti lui jeta un regard pensif. Après un petit silence, il demanda en montrant le fouet sur le sol :

— Avez-vous déjà vu cet objet ?

Avec un reniflement dédaigneux, elle répondit :

— Bien sûr ! C'était un des joujoux favoris du maître.

— Et monsieur Hou ? reprit le juge. Se livre-t-il aux mêmes jeux ?

Le visage de madame Giroflée perdit brusquement son impassibilité tandis qu'elle s'écriait :

— Ne dites pas chose semblable de l'honorable monsieur Hou ! C'est un parfait gentilhomme, chasseur renommé et valeureux homme de guerre comme tous ses ancêtres. Et à présent il n'a même plus le droit de porter un sabre. Pour les gens comme lui, cette loi stupide est une véritable insulte !

— Il peut demander un brevet d'officier dans l'armée impériale, remarqua sèchement le juge Ti.

— Un brevet d'officier ! Les aînés de la maison Hou ont toujours été des maréchaux !

Le juge sortit un éventail de sa manche. L'atmosphère étouffante de la galerie devenait vraiment insoutenable. Il s'éventa quelques secondes puis demanda brusquement :

— Qui a tué votre maître ?

— Sûrement pas une personne de l'« Ancienne Société ». Aucune d'elles n'aurait levé la main contre le marquis. C'est probablement le rabatteur d'une des putains que le maître accueillait ici.

— A-t-il reçu beaucoup de visites dernièrement ?

— Non. Avant que le mal s'abatte sur la ville, le maître faisait venir des putains avec leurs rabatteurs à peu près chaque soir. Mais quand la peste eut emporté plusieurs servantes, les putains n'ont plus voulu venir. Monsieur Mei et monsieur You étaient les seules personnes à lui faire une petite visite de temps en temps. Monsieur You habite juste en face, sur l'autre rive du canal.

Ferma son éventail d'un geste brusque, le juge demanda :

— Quel médecin s'occupe de votre maîtresse ?

— Le docteur Liou. On dit qu'il en sait long sur son art mais il est aussi débauché que le maître. Il prenait souvent part à ses petites fêtes. Enfin... jusqu'à un certain point, car tout le monde sait que le docteur Liou est impuissant !

— Surveillez votre langue de vipère. Il existe une loi contre la diffamation. Allez dire à votre fils de venir avec une bougie neuve.

— Bien, Seigneur.

L'air pensif, le juge Ti la regarda s'éloigner.

— Un tel mélange de haine et de dévouement aveugle est stupéfiant ! murmura-t-il en caressant sa barbe.

— Cette attitude remonte aux bouleversements du siècle dernier, expliqua Tao Gan. Divisé en petits États féodaux perpétuellement en guerre les uns contre les autres, l'Empire fleuri ne possédait pas d'autorité centrale en état de faire respecter les lois. Pour manger... pour vivre même, les habitants d'un fief devaient s'en remettre aveuglément à leur maître. Avoir un mauvais maître valait encore mieux que ne pas en

avoir du tout, car alors on était réduit en esclavage par les envahisseurs barbares ou l'on mourait de faim.

Le juge hocha la tête puis dit d'un ton perplexe :

— Si le marquis était vraiment un pervers de cette espèce, pourquoi monsieur Mei n'a-t-il jamais attiré mon attention sur ses actes ?

Tao Gan haussa les épaules.

— Monsieur Mei voulait le bien général, mais il avait été élevé dans l'ancien monde, Noble Juge.

— Et Yi prenait sûrement soin de ne se livrer à la débauche qu'à l'abri de ces quatre murs. De toute façon, madame Giroflée aimerait mieux mourir que nous mettre sur la piste de l'assassin. Son fils aura peut-être la langue plus longue. Il est trop jeune pour que les vieux préjugés aient pu modeler son esprit. Mais que ramasses-tu là ?

Tao Gan lui montra, dans le creux de sa main, une boucle d'oreille qu'il venait de trouver au pied du divan.

Du bout de son doigt, le juge retourna le bijou bon marché fait d'une pierre rouge sertie dans une simple monture d'argent.

— Il y a une goutte de sang pas tout à fait séchée sur sa fermeture, s'écria-t-il. Tao Gan, une femme est venue ici ce soir !

Le jeune portier entra, tenant à la main une bougie allumée qu'il plaça sur la table en évitant de regarder le cadavre.

— Approche, lui dit le juge. Je désire te parler.

Le visage plat de l'adolescent devint très pâle. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front bas. Le juge Ti en conclut que sa première impression était correcte : quelque chose terrifiait ce garçon.

— Comment s'appelle la femme qui est venue ici ce soir ? demanda-t-il d'un ton sévère.

Le petit portier réagit violemment.

— Elle ne peut pas être coupable, Seigneur Juge ! murmura-t-il. Elle est si jeune, si...

Le ton du juge se radoucit.

— Non, dit-il, je ne crois pas qu'elle ait tué ton maître. Mais son témoignage peut avoir de l'importance. Dis-moi tout ce que tu sais. Cela vaudra mieux pour elle aussi.

L'adolescent avala sa salive avec difficulté avant de répondre :

— Elle est venue pour la première fois il y a dix jours, après que le maître eut envoyé les autres domestiques dans la montagne. Il ne voulait pas que ma mère ou moi puissions voir les visiteurs...

— *Les visiteurs ?* l'interrompit le juge.

— Oui, Seigneur. Un homme accompagnait chaque fois la jeune fille. Un jour, je... je les ai épiés. Je l'avais entendue chanter dans la galerie... Une voix si douce... si belle. Alors, j'ai voulu la voir, et...

— Parle-moi de l'homme, l'interrompit le juge.

L'adolescent hésita une seconde, puis, après s'être essuyé le visage avec sa manche, il dit lentement :

— Je ne l'ai pas bien vu, Seigneur... Il faisait si sombre dans la cour. Il devait rabattre des clients pour les filles... à moins que ce ne soit un ruffian. Oui, peut-être un ruffian, car il était grand et fort. Il avait un tambourin. Mais elle, je l'ai bien vue. Elle était très jeune avec un visage d'une douceur... d'une innocence... Pourtant, elle a dû danser devant le maître, car j'ai entendu résonner le tambourin.

— Est-elle venue ce soir avec son compagnon ?

— Je ne le sais vraiment pas, Seigneur. Comme je vous l'ai dit, j'étais très occupé dans la cuisine à aider ma mère.

— C'est bien, tu peux te retirer.

Dès que le jeune garçon fut sorti, le juge dit à Tao Gan :

— Ils ont dû venir tous les deux ce soir, la présence de cette boucle d'oreille le prouve. Madame Giroflée ne se trompe pas, c'est ce ruffian qui a tué Yi. Le fouet laisse supposer que Yi a voulu flageller la fille, et le compagnon de celle-ci sera intervenu. On méprise ce genre d'hommes, et leur profession n'est certes pas honorable, mais ce sont des êtres humains, après tout, et il leur arrive d'éprouver une sincère affection pour les femmes qu'ils protègent. Il est donc possible qu'il ait arraché le fouet des mains de Yi et que, pris de rage, il l'ait assommé avec la matraque en fer qu'ils portent souvent sur eux.

— En effet, Noble Juge, acquiesça Tao Gan, un robuste ruffian correspond tout à fait au tableau que nous pouvons

imaginer. Cela explique aussi pourquoi Yi n'a offert ni siège ni tasse de thé à son visiteur.

— Et puisqu'ils étaient déjà venus, reprit le juge, ils savaient comment s'enfuir sans être remarqués en passant par la petite ouverture du portail, automatiquement refermée derrière eux. Ce ne sera pas bien difficile de mettre la main sur cette danseuse, Tao Gan. Elle appartient sûrement à l'une des maisons de joie de la ville basse.

Il se tut un instant, secoua la tête, et ajouta :

— C'est étrange, j'avais l'impression que cette affaire serait particulièrement difficile à éclaircir et elle est d'une simplicité enfantine.

Voyons si nous ne trouvons pas d'autres indices. Examine le divan, la table et l'estrade pendant que je m'occupe du reste de la galerie.

Il se dirigea vers le portique. L'odeur âcre laissée par la première bougie en achevant de se consumer rendait l'atmosphère irrespirable, aussi leva-t-il le store de bambou qui fermait la fenêtre de gauche. L'ayant fixé avec les courroies disposées à cet effet, il posa ses mains sur le large rebord extérieur et se pencha au-dehors. Il découvrit alors que le portique était en réalité une sorte de balcon surplombant le canal et supporté par de minces colonnes qui montaient de l'eau noire. Sur la gauche, un haut mur en brique descendait vers le canal, terminé par une tour de guet. Plus loin, des arbustes et d'épais buissons couvraient la berge. Au-delà, on apercevait l'arche centrale du pont de la Demi-Lune. À droite, la muraille finissait aussi par une tourelle, et le canal formait un coude qui le cachait à la vue.

Le juge regarda la maison haute d'un étage qui s'élevait sur la rive opposée. C'était donc là qu'habitait Hou, le « maréchal » comme l'avait appelé madame Yi ! Bâtie dans le style élégant des villas campagnardes, elle possédait un toit gracieusement recourbé dont la silhouette sombre se détachait sur le ciel nuageux. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Sur le terrain situé entre le canal et l'étroit balcon poussaient des saules aux longues branches pendantes.

Le juge Ti n'avait jamais eu l'occasion d'examiner ainsi la demeure de monsieur Hou car du pont de la Demi-Lune elle était en partie masquée par de grands arbres. Pourtant, il avait l'impression que les détails à présent découverts lui étaient familiers.

La désagréable odeur de plantes pourries qui montait de l'eau stagnante le fit s'éloigner de la fenêtre. Penché sur la table, Tao Gan rassemblait des fragments de poterie. Il releva la tête et dit au juge :

— Je pense que Yi a tenté de se défendre. Ces morceaux de porcelaine proviennent du vase de fleurs. Avec leur aide – et grâce à ce poisseux sirop de gingembre – l'histoire est facile à reconstituer. Lorsque ses visiteurs furent arrivés, Yi s'assit pour grignoter quelques friandises au gingembre. On peut voir du sirop sur les doigts de sa main droite et une tache au bas de sa manche. C'est alors qu'il dut prendre le fouet car du sirop poisse le manche de celui-ci. Pris de colère, le meurtrier le lui arracha des mains comme l'a suggéré Votre Excellence tout à l'heure. À moins que monsieur Yi l'ait seulement laissé choir dans sa surprise d'être attaqué ? Quoi qu'il en soit, Yi chercha du regard une arme pour se défendre et saisit le vase de fleurs. Comme le montrent les fragments que j'ai rassemblés, ce vase avait un long col étroit et une lourde base. Mais l'assassin frappa Yi avant qu'il pût s'en servir car il n'y a pas trace de sang sur les débris. Sous la violence du coup, Yi laissa échapper le vase qui tomba sur le sol où il se brisa. Deux gros éclats reposent sur les lanières du fouet, petit fait permettant de déduire que Yi ne s'est emparé du vase qu'après avoir laissé tomber son fouet.

— Bien raisonnable ! admit le juge. Mais comment sais-tu que Yi a pris le vase dans sa main ? Il pourrait être tombé accidentellement au cours de la lutte.

— Regardez ce fragment, Noble Juge.

Tao Gan approcha l'un des morceaux de porcelaine de la bougie. De son doigt maigre il désigna une tache poisseuse.

— Ce fragment provient du col du vase. Pourquoi Yi l'aurait-il empoigné par là, sinon pour se défendre ?

— Très juste, reconnut le juge.

Avec un sourire de satisfaction, il ajouta :

— Et je comprends pourquoi la villa de monsieur Hou m'a paru familière : elle reproduit le motif du saule !

Il montra la portion du vase reconstituée par Tao Gan. Le potier avait peint sur la porcelaine une villa près d'un cours d'eau bordé de saules avec un étroit balcon courant le long du premier étage. Il s'agissait d'une pièce ancienne à en juger par la délicatesse de la touche.

— Tous les morceaux sont là, déclara Tao Gan. On pourrait raccommoder le vase. J'ai regardé sous le divan et sur le sol sans en trouver d'autres.

— Examinons encore une fois cette galerie, Tao Gan. Ensuite, nous regagnerons le palais car du travail nous attend là-bas. Nous laisserons le tribunal rechercher la danseuse et son rabatteur. Regarde de ce côté des colonnes, moi je m'occupe du portique.

Il se baissa brusquement. Un morceau d'étoffe accroché au socle d'une colonne venait d'attirer son attention. S'accroupissant, il cria :

— Apporte la bougie, Tao Gan !

Tous deux étudièrent la trouvaille : un carré de mince tissu blanc – foulard ou grand mouchoir – taché de rouge au centre.

— L'assassin s'en est servi pour essuyer son arme, s'écria Tao Gan. Ou peut-être ses mains.

Il sortit de sa manche un morceau de papier huilé à l'aide duquel il saisit délicatement le tissu pour le porter sur la table.

— Pas une marque... rien ! dit Tao Gan d'un ton désappointé après un examen plus approfondi.

Le juge tâta les quatre coins de l'étoffe du bout de l'index.

— C'est curieux, dit-il, la tache de sang au milieu est presque sèche mais les coins sont imprégnés d'eau. Et vois donc : un minuscule fragment de plante aquatique est pris dans l'ourlet ! Enveloppe soigneusement ce mouchoir et emporte-le, Tao Gan, son témoignage sera peut-être important.

Il s'interrompit pour regarder ses mains.

— Encore plus curieux ! s'écria-t-il. Quand je me suis approché du rideau de bambou, j'ai remarqué que le rebord des fenêtres était poussiéreux. Lorsque ensuite je me suis penché au-dehors, j'ai appuyé mes mains sur l'appui de celle de

gauche... et il n'y a pourtant pas un grain de poussière sur mes doigts.

Il se précipita vers cette fenêtre et, tandis que Tao Gan l'éclairait, il en scruta l'appui.

— Nettoyé avec le plus grand soin ! annonça-t-il. Tandis que le rebord des trois autres est couvert de poussière.

Il se pencha si loin que Tao Gan, inquiet, le retint par sa manche.

— Regarde ! s'écria le juge. Une étroite corniche court près du balcon, juste au-dessus des piliers qui le supportent. Aperçois-tu cette tige verte collée au bord ? C'est une plante aquatique.

Se redressant, il ajouta :

— Quelqu'un a traversé le canal à la nage et s'est introduit ici après avoir grimpé le long d'un des piliers.

Il agita ses larges manches avec colère et, revenant vers la table, se laissa tomber dans le second fauteuil.

— Ma première impression était la bonne, dit-il. Cette affaire est loin d'être aussi simple qu'elle le paraît !

# 10

LE JUGE TI REND VISITE À MONSIEUR HOU. SON HÔTE EXPLIQUE L'ORIGINE DU MOTIF DU SAULE.

LES COUDES appuyés au parapet du pont de la Demi-Lune, le juge Ti regardait l'eau qu'éclairaient quatre lanternes en papier huilé suspendues à la voûte centrale. Près de lui, Tao Gan roulait machinalement sur son index les poils qui ornaient la verrue de sa joue gauche. Le juge et son lieutenant attendaient le palanquin que deux soldats étaient partis chercher, celui qui les avait amenés ayant servi à transporter au tribunal le corps de monsieur Yi, enveloppé dans une natte de jonc. Le contrôleur des décès se chargerait là-bas de finir l'examen.

— Quel changement depuis trois semaines ! s'écria soudain le juge. En temps normal ce pont fourmille de monde jusqu'à une heure avancée. Des étalages forains brillamment illuminés garnissent ses deux parapets, tandis que jonques et sampans gaiement décorés de lampions multicolores passent dessous sans arrêt. À présent, tout est désert, tout est mort. Et sens-tu cette odeur de vase ? L'eau est quasi stagnante ; vois avec quelle lenteur se déplacent ces morceaux de bois flottant à sa surface.

— Il doit y avoir pas mal de moustiques, dit Tao Gan. On les entend d'ici, et...

Le juge lui fit signe de se taire.

— Écoute, dit-il. Il y a du grabuge dans la ville basse.

Ce qui avait paru d'abord un bruissement d'insectes s'enflait pour devenir un grondement sourd tandis qu'une lueur orangée montait à l'horizon.

— L'entrepôt des grains se trouve par-là, dit Tao Gan d'un ton soucieux. La populace doit l'attaquer.

Ils écoutèrent un long moment sans rien dire. Le bruit s'apaisait parfois pendant quelques secondes pour reprendre

ensuite de plus belle. Soudain, une sonnerie de trompettes éclata, résonnant de façon étrange dans le silence qui enveloppait la ville.

— Ce sont les gardes, dit le juge avec soulagement. La lueur devint d'un rouge éclatant et des flammes montèrent dans le ciel.

— J'espère qu'ils sauront réprimer l'émeute sans verser trop de sang, murmura-t-il en regardant autour de lui. Il ne vit personne. La villa de monsieur Hou ne s'éclairait pas et rien ne bougea dans les maisons voisines.

Les habitants de la capitale, d'ordinaire si prompts à s'intéresser au moindre incident, avaient appris au cours des trois dernières semaines à ne pas se mêler de ce qui ne les touchait pas directement. La lueur rouge finit par s'éteindre, le grondement sourd diminua peu à peu et ce fut de nouveau le silence. Un silence lourd de menace. Si le peuple commençait à s'attaquer aux entrepôts de nourriture...

— La présence d'un troisième larron sur les lieux du crime complique les choses, remarqua Tao Gan.

— Un troisième larron ? Oh, tu fais allusion à l'homme qui a traversé le canal à la nage ?

Heureux de la diversion, le juge concentra de nouveau ses pensées sur l'assassinat.

— Traverser l'eau n'offre pas grande difficulté mais, en revanche, grimper le long d'une de ces colonnes pour atteindre le balcon exige une musculature peu commune. Yi devait connaître l'intrus, sans quoi il aurait appelé au secours en voyant un inconnu dégoulinant d'eau enjamber sa fenêtre. A-t-il renvoyé la fille et son compagnon à l'arrivée de ce troisième visiteur ? Ou bien ce dernier était-il un complice du couple ? Et contre qui ce vase de fleurs devait-il servir d'arme ? En supposant que...

Le juge s'arrêta net. Un fameux chasseur, avait dit madame Giroflée... Serait-il possible que...

— En supposant quoi, Noble Juge ? demanda Tao Gan.

— Après tout, reprit le magistrat, monsieur Yi n'a peut-être pas empoigné le vase pour se défendre. Madame Giroflée nous a décrit son maître comme un homme vil et lâche. N'aurait-il pas

pu briser le vase pour attirer l'attention sur le motif du saule ? Il laissait ainsi un indice désignant son ami Hou dont la villa se trouve juste de l'autre côté du canal et ressemble étrangement à ce motif.

Tao Gan tira sa barbiche d'un air songeur.

— C'est possible, reconnut-il. Pourtant, les dossiers du greffe m'ont appris que la femme de chambre dit vrai lorsqu'elle assure que les gens de l'« Ancienne Société » forment une étroite communauté. Aucun de ses membres ne lèverait le petit doigt contre Yi, leur chef traditionnel. Pourtant, si monsieur Hou avait eu une raison sérieuse...

Le juge caressa doucement ses favoris en contemplant la villa obscure. Il finit par dire :

— Puisque nous sommes sur place, Tao Gan, le mieux est d'aller faire une visite surprise à monsieur Hou. J'admets que le motif du saule est un indice des plus mince, mais nous en profiterons pour interroger notre hôte sur monsieur Yi. Ses réponses nous permettront de voir ce qu'il y a de vrai dans les histoires de madame Giroflée. Viens.

Les deux hommes traversèrent le pont et suivirent un instant la rue principale. Bientôt ils aperçurent au milieu des grands arbres de droite une porte en bambou. Une plaque de bois la surmontait, portant l'inscription : SÉJOUR DES SAULES tracée en caractères élégants. Un sentier sinueux les conduisit à l'entrée de la maison. Un motif de feuilles de saule dorées décorait sa porte laquée de rouge.

De son index replié, Tao Gan frappa. Aucune réponse ne vint. Ramassant une pierre, il s'en servit pour heurter le battant avec plus de force.

— Nous ne sommes pas près d'entrer, Noble Juge, dit-il d'un ton maussade. Le portier doit dormir sur ses deux oreilles.

Il avait à peine terminé sa phrase que la porte s'ouvrit tout grand.

Un homme trapu, aux épaules d'une largeur peu commune et aux bras de gorille, les examina d'un air soupçonneux. Une calotte noire couvrait ses cheveux grisonnants. Il leva la bougie qu'il tenait à la main, découvrant dans ce geste un avant-bras velu et musclé.

— Attendiez-vous des visiteurs, monsieur Hou ? s'enquit gravement le juge.

— Qui diable êtes-vous ? demanda le formidable personnage en dirigeant la lumière de la bougie sur le visage du magistrat.

— Je suis le président de la Cour métropolitaine de justice.

— Bonté divine ! Que Votre Excellence m'excuse. Aurais dû vous reconnaître... quoique je vous aie vu seulement une fois en tenue officielle... et d'assez loin.

— Je fais une petite promenade avec mon secrétaire, monsieur Tao. Pourrions-nous avoir une tasse de thé ?

— Mais certainement... certainement. Je prie Votre Excellence d'excuser mon costume, mais je suis seul ici. Serviteurs partis dans la montagne. Assommant ! Ai gardé seulement un vieux couple ici. Leur ai accordé un congé cet après-midi pour assister à l'enterrement de leur fils. À cette heure, ils devraient être rentrés, mais pfitt... personne !

S'exprimait-il ainsi d'ordinaire ou bien sa nervosité était-elle due à la visite inopinée du juge ? Quel dommage de ne pas l'avoir rencontré auparavant, pensa le juge Ti. Mais le voyait-il réellement pour la première fois ? Ses traits lui semblaient familiers sans qu'il pût dire pourquoi.

Exposant en détail ses problèmes domestiques, monsieur Hou leur fit traverser un jardin clos, assez mal tenu, et les introduisit dans une salle de réception éclairée par une unique lampe à huile. Une odeur de renfermé régnait dans la pièce à peine meublée. Monsieur Hou leur désigna des sièges, mais le juge Ti demanda :

— Ne pourrions-nous monter au premier étage ? J'aimerais avoir l'œil sur le pont car j'ai donné l'ordre à mes porteurs de venir m'y chercher.

— Bien sûr... bien sûr. Allons dans mon cabinet de travail, alors. À dire vrai, j'y faisais un petit somme. La théière s'y trouve déjà et l'architecte l'a agrémenté d'un beau balcon.

Précédant ses visiteurs dans un escalier de bois assez raide, il ajouta :

— Une fanfare de trompettes m'a réveillé en sursaut. Ce vacarme semblait venir de l'entrepôt des grains. Dans les temps

troublés, c'est là que se précipite invariablement la canaille. Rien de grave, j'espère ?

— Puisque l'on n'entend plus rien, je présume que l'ordre est rétabli, répliqua le juge.

Ils arrivèrent dans une petite pièce de forme carrée. Aussitôt, monsieur Hou fit glisser deux panneaux tendus de papier, révélant l'étroit balcon que le juge Ti avait remarqué de la maison Yi. Monsieur Hou s'approcha d'un candélabre mural pour en allumer les bougies à la flamme de celle qu'il tenait à la main, puis pria ses hôtes de prendre place dans les fauteuils disposés de part et d'autre d'une table rustique en bambou. Il servit ensuite le thé et vint s'asseoir sur un pliant, le dos au balcon.



### LE JUGE TI PREND LE THÉ AU SÉJOUR DES SAULES

Tout en buvant à petites gorgées le contenu de sa tasse, le juge examinait le cabinet de travail. Bien que peu meublé, c'était visiblement un endroit où le maître du lieu aimait se tenir. Le large sofa placé contre le mur était recouvert de peaux de bêtes. L'armoire en ébène patinée par les ans était une belle pièce antique. Une peinture représentant un guerrier d'autrefois sur

son cheval richement caparaçonné était suspendue au mur du fond. Des flèches, des arbalètes et des harnais de cuir l'entouraient.

Monsieur Hou avait suivi le regard de son visiteur.

— Oui, dit-il, chasser est mon unique passe-temps. Cette villa servait autrefois de pavillon de chasse à mon arrière-grand-père. Dans ce temps-là, de grands bois couvraient toute la surface de ce quartier à présent si populeux.

— Votre arrière-grand-père passait pour être un grand homme de guerre, n'est-ce pas ?

Un sourire illumina le visage de monsieur Hou.

— Réputation méritée, Votre Excellence ! C'était un splendide cavalier et un bon général. Lui et les ancêtres de Yi et de Mei faisaient régner l'ordre dans ce coin où s'affrontaient barons féodaux et seigneurs de guerre. On peut dire que tout a bien changé ! Yi possédait la terre, mon arrière-grand-père commandait l'armée, et le vieux Mei veillait sur les finances. Lorsque le général Li – excusez-moi, j'aurais dû dire l'« auguste fondateur de la dynastie régnante » – eut réuniifié l'Empire fleuri, les trois hommes tinrent conseil. Rencontre historique, Votre Excellence, dont on trouve le compte rendu dans les annales de ma famille. Mon bisaïeul tint ce discours : « Tirons un trait sur le passé et accommodons-nous des circonstances. Que Yi sollicite le gouvernement d'une province lointaine, moi je m'engage avec mes hommes dans la nouvelle armée impériale ; quant à Mei, qu'il demeure ici et continue de toucher ses rentes. » C'étaient là les paroles d'un sage ! Mais cette vieille mule de Yi ne voulut rien entendre. « Tenons-nous cois pour l'instant, dit-il, et à la première occasion nous reprendrons les armes. » Vain espoir, bien sûr. Devenue capitale d'empire, Tch'ang-ngan fut bientôt envahie par des milliers de gens : personnel de la Cour... fonctionnaires de toutes catégories... soldats... policiers, je ne sais quoi encore. Vous auriez du mal, aujourd'hui, à trouver dans la ville haute une seule personne qui connaisse le nom de Yi !

— Qu'ont fait les vôtres ? demanda le juge.

— Nous ? Oh ! nous avons vendu nos terres petit à petit. Il ne me reste plus que cette villa, hypothéquée jusqu'à la dernière

brique ! Mais ça durera autant que moi. Je n'ai pas d'héritier et je m'arrange de mon mieux. De temps en temps, je traverse le canal pour bavarder avec le vieux Yi devant une tasse de vin. Il ne possède plus de terres, bien entendu, mais il ne manque de rien. C'est un grand paillard. Il fait souvent venir de jolies petites putes chez lui, et ce n'est pas moi qui le blâmerai !

— Hum ! Il semble que la famille Mei soit la seule des trois qui ait réussi à conserver son ancienne position ?

— Oh ! les Mei ont toujours eu le don d'attirer l'argent, répliqua monsieur Hou avec un peu d'amertume. Ils ont léché les bottes des nouveaux dirigeants et ont tout de suite fait ami-ami avec les gros négociants du Sud. C'est comme ça qu'on devient millionnaire. Ce qui n'empêche pas de se casser le cou dans les escaliers, à ce qu'il paraît.

— La mort de monsieur Mei est une grande perte pour notre ville, déclara sèchement le juge Ti. Vous venez de faire allusion aux aventures amoureuses de Yi ; connaissez-vous la jeune danseuse qu'il a invitée à venir chez lui, ces derniers temps ?

— La petite Porphyre ? Cela n'a pas été long à se savoir, alors ! Oui, j'ai vu cette enfant une ou deux fois. Bonne danseuse. Jolie voix aussi.

Monsieur Hou devenait moins loquace.

— À quelle maison de joie appartient-elle ? demanda le juge.

— C'est un secret jalousement gardé par Yi. Jamais il ne m'a laissé tête à tête avec elle. Ni avec son rabatteur.

— L'individu de haute taille qui l'accompagne toujours ?

— De haute taille ? Je ne l'ai pas bien regardé, mais je ne le décrirais pourtant pas ainsi. C'est un homme d'un certain âge, la tête plutôt dans les épaules. Mais joliment habile à jouer du tambourin.

Le juge Ti acheva de vider sa tasse.

— Il s'est passé des choses insolites chez Yi ce soir, dit-il négligemment. N'avez-vous rien remarqué ? De votre balcon on voit très bien sa galerie.

Monsieur Hou secoua la tête.

— Je dormais sur mon divan. Quand ces satanées trompettes m'ont réveillé il n'y avait de lumière à aucune de ses fenêtres.

— La danseuse Porphyre est venue chez lui. Il est arrivé un accident.

Monsieur Hou se redressa sur son siège. Posant ses mains puissantes sur ses genoux, il demanda :

— Un accident ? Quel genre d'accident ?

— Yi a été tué.

— Tué ? répéta monsieur Hou en se levant à demi.

Le juge fit oui de la tête. Son hôte se laissa retomber sur son siège, murmурant :

— Tué... Bonté divine ! Puis d'une voix étranglée il demanda :

— A-t-il perdu son œil ?

Le juge leva les sourcils et réfléchit un moment avant de répondre :

— Oui, en quelque sorte. Son œil gauche.

— Auguste Ciel !

Le visage de monsieur Hou avait pâli sous son hâle tandis que sa grande carcasse s'affaissait.

— Auguste Ciel ! répéta-t-il.

Voyant que le juge Ti le regardait fixement, il réussit à esquisser un sourire et déclara :

— Je ne devrais pas prendre ce stupide couplet au tragique, ma tête se trouve encore sur mes épaules ! Il passa la main sur son visage devenu moite.

Le juge Ti l'observa en caressant sa barbe d'un air songeur.

— Il se cache souvent plus de vérités qu'on ne l'imagine dans ces chansons populaires, fit-il enfin remarquer. À votre avis, qui aurait eu intérêt à tuer Yi ?

— Tuer Yi ? répéta monsieur Hou. Ma foi, il prêtait de l'argent à des taux usuraires et se montrait peu commode quand l'emprunteur tardait trop à le rembourser. Et quand vous harcelez ainsi les gens... Il haussa les épaules.

Décidément, monsieur Hou était de moins en moins loquace. Le juge sortit la boucle d'oreille de sa manche et, la montrant à son interlocuteur, demanda :

— Reconnaissez-vous ceci ?

— Bien sûr, c'est l'une des boucles d'oreilles de Porphyre. Elle les porte à cause de son nom, j'imagine.

Il se gratta la barbe avant d'ajouter :

— Je ne serais pas surpris que cette fille se trouve mêlée à votre histoire. Elle jouait la douce et l'innocente, et son rabatteur la prétendait vierge. Elle se disait apprentie courtisane. Elle n'avait plus rien à apprendre sur la question malgré ses airs de sainte-nitouche ! Corrompue à fond, je vous dis. La petite rouée acceptait de danser nue dans la galerie, et en prenant les poses les plus ingénument provocantes elle me regardait comme si tout cela était à mon intention. Elle n'arrêtait pas de me lancer des œillades derrière le dos de Yi. Un jour, son rabatteur réussit à me glisser un message de sa part disant que Yi l'effrayait de plus en plus et demandant s'il ne me serait pas possible de la protéger. Ma foi, j'aurais fait n'importe quoi pour la tirer des griffes de ce démon... toute putain qu'elle fût !

Haussant les épaules, il continua :

— À présent que Yi est mort et sa lignée éteinte avec lui, il n'y a plus d'inconvénient à parler. Son plus grand plaisir était de fouetter les femmes. Il tenait ça de famille. Le vieux marquis – son grand-père – s'est livré à des actes... horribles, mais les mœurs ont changé, et Yi devait se montrer circonspect. Il pouvait faire ce qu'il voulait avec les filles de la ville basse, mais Porphyre n'appartient pas à ce monde-là. Porphyre a de la classe. Ah, comme il aurait aimé en venir à ses fins avec elle ! Si vous aviez vu la bave lui couler au coin des lèvres quand elle dansait, et la lueur cruelle qui s'allumait dans ses yeux. Mais elle s'y entendait pour le tenir à distance, la petite futée !

— Yi savait-il que vous n'étiez pas insensible au charme de cette danseuse ?

— Au charme, dites-vous ? Vous avez trouvé le mot juste ! Je ne suis pas très fort pour expliquer les choses, mais un fait est certain : chaque fois que je l'aperçois, je deviens fou. Et pourtant, lorsqu'elle n'est pas là, c'est à peine si je pense à elle. Croyez-le ou non, mais c'est ainsi. Yi connaissait-il mes sentiments ? Fichtre oui ! Dernièrement ce démon avait imaginé un nouveau supplice. Il ne m'avertissait pas de la venue de Porphyre mais, ouvrant les rideaux de bambou, il allumait de nombreuses bougies dans le portique et y faisait danser sa belle

pour être sûr que je la verrais de mon balcon. Danser nue. Ah, le fils de chien !

Le poing du colosse s'abattit avec colère sur ses genoux. Après un court silence, le juge demanda :

— D'autres invités assistaient-ils à ces petites fêtes ?

— Seulement le docteur Liou. J'avais toujours pensé que ce genre de chose n'intéressait pas nos graves médecins. Pourtant, lorsque c'était le tour de Porphyre, Yi ne l'invitait pas. Ces soirs-là, il ne partageait son plaisir qu'avec moi, son meilleur ami !

Il changea de position sur son siège. Visiblement, il s'attendait à voir ses visiteurs prendre congé. Mais le juge sortit un éventail de sa manche, et, l'agitant doucement, dit en se carrant dans son fauteuil :

— L'architecte qui a conçu votre villa s'est inspiré d'un dessin qu'on rencontre souvent sur nos porcelaines. C'est le motif du saule, n'est-ce pas ?

Monsieur Hou se redressa.

— Le motif du saule ? répéta-t-il lentement. Puis faisant effort pour retrouver sa désinvolture première, il s'écria :

— C'est tout le contraire, Votre Excellence ! Tout le contraire. C'est la villa dans laquelle nous sommes qui a servi de modèle aux anciens potiers.

Le juge Ti échangea un regard avec Tao Gan.

— J'ignorais cela, dit-il. On prête tant d'origines diverses à ce dessin. On parle d'un vieux mandarin dont la fille...

Monsieur Hou l'interrompit d'un geste plein d'impatience.

— Des bêtises, Votre Excellence ! Un vieux bonhomme et sa fille... Oh ! là, là ! Non, la véritable histoire est bien différente. Mais notre famille a toujours gardé le silence à ce sujet. La vérité n'est pas à notre avantage, voyez-vous. Prenez donc une autre tasse de thé, Noble Juge !

Tandis que monsieur Hou emplissait les tasses, le juge Ti l'observait pensivement. L'humeur de leur hôte s'était de nouveau modifiée. Le regard perdu au loin, il commença d'un ton posé :

— L'histoire remonte au temps de mon arrière-grand-père. Dans les dernières années de sa vie, lorsque la nouvelle dynastie fut fondée et qu'il eut perdu tout pouvoir, il était pourtant fort

riche encore et menait grand train de maison dans la demeure familiale de la vieille ville. Et voilà-t-il pas qu'à son âge il tombe amoureux d'une jeune pensionnaire de maison de joie nommée Saphir. Coup de foudre-folle passion d'un vieillard. Il achète la fille six lingots d'or. Jolie somme, mais la belle était vierge, alors, n'est-ce pas... Il fait construire cette villa pour elle, et, à cause de la finesse de sa taille – cette souple minceur que nos beaux poètes aiment tant comparer aux saules –, il plante une allée de ces arbres le long de la berge et appelle la nouvelle construction : Séjour des saules. Vous avez peut-être vu l'inscription au-dessus de la porte, elle est de sa main. Le vieil homme exauçait tous les désirs de sa belle, mais qui donc connaît le cœur des femmes ? Un garçon du clan des Mei la voit, ils s'aiment sur-le-champ et décident de fuir ensemble. À cette époque, un petit pavillon s'élevait au milieu de l'eau – le canal d'aujourd'hui – et un étroit pont de bois le reliait au jardin. Mon père a fait démolir cette construction dont les pilotis étaient à moitié pourris. Une certaine nuit, le jeune Mei vient amarrer contre le pavillon une jonque rapide. Il pensait que Hou serait retenu en ville ce soir-là, mais juste au moment où il aide Saphir à faire son baluchon, le vieux général paraît. Âgé de plus de soixante ans, il avait encore la force d'un bœuf et, en le voyant, le jeune Mei prend ses jambes à son cou, suivi de sa tendre amante. Ils gagnent le jardin, mon ancêtre fou de rage sur leurs talons et brandissant une canne menaçante. Sur le point de les rejoindre pendant qu'ils franchissent le pont (et prêt à les assommer sur place), il est vaincu par l'émotion et tombe, privé de connaissance. Sans demander leur reste, les amoureux montent à bord de la jonque et vont se réfugier dans le domaine de Yi, notre vieil adversaire. Là, le jeune Mei devint son conseiller en matière de finance. Comme tous ceux de sa famille, ce garçon était un manieur d'argent de première classe.

Monsieur Hou repoussa une mèche qui tombait sur son front moite et, le regard perdu dans l'obscurité du dehors, il poursuivit :

— Le vieil homme vécut encore six années, complètement paralysé. Il fallait le nourrir à la cuiller, comme un bébé, et chaque matin on l'installait sur le balcon. Ses yeux seuls

restaient vivants. Ils avaient une étrange expression, paraît-il, haine ou amour, personne n'aurait pu le dire. Aimait-il être assis là pour revoir avec un plaisir mauvais l'endroit où il avait presque réussi à tuer Saphir, ou bien, au contraire, guettait-il son retour possible ?

Un long silence suivit, troublé seulement par la respiration laborieuse de monsieur Hou. Il contemplait toujours la ville obscure, les poings serrés, son front bas creusé de rides profondes. Enfin, il s'essuya le visage avec sa manche, et, jetant à ses visiteurs un regard gêné, dit avec un faible sourire :

— Que Votre Excellence excuse ces propos sans intérêt. Tous les héros de cette vieille histoire sont morts depuis longtemps !

— Vous ne vous êtes jamais marié, monsieur Hou ? demanda le juge.

— Non. Des familles comme les nôtres n'ont plus rien à faire dans le monde d'aujourd'hui. Nous avons eu nos heures de gloire, que pouvons-nous exiger de plus ? Mei et Yi sont morts ; bientôt je les rejoindrai.

Un palanquin s'arrêta sur le pont. Tao Gan l'aperçut et fit signe au juge. Celui-ci se leva et dit en arrangeant les plis de sa robe :

— Je suis très heureux de connaître la véritable histoire du motif du saule, monsieur Hou. Et tous mes remerciements pour cette délicieuse tasse de thé.

Sans répondre, leur hôte les reconduisit jusqu'à la porte de la villa.

## 11

LE JUGE TI REGRETTE D'AVOIR DÉPÊCHÉ LE DOCTEUR LIOU AUPRÈS D'UNE JOLIE FEMME. MA JONG LUI FAIT UNE DESCRIPTION ENTHOUSIASTE DE MADEMOISELLE BLANC-BLEU.

MA JONG ET TSIAO TAÏ attendaient le magistrat sur la terrasse de marbre. Le juge nota au passage les traits tirés des deux hommes et la suie qui leur maculait le visage. S'asseyant à son bureau, il demanda :

— Comment vont les choses dans la ville basse ?  
— Tout est rentré dans l'ordre, Votre Excellence, répondit Ma Jong. Plusieurs centaines de personnes s'étaient rassemblées devant l'entrepôt des grains. En majorité des habitants de l'ancien district, à en juger par leur dialecte. Heureusement, frère Tsiao et moi inspections les égouts non loin de là et les avons entendus crier. Quand nous arrivâmes, ils dépavaient la rue pour se faire des munitions contre les vingt hallebardiers de garde à la porte. Vingt arbalétriers étaient en position derrière les créneaux. Ces quarante hommes représentaient toutes nos forces, Noble Juge. Nous frayant un chemin à coups de plat de sabre, nous rejoignîmes les nôtres et je tentai de raisonner les mutins. Mais leurs chefs se mirent à hurler : « L'empereur nous abandonne, assommons ses chiens courants ! » Il nous fut impossible de nous faire entendre, et d'autres énergumènes surgirent avec des torches enflammées qu'ils lancèrent sur nos hommes et sur le toit de l'entrepôt. Ma Jong s'arrêta, la gorge si douloureuse qu'il ne pouvait plus proférer un son. Tandis qu'il se versait une tasse de thé, Tsiao Taï continua le récit :

— Nous fîmes mettre nos porteurs de hallebardes en formation carrée et nous les lançâmes sur la foule pour la faire

reculer, mais il fut bientôt évident qu'ils allaient succomber sous la grêle de pierres qui pleuvait sur eux. De plus, un coin de la toiture commençait à flamber... il fallut bien donner l'ordre aux arbalétriers de se servir de leurs armes.

Ma Jong cracha par-dessus la balustrade le thé avec lequel il venait de se nettoyer la gorge.

— Ce fut un horrible spectacle, enchaîna-t-il. Votre Excellence connaît ce nouveau type d'arbalète. Ses flèches à pointe de fer traversent facilement un bouclier d'épaisseur normale. Et elles ont une de ces barbelures ! Ce sont de merveilleuses armes de guerre, mais les employer contre de pauvres diables de civils, ça fait mal au cœur. D'autant plus qu'il y avait un certain nombre de femmes avec eux. J'ai vu deux hommes empalés par la même flèche comme deux quartiers de viande sur une broche. Nos archers lâchèrent deux volées successives, l'une contre la dernière rangée des manifestants, l'autre contre la première. Les malheureux s'enfuirent aussitôt, emportant leurs blessés mais laissant plus de trente morts sur le terrain.

— En abattant ces trente hommes, dit gravement le juge, vous avez empêché plusieurs milliers de bons citoyens de mourir d'inanition plus tard. Si la foule avait pillé l'entrepôt des grains, quelques centaines d'individus auraient mangé leur content ce soir, et c'est tout. Tandis qu'en rationnant équitablement le riz sauvé par votre intervention, nous pourrons nourrir toute la population de la ville pendant plus d'un mois. Votre devoir était pénible, mais vous ne pouviez pas vous dispenser de le remplir.

— Si le vieux monsieur Mei avait été encore là, l'émeute n'aurait pas eu lieu, dit Tao Gan. Il haranguait toujours la foule en faisant sa distribution gratuite de nourriture, l'exhortant à la patience, lui parlant de la pluie qui allait tomber un jour ou l'autre et nettoierait la ville. Et les gens lui faisaient confiance.

Le juge Ti regarda le ciel.

— Pas un souffle d'air, murmura-t-il, accablé. S'asseyant dans son fauteuil, il se ressaisit et, d'un ton plus calme, dit à ses lieutenants :

— Prenez des sièges, mes amis ! Je vais vous parler du meurtre de Yi. C'est une curieuse histoire qui vous aidera à oublier l'incident de la ville basse.

Les trois hommes s'installèrent près de la table et, quand Tao Gan eut versé du thé frais dans les tasses, le juge leur raconta brièvement ce que tous deux avaient trouvé dans la maison Yi, terminant par son entretien avec monsieur Hou. Il eut la satisfaction de voir les visages de Ma Jong et de Tsiao Taï perdre peu à peu leur expression farouche, et, le récit achevé, Ma Jong s'écria :

— Hou est notre homme, Noble Juge ! Il a eu la possibilité de commettre le crime. Il avait la force physique nécessaire... et un mobile puissant : sa jalousie exacerbée par l'obstination de Yi à garder la petite danseuse pour lui tout seul.

— Yi a certainement brisé le vase exprès, dit Tsiao Taï. Il a voulu laisser un indice évoquant la villa des saules et son propriétaire. Un gros fragment de poterie bien aigu est une arme redoutable, mais seuls les gens du milieu savent cela. Un aristocrate comme Yi l'ignorait. Il faut arrêter Hou, Votre Excellence.

Le juge Ti secoua la tête.

— Pas si vite ! déclara-t-il. Monsieur Hou a joué de son mieux le rôle de campagnard balourd, mais sa petite comédie cachait mal le terrible combat qui se livrait en lui. Et j'ai la nette impression que la demoiselle Porphyre ne représentait qu'un élément mineur dans cette lutte intime ; c'est pourquoi il nous a parlé d'elle avec autant de liberté, nous expliquant l'effet produit sur ses sens par les charmes de la belle sans se rendre compte que ce discours pouvait l'envoyer devant le bourreau. Ce détail – entre autres choses – m'incline à lui accorder le bénéfice du doute. Pour le temps présent, tout au moins.

Tao Gan tirailla sa barbiche.

— Dire des demi-vérités compromettantes en affectant une grande candeur est un truc qu'emploient beaucoup d'astucieux criminels, fit-il observer. Un autre point assez louche, c'est que Hou n'a posé aucune question sur la manière dont Yi a trouvé la mort.

— N'oublions pas cependant qu'il a montré un certain intérêt pour l'œil du Marquis, précisa le juge.

— À cause de la petite chanson populaire ? demanda Tsiao Taï.

— Cette chanson paraissait le préoccuper, répondit le magistrat. Je ne comprends pas très bien pourquoi. J'aimerais aussi savoir dans quel dessein Porphyre s'est donné la peine d'exciter Hou et Yi l'un contre l'autre. Yi a de l'argent, Hou est pauvre, alors pourquoi risquer de perdre un client riche en aguichant celui qui ne l'est pas ? Oh... j'allais oublier : monsieur Hou et la femme de chambre de madame Yi m'ont tous deux laissé entendre que la vie privée du docteur Liou n'était pas au-dessus de tout reproche. Cela confirme notre première impression : cet homme est un débauché, et ça ne me plaît guère de le voir papillonner autour de madame Mei. Elle est encore très belle et, son mari mort, elle n'a plus personne pour la protéger. Je me suis montré vraiment stupide en choisissant Liou pour lui porter mon message. Va donc voir si le premier scribe est rentré, Tao Gan.

— Pour en revenir à la ville basse, dit Ma Jong, les boueux commencent à nous donner du souci. Comme vous le savez, les surveillants de quartier ont dû faire flèche de tout bois en constituant leurs équipes, et pas mal de vagabonds et de vauriens ont été enrôlés. Il ne fallait pas se montrer trop difficile, car ramasser les cadavres est une besogne peu plaisante. Mais leurs cagoules ne les protègent pas seulement contre la contagion, elles leur assurent aussi l'anonymat. Nombre de gredins en profitent pour extorquer de l'argent aux familles des morts qu'ils viennent enlever.

Le poing du juge s'abattit violemment sur la table.

— Comme si nous n'avions pas suffisamment d'ennuis, s'écria-t-il. Dites aux sbires d'avoir ces misérables à l'œil. Le fouet au premier délit, et si l'affaire est tant soit peu importante qu'on tranche la tête du coupable. Il faut des exemples, sans quoi nous ne serons plus maîtres de la situation.

Tao Gan reparut avec le premier scribe qui rendit compte aussitôt de sa mission au juge.

— Nous avons dressé un inventaire de tous les objets de valeur se trouvant dans la demeure du défunt, dit-il. Le majordome (complètement rétabli, j'ai le plaisir de l'annoncer à Votre Excellence) nous a aidés de son mieux. Nous avons mis les scellés sur le coffre-fort qui sera ouvert devant le cousin de feu monsieur Mei lorsqu'il arrivera. J'ai ordonné qu'on habillât le corps selon l'usage, et l'ai fait placer dans un cercueil provisoire.

— Le docteur Liou était-il présent ?

— Oh oui, Votre Excellence. Il nous a été d'un grand secours dans le relevé des biens. Quand je suis parti, il aidait encore la veuve à résoudre différents problèmes domestiques.

— Parfait... je vous remercie, dit le juge qui ajouta d'un ton chagrin après le départ du premier scribe :

— C'est bien ce que je craignais ! J'espère que madame Mei gagnera sa villa de la montagne aussitôt les obsèques terminées.

— Elle aurait dû partir il y a trois semaines, déclara Tao Gan. Simple question de bon sens. D'ailleurs, si madame Mei a l'air d'une personne comme il faut, cela ne m'empêche pas de nourrir quelques doutes au sujet de ses antécédents. Lorsque j'ai lu le dossier Mei, au greffe, je suis tombé sur le compte rendu de son mariage, célébré il y a treize ans. On se borne à y mentionner le nom, le prénom et l'âge de l'épousée. Rien d'autre. J'ai repris le dossier de bout en bout sans découvrir un seul mot sur sa famille. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit une ancienne courtisane.

Ma Jong et Tsiao Taï échangèrent un regard amusé. Ils connaissaient l'incurable curiosité de leur camarade et savaient combien son dépit était grand lorsqu'il n'arrivait pas à la satisfaire. Le juge Ti lui-même ne put s'empêcher de sourire mais, reprenant vite son sérieux, il dit :

— Parlons plutôt des égouts de la ville basse, si vous le voulez bien.

— Ils sont obstrués par la boue et les immondices, Votre Excellence, répondit Ma Jong. Les rats y pullulent. D'horribles gros rats à longue queue dépourvue de poils. Les chats les plus hardis en ont peur. Mes hommes ont fermé les orifices de tous ces égouts avec des grilles de fer. Les habitants des taudis

voisins m'ont raconté qu'il n'est pas rare de voir un rat mordre la main ou le visage d'une personne endormie. Un jour, ils ont même dévoré un petit bébé dans son berceau.

— Il faut ouvrir immédiatement les vannes du fleuve, décréta le juge. En gagnant le canal, l'eau nettoiera les égouts, et lorsque tous les immondices qui attirent les rats auront été emportés, les sales bêtes s'en iront à leur tour. Tao Gan, va tout de suite donner les instructions nécessaires aux gardes des portes est et ouest.

S'adressant ensuite à ses deux autres lieutenants, le juge demanda :

— Et vous, quels sont vos plans pour la nuit ?

— Dormir d'abord une petite heure, Noble Juge, répondit Ma Jong. Après quoi, nous irons inspecter les postes de garde. Frère Tsiao s'occupera de ceux des quartiers résidentiels et moi de ceux de la ville basse. Comme je vous l'ai déjà dit, nous n'avons pas assez d'hommes pour garnir suffisamment ces postes, et quelques mots d'encouragement aux officiers en charge sont utiles à l'occasion. L'insuffisance de nos effectifs pose un sérieux problème, Votre Excellence, comme le démontre l'incident de tout à l'heure à l'entrepôt des grains. Cela nous arrangerait beaucoup si le commandant de la garde du palais consentait à nous prêter une centaine d'hommes.

— Je vais lui en donner l'ordre. Dis au premier scribe de rédiger le document et j'y apposerai mon sceau. Entouré de hautes murailles et de douves profondes, le palais impérial est facile à défendre. Et en ce moment, c'est le riz qui intéresse les gens, pas l'or ou les beaux meubles !

Il demeura songeur un instant, puis ajouta :

— En passant sur le pont de la Demi-Lune, Ma Jong, jette donc un coup d'œil à la villa de monsieur Hou... simplement pour voir s'il n'aurait pas de la compagnie. Quand je lui ai rendu visite avec Tao Gan, j'ai eu l'impression qu'il attendait quelqu'un. Il n'est pas impossible que Hou et cette demoiselle Porphyre soient de connivence, et, dans ce cas, elle pourrait très bien aller le voir. Le moment serait tout indiqué car les serviteurs de monsieur Hou sont absents. Si tu la trouves chez lui, arrête-les tous les deux. J'ai donné l'ordre aux surveillants

de quartier de se renseigner sur elle dans les maisons de joie, mais ils ont tant à faire et disposent de si peu d'hommes qu'ils n'auront probablement pas eu le temps de s'en occuper. Ceci dit, allez faire votre petit somme, mes amis.

Observant Ma Jong de façon plus attentive, il demanda d'une voix inquiète :

— Une pierre t'a-t-elle touché, à l'entrepôt des grains ?

Se tâtant le front, Ma Jong répondit avec un sourire embarrassé :

— Non, Noble Juge, cette bosse est le résultat d'une chute. Pendant que j'attendais frère Tsiao à la taverne des Cinq Bénédictions, quatre vauriens se sont montrés trop entreprenants avec une jolie fille ; je me suis précipité au secours de celle-ci, mais dans ma hâte j'ai trébuché et ma tête a rencontré le coin d'une table. D'ailleurs, la jeune fille n'a pas eu besoin de mon aide, étant des plus experte dans l'emploi de la manche plombée.

— Voilà qui est intéressant, remarqua le juge Ti. J'ai entendu parler de ce genre d'arme. Est-ce aussi efficace qu'on le dit ?

— Ça oui, alors ! Avant que j'aie eu le temps de dire ouf, la petite avait mis les quatre voyous en fuite... l'un d'eux avec un bras cassé. Et une seule de ses manches était plombée, encore !

— J'avais toujours cru qu'on se servait des deux, dit le juge. Comme dans le combat aux sabres écourtés que pratiquent aussi ces femmes de bas étage.

— Oh, mais elle n'appartient pas à ce milieu-là, Noble Juge ! protesta Ma Jong. C'est la fille d'un montreur de marionnettes. Un homme plutôt grognon, mais d'une éducation parfaite.

— Sa sœur jumelle, Corail, se trouve être la jeune chanteuse que le docteur Liou a importunée ce soir, expliqua Tsiao Taï.

— Je n'ai pas vu ta Corail, dit Ma Jong, mais sa sœur, mademoiselle Blanc-Bleu, est une rudement belle fille... grande... bien découpée... modeste... réservée. Pas du tout le genre vulgaire et bruyant qu'on rencontre si souvent dans les troupes foraines.

Le juge lança un regard interrogateur à Tsiao Taï, se souvenant qu'au cours de sa longue carrière amoureuse, c'était pour ce genre de femmes bruyantes et vulgaires que

l'inflammable Ma Jong avait le plus souvent montré une regrettable préférence.

Tsiao Taï répondit à la question muette du magistrat en donnant à son sourcil gauche une expression d'intense scepticisme.

Le juge Ti se leva.

— J'ai encore beaucoup à faire ce soir, dit-il. Venez me voir demain pendant que je prendrai mon petit déjeuner. Je ferais mieux de dire « aujourd'hui », car minuit est passé depuis longtemps.

## 12

MA JONG FAIT UNE RENCONTRE INATTENDUE. IL REÇOIT UNE RÉCOMPENSE QUI NE L'EST PAS MOINS.

IL N'ÉTAIT PAS LOIN de deux heures du matin quand, après un court repos, Ma Jong prit le chemin de la vieille ville. Il avait changé sa cotte de mailles contre une veste de cotonnade brune, plus confortable, et mis sur sa tête un bonnet au lieu du lourd casque réglementaire. Une longue promenade l'attendait, et il n'avait nul besoin d'uniforme ou d'insigne, les officiers des postes qu'il se proposait de visiter le connaissant fort bien.

Le quatrième de ces postes était situé non loin du pont de la Demi-Lune, aussi décida-t-il de pousser jusqu'à la villa de monsieur Hou comme le lui avait suggéré le juge Ti.

Arrivé sur le pont, il s'arrêta près du parapet de l'arche centrale pour s'orienter. Le Séjour des saules n'était pas éclairé, à l'exception d'une petite lueur qu'on apercevait à travers le papier de la porte à coulisse donnant sur le balcon.

— Le juge ne s'est pas trompé : monsieur Hou a de la compagnie, murmura-t-il avec satisfaction. Eh bien, cher monsieur, préparez-vous à recevoir un invité supplémentaire !

Un clapotement qui montait du canal le fit se pencher sur le parapet. Il était causé par les remous de l'eau que le courant, assez fort depuis l'ouverture des vannes, jetait en masses écumantes contre les piles du pont.

— Si seulement les vannes célestes pouvaient s'ouvrir aussi, maugréa-t-il. Un peu de pluie...

Il s'interrompit brusquement : près de la rive gauche, à la hauteur de la villa Hou, quelque chose de blanc venait d'apparaître à la surface de l'eau sombre. L'espace d'une seconde, un bras nu battit l'air.

Ma Jong descendit du pont rapidement et se jeta dans les broussailles, en amont de la personne qui se noyait. Griffé par les épines, il n'en continua pas moins sa course et se trouva bientôt sur la rive. Il se débarrassa de ses chaussures et de son pantalon qu'il lança dans l'herbe où les rejoignirent veste et bonnet. Enfonçant jusqu'aux genoux dans la vase, il s'agrippa aux branches d'un arbuste pour scruter la surface du canal. Dans le miroitement des lanternes suspendues sous l'arche du pont, il vit encore une fois le bras nu s'élever hors de l'eau. La personne en train de se noyer luttait visiblement de façon désespérée, mais, chose étrange, demeurait toujours à la même place, comme retenue par une force invisible.

Ma Jong se mit à nager dans sa direction. Après quelques brasses, il comprit le danger. Lorsque l'eau était encore stagnante, des plantes aquatiques avaient pris racine dans le lit du canal et, si fort que fût devenu le courant, il n'avait pas réussi à les en arracher. Le propriétaire du bras nu était évidemment prisonnier de ces longues herbes. Ma Jong avait vu le jour dans la province sillonnée de rivières du Kiang-sou et l'eau était son élément. N'ignorant pas qu'un geste trop vif nouerait autour de ses membres les traîtres filaments, il se laissa porter par le courant sans mouvoir ses jambes plus qu'il n'était nécessaire pour ne pas couler, se servant seulement de ses mains pour écarter les herbes dangereuses. Il commençait à s'inquiéter de ne pas apercevoir l'objet de ses recherches quand ses doigts rencontrèrent de longues tresses, puis un bras nu. Il passa vivement l'un des siens sous le corps inerte et, au prix d'un effort, amena la tête de la noyée hors de l'eau. Il reconnut mademoiselle Blanc-Bleu, les yeux mi-clos et pâle comme une morte.

— Mettez vos mains sur mes épaules et ne bougez plus, ordonna-t-il. À son grand soulagement, il vit ses lèvres remuer tandis que de violents haut-le-cœur la secouaient. Il laissa ses propres jambes descendre jusqu'à un espace dépourvu d'herbes, puis, les agitant doucement sur place, il entreprit de débarrasser la jeune fille des plantes qui la retenaient prisonnière. Fatigué comme il l'était par sa dure journée il se rendit compte qu'il ne lui serait pas facile de la ramener à terre. À ce moment, les yeux

de mademoiselle Blanc-Bleu se fermèrent... elle venait de perdre connaissance. La besogne de son sauveteur en serait facilitée, mais il lui fallait faire vite s'il ne voulait pas la voir mourir entre ses bras car sa poitrine ne semblait plus se soulever.

« Il faut que je me hâte et, en même temps, je dois agir avec lenteur, ce ne sera fichtre pas commode », se dit-il en prenant une profonde inspiration.



### MA JONG SAUVE UNE NOYÉE

Il se mit sur le dos et plaça le corps toujours inerte entre ses jambes, s'efforçant de maintenir la bouche et le nez de la jeune fille hors de l'eau. Un nouvel amas d'herbes enchevêtrées retarda un instant sa progression, mais il réussit à se dégager, nageant en direction d'un arbre dont les basses branches affleureraient la surface du canal, un peu au-delà du jardin de monsieur Hou.

— Cette belle enfant pèse son poids ! grommela-t-il en se hissant sur la berge avec son fardeau. Du bout du pied il chercha un espace libre parmi les buissons et y déposa la jeune fille face contre terre, puis il lui actionna vigoureusement les bras. L'obscurité qui régnait dans ces hautes broussailles l'obligeait à exécuter toutes ces manœuvres à tâtons. Sa patiente rejeta soudain une grande quantité d'eau, et à ce signe de vie Ma Jong éprouva un plaisir extrême. Il passa doucement sa main sur le

visage de la ressuscitée et, sentant battre ses paupières, s'empessa de la mettre sur le dos pour masser ses membres raidis par le froid.

Au bout d'un moment, il l'entendit murmurer d'une voix rauque :

— Bas les pattes !

— La ferme ! répliqua-t-il, impatienté, mais se rendant aussitôt compte que dans cette nuit noire elle n'avait pu le reconnaître, il ajouta plus doucement : Je suis le soldat qui a nettoyé votre manche dans la taverne des Cinq Bénédictions, vous souvenez-vous ? J'étais en train de bavarder avec votre père quand...

Il crut entendre un petit rire.

— Vous vous êtes étalé par terre ! murmura-t-elle.

— En effet, répondit Ma Jong vexé. Mon intention était de voler à votre secours mais vous n'avez pas eu besoin de moi. Ce soir, les choses sont différentes. Comment êtes-vous tombée dans le canal ?

Tout en parlant, il continuait de masser les jambes de la jeune fille, admirant la fermeté de ses longs muscles.

— Je ne me sens pas encore très bien, soupira-t-elle. Dites-moi d'abord comment vous vous êtes trouvé là ; nous sommes au beau milieu de la nuit.

— Disons, si vous voulez, que faire des rondes nocturnes entre en quelque sorte dans mes attributions. Je m'étais arrêté sur le pont, là-bas, quand je vous ai aperçue. À propos, je m'appelle Ma Jong.

— C'est quand même heureux que vous m'ayez vue. Merci, monsieur Ma.

— Oh, ça ne vaut pas la peine d'en parler. Racontez-moi plutôt comment vous êtes tombée à l'eau. Monsieur Hou vous aurait-il précipitée dans le canal du haut de son balcon ?

— Très drôle ! Mais monsieur Hou ne m'a pas précipitée dans le canal, c'est moi qui ai sauté dedans.

— Sauté ? Du pont ?

Elle poussa un soupir.

— Puisque je vous dois la vie, peut-être avez-vous droit à la vérité. Voilà l'histoire en deux mots : mon père travaillait

autrefois pour ce Hou. Il a quitté son service depuis deux ans, j'ignore pourquoi. Hou m'a dit de venir chez lui ce soir parce qu'il avait découvert quelque chose au sujet de mon père et estimait devoir m'en faire part. Comme une idiote, j'y suis allée... pour découvrir seulement que Hou était un vieux cochon. À propos, ce n'est plus la peine de me masser, je me sens beaucoup mieux. J'étais seule avec Hou dans sa bibliothèque. Il se jeta soudain sur moi pour me violer. Je me défendis assez bien, mais si je connais une prise ou deux, lui n'est pas non plus novice dans l'art de la lutte et, de plus, il est fort comme un bœuf. Ma veste et ma jupe en lambeaux, je réussis à lui envoyer un coup de pied dans le ventre qui le fit reculer. Je courus alors vers le balcon et sautai à l'eau. Je ne suis pas mauvaise nageuse, mais j'avais compté sans ces maudites herbes.

— Le fils de chien ! explosa Ma Jong. Aussitôt que vous pourrez vous remettre debout nous lui ferons une visite de politesse et je lui taperai dessus jusqu'à confession complète !

Il sentit la main de mademoiselle Blanc-Bleu se poser sur la sienne.

— Je vous en prie, ne faites pas cela, plaida-t-elle. Cet homme pourrait ruiner mon père. Pleine d'amertume, elle ajouta : Et puis il n'y avait aucun témoin. Qui me croira si j'accuse un homme aussi important que lui ?

— Moi !

Deux bras nus se nouèrent autour du cou de Ma Jong et, le tirant vers elle, la jeune fille l'embrassa sur les lèvres. Le colonel de la garde sentit deux seins libres s'écraser contre son torse et, à leur tour, ses bras enveloppèrent la rescapée.

Il n'y eut pas de ces timides tâtonnements qui marquent d'ordinaire une première étreinte. L'obscurité totale leur permit de céder sans réserve à la passion tout en créant une curieuse atmosphère de tendresse. Lorsque, enfin, Ma Jong s'étendit dans l'herbe, son bras gauche passé autour des épaules de sa partenaire, sa main droite reposant sur de beaux seins encore tout palpitants, la pensée lui vint que jamais encore il n'avait possédé femme aussi merveilleuse. Ils demeurèrent un long

moment côte à côte, le brave colonel souhaitant que ces délicieuses minutes n'eussent jamais de fin.

Les premiers mots prononcés par mademoiselle Blanc-Bleu eurent tôt fait de le ramener sur terre.

— Ça devait m'arriver un jour ou l'autre, dit-elle très désinvolte. D'ailleurs, dans une nuit aussi mouvementée que celle-ci, un tel incident n'a pas grande importance !

Déconcerté, le pauvre Ma Jong ne sut que répondre. Après un petit silence, la jeune fille reprit :

— Par exemple, j'aimerais bien avoir quelque chose pour me couvrir... ces sales moustiques sont plutôt voraces.

— Je vais voir si je peux vous trouver un vêtement, répondit Ma Jong en se dirigeant vers l'arrière-cour de la villa Hou. Il fait noir comme dans un four, monologua-t-il en contournant un buisson. Si seulement j'avais vu son visage... mais dans cette maudite obscurité comment savoir si elle plaisantait ou si ce petit épisode ne signifie vraiment rien pour elle ? Ouille !

Cette dernière exclamation était due à l'état du sol couvert de chaume râche et de cailloux pointus peu cléments aux pieds sans chaussures.

Il franchit une barrière et trouva, suspendue à une corde à linge, une veste rapiécée et un pantalon de cotonnade bleue apparemment oubliés par les domestiques.

Il s'en empara et, de retour auprès de mademoiselle Blanc-Bleu, lui tendit la veste en disant :

— Je ne sais si elle vous ira, mais elle possède de longues manches tout à fait propres à cacher vos petites boules de fer. Vous ne les aviez pas prises ce soir ?

— Non, je vous ai dit que je m'étais conduite comme une idiote. Je pensais qu'un homme dans la situation de Hou avait assez de femmes pour occuper toutes ses minutes de loisir. Vous n'avez pas trouvé de chaussures ?

— Je vais vous porter jusqu'à l'endroit où j'ai laissé les miennes.

Sans tenir compte de ses protestations, il la prit dans ses bras et se mit en route. Le fardeau n'était pas léger, mais le contact d'une joue lisse contre la sienne l'empêchait de sentir sa fatigue. Arrivé à la grand-route, il déposa la jeune fille sur le sol

et partit à la recherche de ses propres vêtements. Le sens de l'orientation sylvestre acquis au temps où il exerçait le noble état de « chevalier des vertes forêts » lui permit de mettre rapidement la main dessus. Après avoir déchiré son foulard en deux, il en fourra les morceaux dans chacune de ses chaussures et les offrit à sa compagne.

— Vous ne courrez pas comme un chevreuil avec ça, dit-il, mais elles protégeront du moins vos jolis petits pieds. Où habitez-vous ?

— Pas loin d'ici, derrière le temple taoïste.

Ils se mirent en marche dans un silence un peu gêné. Ma Jong jetait de furtifs coups d'œil à la jeune fille, mais la demi-obscurité l'empêchait de bien distinguer ses traits et il hésitait à reprendre la conversation. Quand ils eurent franchi le pont de la Demi-Lune, il dit pourtant d'une voix mal assurée :

— J'aimerais vous revoir. Peut-être que...

Mademoiselle Blanc-Bleu fit brusquement halte. Les deux poings sur les hanches, elle le toisa avec dédain.

— Si vous imaginez que ceci est le commencement d'une aventure amoureuse facile et bon marché, je dois vous enlever vos illusions, monsieur le colonel. Vous m'avez sauvé la vie et j'ai payé comptant, voilà tout. Compris ?

Tandis que Ma Jong, profondément blessé, cherchait une réponse, elle poursuivit amèrement :

— Mon père a raison. Les gens de la haute s'imaginent qu'il n'y a pas à se gêner avec les femmes du peuple. Votre épouse et vos concubines ne vous suffisent donc pas ?

— Mais je ne suis pas marié ! protesta Ma Jong.

— Vous mentez, bien entendu. Un homme de votre rang a dû fonder une famille il y a belle lurette.

— Ce n'est pas mon cas. Je ne prétends nullement avoir mené jusqu'ici l'existence d'un ascète ; quelques mignonnes m'ont charitalement consolé quand la solitude me pesait trop, mais je n'ai ni épouse ni maîtresse. Parce que je n'ai jamais rencontré la femme de mes rêves, probablement.

— Tous les hommes disent ça !

— Comme vous voudrez, laissa tomber Ma Jong d'un ton las. Mais dépêchons-nous. Reconduire chez elles les filles que je

sauve de la noyade ne représente qu'une partie de mes devoirs nocturnes. J'ai encore du travail à faire avant le lever du soleil, moi.

— Bien, monsieur le colonel.

— Et ne m'appelez pas comme ça, petite idiote ! lança-t-il, exaspéré. Je n'appartiens pas à une de ces familles de la haute – comme vous dites – dont tous les membres sont colonels ou généraux de naissance. Je suis le fils d'un modeste batelier et j'en suis fier. Je suis né à Fou-ling, un petit village de pêcheurs du Kiang-sou. Ça ne représente rien, évidemment, aux yeux des stupides mijaurées de la capitale !

Il haussa les épaules et se tut. Comme sa compagne ne répondait rien et ne se remettait pas en marche, il se gratta pensivement le menton et reprit :

— Mon père était un costaud. Il portait une balle de riz sous chaque bras comme s'il s'agissait de plumes. Mais il ne possédait que son bateau et, à sa mort, j'ai dû le vendre pour payer nos dettes.

Il se tut de nouveau. Au bout d'un moment, elle dit d'une voix plus douce :

— Les dettes, je sais ce que c'est. Qu'avez-vous fait ensuite ?

Il releva la tête, tiré de sa songerie.

— Je n'étais pas mauvais en boxe et en escrime, alors le magistrat de l'endroit me prit comme garde du corps. Il me payait bien, mais c'était un ignoble salaud. Un jour qu'il avait joué un tour de cochon à une pauvre veuve je l'étendis à terre d'un coup de poing. Sa mâchoire a dû lui faire mal longtemps !

Ma Jong sourit à ce souvenir, puis, regardant la jeune fille, reprit son air maussade et continua :

— Frapper un magistrat est un crime passible de la peine de mort. Je m'enfuis et devint un « chevalier des vertes forêts ». Un voleur de grands chemins, si vous avez besoin d'une traduction.

— Je connaissais l'expression, merci. Mais comment un voleur de grands chemins a-t-il pu devenir colonel de la garde impériale ?

— Parce que j'ai eu la chance de rencontrer mon présent maître, l'homme le plus remarquable qui ait jamais existé. Il fit

de moi son lieutenant, et depuis quinze années je le sers fidèlement. Ma carrière, mon rang, mon grade, je lui dois tout !

Elle le considéra d'un air pensif.

— Êtes-vous réellement de Fou-ling ? demanda-t-elle avec l'accent de ce petit village.

— Ça, c'est plus fort que tout ! s'écria Ma Jong. Vous êtes de là-bas aussi ?

— Ma mère y est née. C'était la plus charmante des femmes, mais elle est morte il y a six ans. Mon père appartient à l'*« Ancienne Société »* de Tch'ang-ngan.

— Il m'a fait un fameux croc-en-jambe, mais ça ne m'empêche pas d'avoir de l'estime pour lui. Il ne doit pas être toujours d'humeur facile, par exemple !

— C'est un grand artiste, dit-elle. Il a été victime d'une terrible tragédie, et c'est ce qui lui a aigri le caractère.

Ils reprirent leur marche et aperçurent bientôt les tuiles vertes du temple taoïste. Les grandes lanternes suspendues à l'avant-toit du portail brillaient encore.

La jeune fille posa sa main sur le bras de Ma Jong.

— Disons-nous adieu ici, déclara-t-elle. Mon père ne doit pas apprendre ma visite à Hou, souvenez-vous-en. Je lui dirai que je suis tombée dans le canal en me promenant.

La clarté des lanternes permettait à Ma Jong de mieux voir le visage de sa compagne. Une douce lueur qu'il crut apercevoir dans ses yeux lui inspira le courage de dire :

— Je serais vraiment heureux de vous revoir. Pas à cause de ce que vous pensez, mais simplement pour faire mieux connaissance. Ne pourrions-nous pas nous retrouver quelque part ?

Mademoiselle Blanc-Bleu repoussa une mèche mouillée qui la gênait et répondit :

— Si par hasard il vous prenait fantaisie de venir à la taverne des Cinq Bénédictions demain vers midi, peut-être m'y verriez-vous. Et si nous nous rencontrions en ce lieu, qu'est-ce qui nous empêcherait de manger un bol de nouilles ensemble ? Ma profession d'acrobate me place au ban de la société, ce qui a au moins un avantage : je peux me montrer en compagnie d'un

homme si cela me chante. Donc, si vous n'avez pas peur du qu'en dira-t-on...

— Il en faut davantage pour effrayer un colonel de la garde. Je serai au rendez-vous... Mademoiselle l'Acrobate !

## 13

LE JUGE TI REÇOIT UN SINGULIER PERSONNAGE. ON LUI ANNONCE UN SUICIDE.

DÈS LES PREMIÈRES LUEURS de l'aube, le juge sortit sur la terrasse, encore vêtu de sa robe de nuit. Un regard fut suffisant : l'épais brouillard qui l'accueillait chaque matin enveloppait toujours la ville. Cela signifiait absence de vent, conditions météorologiques inchangées, et, par conséquent, aucune chance de pluie. La malheureuse capitale allait vivre une nouvelle journée dans l'étouffante atmosphère chargée de miasmes mortels.

Le juge regagna son bureau, fermant avec soin la porte derrière lui. Il faisait horriblement chaud dans la grande pièce au plafond bas, mais il ne fallait pas laisser le dangereux brouillard s'y infiltrer. Le précédent gouverneur recevait ses intimes dans cette salle située au plus haut de son palais et, après souper, les convives allaient sur la terrasse respirer l'agréable fraîcheur nocturne. La proclamation de l'état d'urgence avait changé tout cela. Dès qu'il fut nommé gouverneur extraordinaire de la capitale, le juge Ti décida d'établir en ce lieu son quartier général. On disposa les quatre longues tables à banquet en un vaste carré au centre duquel le juge installa son bureau. Sur la première table, il fit apporter tous les documents relatifs à l'administration de la cité, sur la seconde ceux concernant les mesures d'exception nécessitées par le fléau, sur la suivante les papiers de la haute cour de justice, et sur la dernière les dossiers du ravitaillement. Il avait ainsi sous la main toutes les pièces dont il pouvait avoir besoin au cours de son travail.

Un divan placé contre le mur du fond, une table à thé, quatre chaises et, dans un coin, une petite table de toilette

complétaient l'ameublement. Le juge Ti vivait, mangeait, dormait et travaillait dans cette pièce depuis le jour où, sur son ordre, ses trois épouses étaient parties pour la villa de montagne d'un de ses amis, sa propre demeure, située au sud du palais impérial, demeurant provisoirement fermée.

De cette salle, il administrait la ville que l'empereur lui avait confiée trois semaines auparavant. L'empereur lui-même, sa Cour, ses ministres et ses fonctionnaires avaient gagné une cité de tentes et de baraquements édifiée en hâte à huit lieues de la capitale et devenue le centre politique de l'Empire fleuri. Tch'ang-ngan – sa population réduite d'un bon tiers – était à présent un îlot perdu, séparé du restant du monde par la peste noire. Au juge Ti de veiller sur la ville tant que sévirait le terrible fléau.

Des douzaines de plantons et de commis faisaient la navette entre ce quartier général improvisé et les différents services établis dans le palais. L'administration militaire, dirigée par Ma Jong et Tsiao Taï, occupait le second étage ; les archives étaient au premier avec Tao Gan ; le greffe se trouvait au rez-de-chaussée comme en temps normal.

Un commis vint disposer un bol de riz, une assiette de poisson salé et des légumes sur la table à thé. Le juge prit ses baguettes mais les reposa aussitôt. Il manquait d'appétit. Aidé de Tao Gan, il avait rédigé documents officiels et proclamations très avant dans la nuit. Les deux heures de sommeil qu'il s'était accordées ensuite furent entrecoupées de rêves désagréables et le laissèrent plus las au réveil qu'au coucher. Pour combattre un mal de gorge naissant, il avait avalé une tasse de thé fort et brûlant. Tandis qu'il buvait une seconde tasse à petites gorgées, Tsiao Taï se présenta. Après avoir salué le juge, il se servit une tasse du même breuvage et dit :

— La nuit a été à peu près tranquille dans la ville haute, Noble Juge. Nous avons un seul incident grave à déplorer. Quatre boueux, que l'épouse d'un capitaine mort de la peste avait fait appeler pour prendre sa dépouille, ont violé la veuve et ses deux filles. Par bonheur, les cris des malheureuses ont attiré l'attention d'une patrouille qui passait, et les coquins furent arrêtés. Suivant vos instructions, je les ai fait conduire sur la

place où l'on brûle les cadavres et on leur a tranché la tête en présence de leurs camarades.

— Cela fera réfléchir les autres, approuva le juge. Combien avons-nous de boueux, à présent ?

— Environ trois mille sont inscrits au service de la voirie, Noble Juge. Des plaques numérotées leur sont remises, et ils sont payés chaque semaine sur présentation de ces plaques. Mais j'ai bien peur que de nombreux coquins ne se soient joints à eux. Pas pour le salaire reçu, mais dans le dessein de piller impunément les maisons désertes grâce à l'anonymat de la cagoule noire.

Le juge reposa violemment sa tasse sur la table.

— Nous aurions besoin d'inspecteurs, dit-il. Mais nul ne veut approcher ces hommes, et d'autre part nous sommes tellement à court de personnel...

La porte s'ouvrit et Ma Jong entra, suivi de Tao Gan.

— Hou a fait des siennes cette nuit, Excellence ! annonça triomphalement Ma Jong. Il prit un siège et raconta en partie son aventure nocturne.

— Tiens, tiens... dit le juge, c'était donc cette fille qu'il attendait quand nous lui avons fait notre visite hier soir.

Posant son regard pénétrant sur Ma Jong, il demanda :

— Es-tu bien sûr que ton acrobate ait dit l'exacte vérité ?

— Votre Excellence ne suppose tout de même pas qu'elle s'est jetée toute nue dans le canal à deux heures du matin pour goûter les plaisirs de la natation ? répliqua son lieutenant.

— Non, admit le magistrat. Il réfléchit quelques instants et reprit : Il faut que cette fille nous en dise davantage sur les rapports de son père et de Hou. Sais-tu où ils logent ?

— Quelque part derrière le temple taoïste. Avec un peu d'embarras, il ajouta : J'ai rendez-vous avec elle demain à midi.

Le regard du juge se posa de nouveau sur son lieutenant :

— Je vois, dit-il. Eh bien, quand vous aurez fini de bavarder, amène-la ici. Son père également. De toute manière nous avons maintenant un chef d'accusation contre Hou : tentative de viol sur la personne d'une mineure. Cela tombe à pic !

S'approchant de son bureau, il prit une formule et la remplit rapidement à l'aide de son pinceau rouge. Y apposant le sceau officiel, il dit à ses assistants :

— Avec Hou sous clef, nous allons en apprendre plus long sur le meurtre de Yi.

Il frappa dans ses mains et remit le mandat d'arrêt au planton aussitôt apparu.

— Porte ceci au capitaine des gardes, ordonna-t-il. Dis-lui de prendre quatre hommes pour effectuer cette arrestation. Hou résistera peut-être et je le veux vivant ; que ceci soit bien compris.

Le planton fit un salut impeccable et, se précipitant pour sortir, manqua de renverser le premier scribe qui arrivait. Reprenant son équilibre, ce dernier annonça au juge :

— Un certain monsieur Fang demande à être reçu par Votre Excellence. Il appartient aux... hum... aux services spéciaux de la municipalité.

Tao Gan se pencha vers le juge et dit à mi-voix :

— C'est le chef de la section chargée de la surveillance des maisons de joie et des salles de jeu, Votre Excellence. Un garçon sérieux, d'après ce que j'ai entendu dire.

— C'est bon, qu'il vienne, commanda le juge.

Un petit homme maigre et sec entra dans le bureau. Avec sa robe bleue et sa calotte noire on l'aurait pris pour un boutiquier, mais un seul regard à son visage creusé de rides profondes modifiait vite l'impression première. Un tic nerveux relevait à intervalles réguliers sa paupière gauche, naturellement tombante, tandis que l'œil droit gardait une fixité gênante.

« On dirait un lézard », pensa le juge Ti, et quand le nouvel arrivant voulut s'agenouiller, il lança impatiemment :

— Oublions l'étiquette. Qu'avez-vous à me dire ?

— Mon service a reçu l'ordre de rechercher une danseuse nommée Porphyre, Seigneur Juge. Les bordels fonctionnant au ralenti en ce moment, je décidai de m'occuper personnellement de cette affaire et y consacrai ma nuit. J'eus d'abord une petite conversation avec le secrétaire de la Guilde des maisons de joie tandis que mes hommes interrogeaient les indicateurs du quartier réservé. Voici le résultat de mon enquête : en premier

lieu cette fille ne peut pas être une apprentie courtisane. Celles-ci ne sont autorisées à faire leur travail en dehors du quartier que si elles accompagnent une courtisane en titre. Leur tâche est d'aider cette dernière à changer de costume, à servir à boire aux invités, et à chanter ou à jouer d'un instrument de musique. Il ne leur est pas permis de danser en public avant d'avoir passé les examens voulus, et certainement pas les danses lascives qui s'exécutent nue. Ces numéros sont le privilège d'une classe particulière de courtisanes payées en conséquence. D'autre part, le nom de Porphyre ne figure sur aucune liste – officielle ou non. Enfin, au cours des deux dernières semaines, monsieur Yi n'a pas demandé de filles à nos maisons de rendez-vous... bien qu'il eût été auparavant un de leurs clients les plus assidus.

Fixant son bon œil sur le juge, il poursuivit :

— Ma conclusion, Votre Excellence, est que ladite fille et l'homme qui lui racole des clients sont des imposteurs. Le secrétaire de la guilde était furieux en découvrant cette fraude. Il en fit immédiatement part aux membres de la guilde et promit une récompense à qui dénoncerait les coupables. Ils ne seront pas longs à être connus, croyez-moi ! Sans qu'on pût savoir s'il clignait exprès de l'œil gauche ou si sa grimace était l'effet du tic nerveux, il conclut : Les membres de la guilde n'aiment pas beaucoup voir des amateurs braconner sur leurs terres.

— Merci, dit le magistrat. Ce renseignement nous sera fort utile.

Il allait renvoyer l'homme-lézard quand Tao Gan lui murmura quelques mots à l'oreille. Après une seconde d'hésitation, le juge Ti toussa pour s'éclaircir la voix et demanda :

— Vous êtes discret, monsieur Fang ?

— C'est une des raisons pour lesquelles j'occupe mon poste depuis vingt ans, Votre Excellence, répliqua le petit homme avec un sourire glacé.

— Parfait. Alors, je serais heureux si vous pouviez recueillir – avec la plus grande discrétion, j'insiste là-dessus – des renseignements sur le passé de madame Mei. Quelqu'un

prétend que la veuve de mon honorable ami le marchand Mei a été courtisane autrefois et j'aimerais en avoir le cœur net.

— Il se trouve, Seigneur Juge, que je puis vous renseigner sur-le-champ. Tout au moins vous dire le peu que je sais. Madame Mei n'a pas été courtisane en titre. Elle a seulement figuré sur nos registres comme apprentie courtisane. Il y a treize ans de cela, elle a travaillé dans une maison de joie de la ville basse. Elle se faisait appeler mademoiselle Saphir.

— Et monsieur Mei l'a rachetée à son propriétaire ?

— Non, Votre Excellence. Elle a seulement quitté la maison de joie pour aller vivre chez lui.

Voyant le magistrat hausser les sourcils, il s'empressa d'ajouter :

— Je regrette beaucoup, Seigneur Juge, mais ceci est l'une des rares affaires dépendant de ma juridiction que je n'ai pu éclaircir complètement. Deux faits importants m'en ont empêché. *Primo*, la maison de joie dans laquelle a travaillé mademoiselle Saphir appartenait à l'*« Ancienne Société »*, et j'ai l'ordre strict de ne pas m'occuper de ce milieu tant qu'aucun crime n'y est commis. De plus, cette maison fut détruite par les flammes peu après son départ, et le tenancier ainsi que la plupart de ses pensionnaires périrent dans l'incendie. Si donc mademoiselle Saphir fut rachetée, je n'ai pu découvrir par qui. *Secundo*, bien que monsieur Mei, chez qui elle se réfugia, eût des idées plus larges que les autres membres de son clan, il n'aurait tout de même pas souffert qu'on s'intéressât de trop près aux problèmes de sa vie privée. C'est aussi le marchand le plus riche de la capitale, ce qui m'empêcha de poursuivre mes recherches. Voilà pourquoi je me rappelle si bien cette affaire, Votre Excellence, et pourquoi sa solution ne figure pas sur mes registres, ce qui est exceptionnel, croyez-le bien.

— Je ne doute pas de vos capacités, monsieur Fang, dit le magistrat. Prévenez-moi tout de suite lorsque vous aurez mis la main sur la nommée Porphyre.

Quand le petit homme fut sorti, le juge laissa paraître son exaspération.

— Hou nous a raconté mensonge sur mensonge, s'écria-t-il. Si je n'avais pas trouvé cette boucle d'oreille, je croirais

volontiers que la danseuse et son compagnon n'ont jamais existé que dans son esprit et dans celui de la femme de chambre. Je ne suis pas fâché d'avoir signé un mandat d'arrêt contre lui...

Il s'interrompit en voyant entrer un planton.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Un messager du tribunal vient de nous annoncer que madame Yi s'est pendue, Votre Excellence. C'est le docteur Liou qui l'a découverte. Les sbires...

— Je vais m'occuper de cette affaire en personne, coupa le juge Ti.

Se levant, il dit à ses lieutenants :

— À qui le tour maintenant, je me le demande ! Et c'est le docteur Liou qui l'a trouvée. On le rencontre partout, cet hypocrite débauché ! Quel est mon emploi du temps pour ce matin, Tao Gan ?

— Dans une heure, Votre Excellence préside une réunion de notables. Il s'agit de persuader les paysans de continuer à nous fournir leurs légumes. Ensuite, vous devez recevoir...

— C'est bon. Nous avons une heure pour découvrir ce qui s'est réellement passé dans la maison Yi. Apporte-moi ma robe officielle et mon bonnet, nous y allons tous les quatre de ce pas.

## 14

TAO GAN FAIT UNE DÉCOUVERTE. LE DOCTEUR LIOU DONNE UNE NOUVELLE VERSION D'UN MARIAGE ANCIEN.

UN PALANQUIN MILITAIRE déposa le juge Ti et ses trois lieutenants devant l'entrée de la maison Yi. Un second véhicule contenant le contrôleur des décès et son aide s'arrêta derrière eux. Le brouillard avait fait place à une brume légère, et la rue déserte semblait trembler dans sa chaleur humide.

Ce fut le docteur Liou qui ouvrit le portillon du grand panneau clouté de fer. À la vue du magistrat la consternation se peignit sur son visage.

— Je ne... je ne pensais pas que Votre Excellence se serait dérangée, bégaya-t-il. Un simple officier municipal...

— J'ai décidé de m'occuper moi-même de cette affaire, trancha sèchement le juge. Conduisez-moi auprès du corps.

Le docteur Liou s'inclina très bas. Il fit traverser au juge la cour dans laquelle celui-ci était passé la veille mais, arrivé dans le jardin clos, il s'arrêta. Au lieu de se diriger vers la porte laquée d'or, il introduisit le magistrat dans une pièce latérale qui servait apparemment de boudoir à madame Yi. Après un bref regard à l'élégant mobilier en bois de rose, le juge s'approcha de la couche où reposait le corps de la morte. Soulevant la draperie blanche qui le recouvrait, il contempla un instant le pauvre visage avec sa langue gonflée sortant de la bouche entrouverte, puis il fit signe au contrôleur des décès d'accomplir sa tâche. Accroupie dans un coin, la femme de chambre pleurait convulsivement ; le juge l'observa d'un air pensif et décida de l'interroger plus tard. Faisant demi-tour, il sortit, accompagné du docteur Liou. Ses trois lieutenants

l'attendaient près de l'étang aux lotus. Il s'assit sur un banc rustique et demanda au médecin :



### LE JUGE TI DANS LE BOUDOIR D'UNE MORTE

— Quand avez-vous découvert le cadavre ?

— Il y a seulement une demi-heure, Votre Excellence. J'étais venu prendre des nouvelles de la vieille dame. Le meurtre de son mari lui avait porté un coup terrible, et je craignais...

— Passons cela. Venez-en au fait.

Lui jetant un regard résigné, le docteur Liou poursuivit :

— La femme de chambre me conduisit directement au boudoir de sa maîtresse. Elle était heureuse de mon arrivée, car madame Yi n'avait pas répondu, le matin, lorsqu'elle était venue frapper à sa porte avec le plateau du petit déjeuner. De plus, cette porte était fermée à clef, et quand la vieille dame agissait ainsi, c'était toujours signe que la nuit avait été mauvaise et qu'elle se sentait déprimée. Je rassurai madame Giroflée en lui disant que j'allais donner une potion calmante à sa maîtresse, puis je frappai moi-même et me nommai. N'obtenant pas de réponse, je frappai de nouveau. Le silence se prolongea. Craignant que madame Yi n'eût été prise d'un malaise au cours

de la nuit, je demandai à la femme de chambre d'appeler son fils pour forcer la serrure.

Le docteur Liou se tut un instant, secoua tristement la tête, et reprit :

— Hélas, nous la trouvâmes pendue au chevron central, Votre Excellence. Je coupai tout de suite la corde, mais le corps était déjà froid. Sa table de toilette, tirée au milieu de la pièce, et tout près d'elle une chaise renversée me permirent de reconstituer le drame : plaçant la chaise sur la table, madame Yi avait dû monter dessus pour se passer le noeud coulant autour du cou, puis elle envoya ensuite promener la chaise d'un coup de pied. Je constatai une rupture des vertèbres cervicales, ce qui indiquait une mort instantanée. En tant que médecin habituel de la malade, je conclus à un suicide dans un moment de dépression nerveuse.

— Merci, docteur Liou. À présent, veuillez rejoindre le contrôleur des décès ; il désire sans doute vous poser une question ou deux.

Quand le médecin se fut éloigné, le juge dit à ses lieutenants :

— Profitons de ce qu'ils sont tous occupés dans le boudoir pour examiner la maison. La galerie d'abord. En plein jour, nous découvrirons peut-être un indice qui nous a échappé hier soir. Où est donc le portier ?

Il frappa dans ses mains pour l'appeler, mais le jeune garçon n'apparaissant pas, il déclara :

— Ça ne fait rien, je crois me souvenir du chemin.

Suivi de ses trois lieutenants, il s'engagea dans le dédale de couloirs déserts, et, n'ayant fait qu'une seule erreur de parcours vite rectifiée, arriva au pied des marches menant à la galerie. Il pénétra le premier dans la longue salle et, voyant les stores de bambou toujours baissés, il dit à Tao Gan :

— Remonte-les, cela nous donnera du jour.

Une exclamation le fit se retourner. Immobile, Ma Jong regardait la pièce avec des yeux écarquillés.

— Qu'as-tu, mon vieux ? demanda Tsiao Taï à son camarade.

— Cette galerie et celle que j'ai vue dans le théâtre optique de Yuan se ressemblent comme deux gouttes d'eau ! La seule

différence, c'est que, dans la scène où l'homme en noir fouettait une femme nue, le divan se trouvait plus au centre. La femme était à plat ventre dessus, attachée avec des...

— De quoi parles-tu ? Qui est ce Yuan ? demanda le juge Ti à son tour. Repoussant son casque en arrière, Ma Jong se gratta la tête.

— C'est toute une histoire... commença-t-il.

— En ce cas, asseyons-nous, dit le juge. Mais remonte d'abord les stores, Tao Gan. Cette odeur de renfermé est vraiment désagréable.

Quand ils furent installés sur le divan, Ma Jong raconta de façon détaillée la première scène vue par lui dans le petit théâtre du montreur de marionnettes.

— Mais ce n'est pas tout, continua-t-il. Après ce tableau, Yuan m'en montra un second dont je ne vis que le début car la bougie s'éteignit. Hier soir, sur ce pont de la Demi-Lune, il faisait trop sombre pour bien distinguer la villa de Hou, mais à présent je la vois parfaitement à travers la fenêtre de cette galerie et je puis vous assurer qu'elle ressemble point par point au décor du second tableau !

Le juge Ti se tourna vers la fenêtre, tortillant sa moustache d'un air pensif, puis il dit à Ma Jong :

— Cela signifie que Yuan connaît l'histoire de l'esclave fouettée à mort par Yi, crime abominable auquel Hou a été mêlé de façon ou d'autre. La fille de Yuan t'a raconté que son père avait été au service de Hou. Peut-être fut-il témoin oculaire de la scène... Il faut me trouver ce montreur de marionnettes, j'ai à lui parler.

— Je m'en occupe tout de suite, Votre Excellence, s'écria Ma Jong avec empressement.

— Examine d'abord le balcon avec Tsiao Taï, dit le juge en se levant. Je voudrais savoir si je ne me trompe pas en pensant que seul un athlète a pu s'y hisser du canal.

Les deux hommes se dirigèrent vers la fenêtre tandis que le magistrat et Tao Gan arpentaient la galerie.

Après un bref conciliabule avec son camarade, Tsiao Taï revint vers le juge.

— Grimper le long d'une de ces colonnes est chose relativement aisée, expliqua-t-il, mais atteindre ensuite la fenêtre, ça c'est une autre paire de manches. La corniche avance d'un bon pied au-dessus des colonnes, et entre elle et le rebord de la fenêtre il y a une distance au moins trois fois plus grande sans rien à quoi l'on puisse s'accrocher. S'introduire dans la galerie par ce chemin exige à la fois de la force et de l'adresse. Un chasseur ayant l'habitude de prendre l'affût dans les arbres pourrait y arriver, à condition d'être assez grand.

— La taille de Hou est moyenne, dit le juge, mais ses bras sont longs comme ceux d'un singe. Il aurait donc pu...

Tao Gan le tira par la manche.

— Quelque chose m'a échappé hier soir, Noble Juge, avoua-t-il d'un ton attristé.

Il montra un panneau qu'il venait de faire pivoter dans la boiserie, près du divan.

— Et ce n'est même pas une porte secrète. Son bouton est bien visible. Mais tous ces panneaux sont semblables, et l'éclairage n'était pas fameux...

— Ne t'excuse pas, mon brave ami, dit le juge. Voyons plutôt où cette porte va nous conduire.

La franchissant, il se trouva dans une petite pièce dépourvue de fenêtres. Un relent de fards flottait dans l'air. Une coiffeuse à miroir rond en argent poli occupait la majeure partie de l'espace libre, un tabouret et deux porte-habits constituant le reste du mobilier. On apercevait une seconde porte dans le mur du fond.

Le juge ouvrit les tiroirs de la coiffeuse. Il les crut d'abord complètement vides, mais, en regardant mieux, il vit un minuscule objet coincé dans une fente du bois.

Le saisissant, il le montra à ses compagnons en s'écriant :

— Regardez... voici une pierre rouge qui provient de l'autre boucle d'oreille de Porphyre. Cette demoiselle devait être bien pressée de partir !

Il glissa le petit ornement dans sa manche et déclara :

— À présent, voyons où mène la porte du fond.

Ma Jong la poussa. Ils virent une volée de marches étroites qui descendaient vers un long couloir lui aussi sans fenêtres. À

son extrémité, une nouvelle porte donnait sur l'avant-cour de la propriété.

— Yi devait utiliser ce passage pour conduire les filles dans la galerie à l'insu de ses domestiques, fit observer Tao Gan.

— Et elles se mettaient en tenue (ou plutôt en absence de tenue !) dans le petit cabinet de toilette, commenta Ma Jong.

Le juge n'entendit pas sa remarque. Les sourcils froncés, il regardait l'adolescent debout dans la cour, un seau et un balai à la main. À leur vue, le jeune portier fit une gauche révérence et se hâta de disparaître. Le juge se tourna vers Tao Gan et demanda :

— Son visage ne te rappelle-t-il rien ?

Tao Gan secoua la tête.

— Il ressemble étonnamment à celui de Hou, affirma le juge. Voilà pourquoi les traits de ce dernier me parurent familiers lorsque je le rencontrais hier soir. Maintenant que j'ai vu ce garçon en plein jour, je n'ai plus aucun doute. Toi-même as fait allusion à l'absence de morale de l'ancien clan. Cet enfant est le bâtard de Hou. En plus de la haine qu'elle éprouve pour Yi, madame Giroflée a une raison supplémentaire de détourner notre attention du coupable ! C'est elle, évidemment, qui a essuyé le rebord de la fenêtre après avoir découvert le cadavre de son maître. Elle voulait faire disparaître les traces laissées par son ancien amant.

Il s'arrêta pour réfléchir, lissant sa longue barbe, tandis que ses trois lieutenants ne le quittaient pas du regard. Perdu dans ses pensées, il semblait avoir oublié leur présence. Enfin il releva la tête et dit à Ma Jong :

— Revenons à ta rencontre avec le monteur de marionnettes dans la taverne des Cinq Bénédictions. Cet homme connaissait-il ton identité ?

— Non, Noble Juge. Il me prit d'abord pour un simple soldat. J'avais retiré mon insigne, et aux yeux d'un civil il n'y a pas grande différence entre un officier en tenue de campagne et l'un de ses hommes. Mais ensuite il y eut la scène de flagellation présentée dans son théâtre optique. Croyant assister à une séance réelle, je lui révélai mon grade pour l'obliger à me conduire chez l'homme au fouet que je voulais arrêter.

— Dans ce cas, il faut que je voie Yuan tout de suite. Demain, il serait trop tard. C'est dommage que sa fille ne t'ai pas donné leur adresse. Le tavernier ne la connaît-il pas ?

— Non, Votre Excellence. Je lui ai posé la question et il m'a répondu par la négative. Ce sont des forains, n'est-ce pas !

— Avant de rentrer au palais, rends-toi dans le quartier du temple taoïste avec Tsiao Taï et tâche de mettre la main sur lui. Amène-le à mon bureau avec sa fille Corail. Je n'ai pas besoin de l'autre sœur. À présent, allons retrouver le contrôleur des décès, il doit avoir terminé sa besogne.

Ce fonctionnaire les attendait dans le jardin clos, en compagnie du docteur Liou. Il présenta son rapport au juge en disant :

— J'ai soigneusement examiné le corps de madame Yi, Votre Excellence. Elle s'est tuée une heure ou deux après minuit, au moment où le courant vital est le plus bas. Je n'ai remarqué aucune trace de violence. Je pense qu'elle s'y est prise de la façon décrite par le docteur Liou. J'ai noté toutes mes observations sur ce papier. Avec la permission de Votre Excellence, je vais maintenant rédiger le certificat de décès avant de faire mettre le corps dans un cercueil provisoire. La femme de chambre m'a donné l'adresse du plus proche parent de la défunte, un vieil oncle qui habite le quartier Est. On va le prévenir et il viendra s'occuper des autres détails.

— Très bien, répondit le magistrat. Qu'on laisse deux soldats de garde ici.

Se tournant vers Liou, il déclara :

— J'ai un mot à vous dire, docteur, accompagnez-moi dans le hall. Et vous, Ma Jong et Tsiao Taï, allez accomplir la mission dont je vous ai chargés. Toi, Tao Gan, tu vas regagner mon bureau pour préparer la réunion des notables. Je t'y rejoindrai dès que mon entretien avec le docteur sera terminé.

Dans le hall, le juge avisa deux fauteuils. Il s'assit dans l'un après en avoir épousseté le siège du bout de sa manche, puis, faisant signe au docteur de prendre l'autre, il commença d'un ton aimable :

— Ce que vous pensez du suicide de madame Yi m'intéresse beaucoup, docteur. D'après vous, quelle raison l'a poussée à se donner la mort ?

Le docteur Liou fut visiblement soulagé de ce changement d'attitude. Tripotant sa barbiche, il répondit doctement :

— Ce n'est pas toujours facile d'établir un diagnostic dans le cas de troubles mentaux, Votre Excellence, mais comme je soignais madame Yi depuis longtemps, je puis formuler une opinion sans crainte de me tromper.

Il toussota pour s'éclaircir la voix et poursuivit :

— Il ne faut jamais dire du mal des défunts, Noble Juge, mais je dois tout de même vous informer que monsieur Yi était un homme cruel, esclave de ses instincts pervers, et s'adonnant de plus en plus à la débauche. Madame Yi aimait son époux et souffrait cruellement de sa dégradation. Pour donner le change, elle ne cessait de répéter qu'il était digne et bon, et elle finit par croire elle-même à cette fable qui permettait à son esprit malade de conserver un certain équilibre. Mais quand son mari fut assassiné, la fausse image se dissipa tout à coup, et l'effondrement de ses illusions lui causa un choc si violent qu'elle ne put en surmonter les effets.

Le juge Ti hocha la tête. Les paroles de Liou correspondaient à ses propres pensées. Décidément, ce médecin était loin d'être bête et il faudrait manœuvrer subtilement avec lui.

— Vous êtes un clairvoyant observateur de la nature humaine, docteur, dit-il. Permettez-moi de vous interroger sur un autre problème. Un problème non médical cette fois. En votre qualité de médecin, vous êtes au courant de bien des choses que les gens – ceux de l'« Ancienne Société » en particulier – ne confient pas à des étrangers. Certains prétendent que les antécédents de madame Mei sont quelque peu obscurs. Et mes commis n'aiment pas beaucoup les mystères quand il s'agit de rédiger des pièces officielles concernant un héritage. Surtout lorsque l'héritage est important. Je me demande si vous ne pourriez pas m'éclairer sur ce délicat sujet ?

Un instant déconcerté, le docteur Liou finit par répondre avec un pâle sourire :

— Ce mystère est voulu, Noble Juge. Il s'agit d'un petit secret dont je suis prêt à vous faire confidence et que j'ai appris à titre professionnel.

— Madame Mei serait-elle une ancienne courtisane, par hasard ?

— Oh non, Noble Juge ! Évidemment, on court le risque de voir de tels bruits se répandre lorsqu'on fait un mystère de certaines choses. Les gens sont tellement friands de scandales ! Mais je puis assurer Votre Excellence que madame Mei n'exerça jamais pareille profession. Elle appartient au contraire à une famille très distinguée de la vieille ville.

— Pourquoi ce mystère, alors ?

— Lorsqu'elle était jeune fille, son père ne voulut pas qu'elle épousât monsieur Mei à cause d'une ancienne querelle entre leurs deux maisons. Bien que son prétendant eût le double de son âge, elle se rendit compte de ses grandes qualités et persista dans son dessein.

Comme son père ne se laissait pas flétrir, elle se sauva de la demeure paternelle et se réfugia chez monsieur Mei. Par la suite, le mariage fut célébré avec le minimum d'apparat. Quelle femme remarquable, Noble Juge ! Son père se mit dans une rage folle mais ne put absolument rien contre elle. Peu après, il quitta Tch'ang-ngan pour se rendre dans le sud de l'Empire. Voilà toute l'histoire.

— C'est étonnant comme les gens aiment clabauder ! Enfin, j'avertirai mes commis que tout est régulier. Avez-vous quelque suggestion à me faire au sujet de la présente épidémie, docteur ? Quelles mesures seraient propres à l'empêcher de s'étendre davantage, selon vous ?

Le docteur Liou se lança dans de longues explications médicales que le juge écouta très attentivement. Malgré son goût pour les femmes, ce médecin était fort compétent, pensa-t-il en le remerciant de son exposé.

Après quoi, escorté par le praticien, il regagna la grand-porte où l'attendait le palanquin militaire.

## 15

DEUX COLONELS DE LA GARDE TOMBENT DANS UN PIÈGE BIEN TENDU. UN MONTREUR DE MARIONNETTES LEUR EXPOSE SA PHILOSOPHIE.

PLANTÉS SUR LE SEUIL du temple taoïste, Ma Jong et Tsiao Taï considéraient d'un œil sombre les deux moines en train de s'incliner très bas devant eux. C'était la seconde révérence que faisaient les religieux, balayant chaque fois le sol de leurs longues manches jaunes.

Des boueux passèrent dans la rue. L'un d'eux souleva sa cagoule noire pour crier d'une voix avinée :

— Nos amulettes se vendent mieux que les vôtres, sales charlatans !

Ses compagnons éclatèrent d'un gros rire qui se répercuta dans la rue déserte tandis qu'ils s'éloignaient.

— Il y a beaucoup de ces coquins dans le quartier, dit le plus vieux des moines, mais nous n'avons jamais rencontré de montreur de marionnettes.

— Depuis plus de dix jours personne n'a visité notre temple, dit à son tour le second moine. Jour et nuit, nous prions pour demander la pluie. C'est tout ce que nous pouvons faire.

— Eh bien, continuez ! répliqua Ma Jong. Il fit signe à son ami, et tous deux redescendirent la volée de marches qui les avait conduits au portail.

Tsiao Taï contempla d'un air maussade les volets fermés des boutiques bordant la rue.

— Ces commerçants ouvrent leur magasin pendant une heure, au début de la matinée, remarqua-t-il. Tout comme ceux de la ville haute. Ils vendent le peu de nourriture dont ils disposent et remettent leurs volets. Qui diable nous donnera

l'adresse de Yuan et de sa fille ? Nous ne pouvons pas frapper à la porte de chaque maison !

— Ce ne sera pas facile de les dénicher, admit Ma Jong. Les gosses eux-mêmes ont cessé de jouer dans la rue. Eux nous auraient renseignés tout de suite, ils aiment les montreurs de marionnettes... en temps normal.

Depuis un moment, Tsiao Taï tiraillait sa petite moustache. Il s'arrêta soudain pour demander :

— Quel genre de singe avait Yuan ? La taverne était si mal éclairée que je l'ai à peine vu.

— Quel genre de singe ?

— Oui. Avait-il une queue ?

— Ça oui, une longue queue poilue qu'il enroulait autour du cou de son maître.

— Bon... En ce cas c'est un singe grimpeur !

— Et alors ? Quelle importance cela a-t-il ?

Tsiao Taï regardait fixement le temple.

— Frère Ma, dit-il, nous allons faire l'ascension de cette pagode.

— Tu as besoin d'exercice ? Pourquoi veux-tu monter là-haut ?

— Pour voir s'il y a des arbres dans les environs. Ils ne sont sûrement pas nombreux. Le quartier est pauvre, et rares doivent en être les habitants capables de s'offrir le luxe d'un jardin. Les forains qui font faire la quête par un singe ont grand soin de cette petite bête, car les animaux dressés coûtent cher. Yuan a donc certainement choisi son logement dans un endroit où l'on trouve des arbres afin que son singe puisse s'ébattre dans leurs branches. Si le sien avait été un singe non grimpeur, il n'aurait pas eu besoin d'arbres. Ceux de cette espèce sautent simplement sur les meubles ou se faufilent sous les lits. Cela suffit à les contenter.

Ma Jong fit signe qu'il comprenait. Au temps lointain où il courait avec son camarade les « vertes forêts », il avait souvent vu Tsiao Taï apprivoiser des animaux sauvages dont il aimait étudier les mœurs.

— Très bien, dit-il, faisons l'ascension de cette maudite pagode. S'il y a des arbres dans ce coin, nous les verrons de là-

haut. Comme point de départ, c'est un peu maigre, mais c'est mieux que rien.

Ils grimpèrent de nouveau les marches du portail, et un novice les conduisit dans la cour centrale où se dressait la tour de huit étages. Transpirant et jurant, les deux amis gravirent l'étroit escalier. Arrivés au faîte, ils découvrirent à travers la brume, moins épaisse pour l'instant, une sorte de gigantesque carte en relief. Une seule tache verte égayait la masse compacte des masures qui la composaient. Un peu plus loin, une oriflamme pendait mollement au sommet de sa hampe, indiquant le poste militaire du quartier.

— En route pour ces vertes frondaisons, frère Ma ! s'écria Tsiao Taï. Elles sont enclavées dans un bâtiment plus haut que les autres. Il doit s'agir d'une des anciennes demeures qui datent du temps où ce quartier formait le centre de la ville. À présent, la plupart d'entre elles abritent une douzaine de familles pauvres.

— Parfait, répondit Ma Jong. C'est le genre d'endroit où Yuan pourrait loger. Repérons le chemin qui y conduit.

Se penchant au-dessus de la balustrade, il étudia le labyrinthe de ruelles et d'allées.

— Tu vois la petite place derrière le temple ? Il faut la traverser, prendre la ruelle tortueuse qui en part pour aboutir à l'allée rectiligne à droite et tourner ensuite à gauche. Si nous suivons ce chemin nous avons peu de chances de manquer notre objectif.

Ils redescendirent gaiement l'escalier, mais au bout d'une demi-heure de marche le long de rues sordides leur moral avait de nouveau baissé. Plus ils enfilaient de petites rues, plus misérables semblaient être les masures, et l'absence de passants les empêchait de se renseigner. Enfin, au tournant d'une venelle, ils aperçurent une vieille sorcière en train d'explorer le caniveau puant dans l'espoir de découvrir quelque chose de mangeable.

Interrogée, elle répondit qu'elle n'avait pas vu de montreur de marionnettes ni de jeune acrobate, mais que, trois rues plus loin, ils trouveraient une bâtisse d'assez grandes dimensions occupée par des sans-logis.

Repoussant une mèche grise qui tombait sur son visage en sueur, elle ajouta :

— Nous avons de la veine dans ce quartier, il est plein de boueux. Ce sont de bien dignes gens. Ils savent évoquer l'esprit des défunts et ils vendent des amulettes contre toutes les maladies.

Tsiao Taï la remercia, et les deux amis reprirent leur route. Un peu plus loin, ils virent une douzaine de ces personnages tant prisés par la vieille entourant un homme à la silhouette mince, vêtu d'une longue robe de brocart et coiffé d'un bonnet de gaze noire.

— Hé, docteur ! appela Ma Jong. Que faites-vous par ici ?

Le docteur Liou dit quelques mots au plus grand des boueux, puis, s'approchant des lieutenants du juge Ti, il répliqua poliment :

— On m'a appelé auprès de deux jeunes femmes qui habitent la vieille maison là-bas. Mes services leur ont été inutiles, hélas ! Elles avaient la terrible maladie et sont mortes sous mes yeux.

Ma Jong devint très pâle et sentit son estomac se contracter.

— Les filles de Yuan ? s'écria-t-il.

— Yuan ? Était-ce là leur nom ? demanda Liou au grand boueux. Celui-ci haussa les épaules.

— Conduisez-nous chez elles, docteur, commanda Tsiao Taï. Je ne savais pas que vous vous intéressiez aussi aux pauvres.

— Je connais les devoirs de ma profession, répondit le médecin d'un ton sec. Suivez-moi si vous tenez absolument à vérifier mes dires.

Ils se mirent en route, escortés par les boueux.

Au bout d'un moment, le grand escogriffe à qui le docteur Liou avait précédemment parlé vint près de Tsiao Taï et dit à travers l'étoffe de sa cagoule :

— Je vous reconnaiss, *monsieur* le colonel. C'est vous qui avez fait couper la tête à quatre des nôtres.

— Et si tu bronches, l'ami, je ferai aussi couper la tienne. Prends bien garde à toi.

L'homme s'éloigna un peu et murmura quelque chose à ses camarades. Dans la rue suivante, une vingtaine d'autres encapuchonnés de noir se joignirent à eux, et à travers les fentes

de leurs cagoules, Tsiao Taï vit leurs regards haineux fixés sur lui. Il toucha le coude de son ami. Ma Jong posa la main sur la poignée de son sabre : lui aussi avait remarqué l'attitude menaçante de la petite troupe.

Le docteur Liou fit halte devant un vieux portail. Les briques rongées par les intempéries apparaissaient par endroits sous le plâtre, mais la porte cloutée semblait neuve. Liou désigna la barre qui la fermait à deux boueux. Ceux-ci la soulevèrent et le battant s'ouvrit. Le médecin entra, suivi de Ma Jong et de Tsiao Taï. Les autres restèrent dehors, emplissant la rue étroite de leurs silhouettes noires.

Ma Jong s'approcha des deux cadavres allongés sur un tas d'ordures, à l'entrée du couloir mal éclairé. Il poussa un soupir de soulagement : les deux femmes lui étaient inconnues.

— Il est dangereux de respirer l'air de cette maison, fit-il remarquer au docteur Liou. Dites à ses habitants de l'évacuer au plus tôt.

— Faites votre commission vous-même, colonel. Moi je suis pressé, je file !

— Soyez sûr que je ne regretterai pas votre compagnie, docteur.

— Surveillez vos paroles, colonel. Vous pourriez avoir besoin de mes services un jour ou l'autre.

— Si nous tombons malades, nous appellerons notre contrôleur des décès, répliqua gaiement Tsiao Taï. Ça lui fera plaisir d'examiner quelqu'un de pas tout à fait mort... pour changer !

Le docteur Liou sortit sans répondre, et les deux amis s'engagèrent dans l'étroit couloir. Les murs étaient couverts de larges plaques de moisissures mais paraissaient encore très solides. À une certaine distance du portail ils virent que la toiture avait cédé, laissant apercevoir par la brèche un coin de ciel plombé. Plus loin, une porte les arrêta et, malgré les efforts de Tsiao Taï, refusa de s'ouvrir. Collant son oreille contre le bois, il entendit des murmures étouffés.

Soudain, une voix rude cria au-dessus d'eux :

— Vous êtes faits comme des rats, salauds !

Une cagoule noire se pencha dans l'ouverture du toit et Ma Jong entendit une flèche siffler.

— Vite, au portail ! lança Tsiao Taï.

Ils remontèrent le couloir en courant. Ma Jong enjamba le cadavre des deux femmes pour secouer la porte, mais le battant clouté ne bougea pas.

— Nous sommes pris, murmura Tsiao Taï. Ils ont des arcs et peuvent nous tirer de là-haut comme des lapins. Enfonçons l'autre porte et frayons-nous un passage à travers les coquins qui se trouvent derrière.

— Le ciel sait quelles armes ils peuvent dissimuler sous ces fichus manteaux, dit Ma Jong. La ruse plutôt que la force nous sortira d'ici. Aide-moi à ôter ma cotte de mailles.

Il murmura ses instructions dans l'oreille de son camarade, puis cria :

— Qu'est-ce que vous vous imaginez obtenir, imbéciles ? Nos hommes vont vous réduire en chair à pâté !

Les boueux éclatèrent de rire.

— Nous envelopperons vos cadavres dans des toiles et nous les porterons gentiment au bûcher avec les autres, expliqua l'un d'eux. Personne ne se doutera de rien... personne ne saura ce que vous êtes devenus !



## MA JONG ET TSIAO TAÏ DÉCOUVRENT DEUX CADAVRES

— La chose demande réflexion, répondit Ma Jong pour gagner du temps. Il aidait fébrilement Tsiao Taï à passer à l'une des deux mortes la cotte de mailles qu'il venait de retirer et à la coiffer de son casque. Il la souleva ensuite, la maintenant debout de ses deux mains passées sous les aisselles de la femme. Son camarade enfonça la pointe de son sabre dans la nuque du cadavre en murmurant :

— Pardonne-moi, petite sœur.

Tenant son sabre horizontalement devant lui, il porta la forme bringuebalante vers l'endroit du couloir vaguement éclairé par la brèche du toit. Ma Jong, vêtu seulement de son pantalon de cuir et de sa chemise, vérifia le bon fonctionnement du verrou qui pouvait fermer le portail de leur côté. En se retournant, il vit deux flèches frapper la morte. Tsiao Taï imprima une secousse à son sabre pour la faire tomber sur le sol et se pencha vers elle, la tête soigneusement baissée. Une flèche toucha son dos, une autre rebondit sur son casque. Il poussa un grand cri et, se laissant choir sur le cadavre, garda une immobilité complète.

— Je les ai eus tous les deux ! cria la voix d'en haut.

Ma Jong, plaqué contre le mur, entendit qu'on enlevait la barre du portail. Le battant s'ouvrit et un boueux entra. Ma Jong passa son bras gauche autour du cou de l'homme, lui enfonça son sabre dans le flanc et, presque à la même seconde, referma la porte d'un coup de pied. Laissant le corps s'affaïsser sur le sol, il poussa le verrou.

— Que se passe-t-il ? demanda quelqu'un au-dehors.

Ma Jong s'enveloppa dans le manteau de sa victime, glissa le couteau de celle-ci dans sa ceinture et, tout en passant sa tête dans la cagoule noire, courut vers Tsiao Taï toujours immobile.

Levant la tête vers l'ouverture du plafond, il cria :

— Aidez-moi à grimper, les gars !

Une légère échelle de bambou descendit vers lui. Il l'escalada aussitôt. Les deux boueux armés d'arcs se tenaient en équilibre

sur l’arête faîtière – praticable jusqu’à l’extrémité du toit, nota Ma Jong avec satisfaction.

— Que se passe-t-il donc ? répéta le plus grand des deux hommes.

D’un vigoureux coup d’épaule, Ma Jong le précipita dans l’ouverture béante. Sortant ensuite de sa ceinture le couteau emprunté à son adversaire du couloir, il l’enfonça de toute sa force dans le ventre du second boueux, lâcha la poignée de l’arme, et envoya l’homme rejoindre son camarade. Ceci fait, il referma le manteau noir et avança d’un pas précautionneux jusqu’au petit toit plat qui protégeait la porte de derrière. S’adressant aux boueux réunis dans le jardin, il cria :

— Sauvez-vous... les gardes sont au grand portail !

Ils hésitèrent une seconde, puis, entendant les coups qui martelaient le battant ferré, s’envièrent sans demander leur reste.

Ma Jong revint sur ses pas aussi vite qu’il put. Malgré la sûreté de son pied, il poussa un soupir de soulagement en atteignant le toit du portail.

— Les soldats arrivent à la porte de derrière ! cria-t-il. Par ici, la rue est déserte. En nous hâtant nous leur échapperons !

Des exclamations de dépit mêlées de jurons montèrent jusqu’à lui. D’un coup d’œil, il s’assura que le docteur Liou n’était pas avec eux et, regagnant l’échelle de bambou, il se laissa glisser à l’intérieur. Pendant sa courte absence, Tsiao Taï avait enlevé à la morte la cotte de mailles et le casque de son ami et achevait de les envelopper dans un foulard. La tête du grand boueux précipité un peu plus tôt dans le couloir par Ma Jong formait un angle étrange avec son corps. Tsiao Taï dépouilla l’homme de son manteau qu’il plaça sur ses propres épaules.

— Mets vite sa cagoule et viens ! dit Ma Jong.

Ils gagnèrent le toit à l’aide de l’échelle de bambou. Un regard circulaire les assura qu’aucun boueux n’était plus en vue. Ils suivirent alors l’arête faîtière jusqu’à la petite porte et, d’un bond, furent dans le jardin.

Dès que Ma Jong eut repris son souffle, il commanda :

— Et maintenant, au poste militaire !

Après quelques minutes de course, ils se trouvèrent nez à nez avec quatre boueux.

— De quel côté sont les soldats, camarades ? demanda Tsiao Taï.

— Il y en a partout, fuyez ! crièrent les quatre hommes en disparaissant dans une rue latérale.

Un peu plus loin, les deux amis rencontrèrent un paisible citoyen qui s'écarta vivement pour les laisser passer.

Enfin, ils arrivèrent devant la petite auberge que les gardes avaient choisie pour y établir leur poste. Ils attendirent d'être dans la cour pour enlever manteaux noirs et cagoules, puis, s'étant dépouillés de tous leurs vêtements, ils s'accroupirent sur le sol. Deux soldats les aspergèrent d'eau froide. Deux autres tinrent vêtements et armures au-dessus des vapeurs de plantes aromatiques qui brûlaient dans un brasero de cuivre.

Tsiao Taï fut heureux d'apprendre qu'une monture toute sellée se trouvait à l'écurie. Cette précaution faisait partie du système d'alarme qu'il avait combiné avec Ma Jong. Chaque poste disposait aussi de fusées éclairantes en cas de troubles nocturnes.

— Qu'un garde monte immédiatement à cheval, dit-il au lieutenant en charge. Il fera le tour des postes voisins et leur transmettra l'ordre de nous envoyer leurs hommes disponibles. Dès que nous en aurons une centaine, ils iront rassembler tous les boueux des environs. Ceux trouvés porteurs d'armes seront arrêtés et conduits à la prison militaire ; ceux qui tenteront de résister seront abattus.

Il fit une grimace de douleur lorsque Ma Jong appliqua un emplâtre huilé sur la blessure de son dos. Sa cotte de mailles avait arrêté la flèche, mais les petits anneaux qui la formaient étaient profondément enfoncés dans la chair au point d'impact.

— C'était une flèche en bois, heureusement, fit observer Ma Jong. Celles de fer auraient tout traversé. J'ai dit plus de cent fois à l'intendance que si ces flèches-là devenaient réglementaires, il faudrait renforcer les cottes de mailles avec des plaques de métal sur la poitrine et dans le dos. Sais-tu ce que ces fossiles m'ont répondu ? Qu'on ne pouvait pas sacrifier la mobilité à la sécurité !

Après s'être rhabillés, ils avalèrent un bol de riz avec le lieutenant et se remirent en route. La nouvelle de l'incident avait dû se répandre, car ça et là des fenêtres s'ouvraient et des regards anxieux scrutaient les alentours. À force de poser des questions, ils finirent par atteindre une grande bâtisse au milieu d'une ruelle étroite mais pas trop sale. Son portail délabré était entrouvert.

Il n'y avait pas de meubles dans le hall d'entrée et le plâtre des murs manquait en de nombreux endroits, mais le sol avait été récemment balayé. Une ouverture donnant sur une petite pièce à droite et une autre à gauche étaient veuves de leurs portes, utilisées depuis longtemps comme bois de chauffage selon toute probabilité.

— Il n'y a personne ! s'écria Tsiao Taï.

— Chut... murmura Ma Jong en levant la main. Quelqu'un jouait de la flûte dans le lointain.

Ils traversèrent le hall et ouvrirent la porte du fond. Un vaste jardin à demi sauvage apparut. Des pêchers et des orangers émergeaient de l'herbe haute et, de chaque côté, un passage ouvert reliait le hall à un bâtiment plus haut qui fermait la perspective. Ce jardin était le carré de verdure aperçu du haut de la pagode. Le son de la flûte leur parvenait mieux maintenant, et celui qui jouait sur cet instrument un air vif au rythme bien marqué était sans aucun doute un excellent musicien.

— Enfin, nous les avons trouvés ! s'écria Tsiao Taï en indiquant du doigt un petit singe suspendu par la queue à une branche. L'animal les observait de ses yeux bruns tout ronds. Tsiao Taï essaya de l'attirer en faisant avec ses lèvres un bruit curieux, mais, voyant Ma Jong se précipiter vers le passage de gauche, il le rattrapa vite et lui dit :

— Si la fille dont tu t'es entiché est là – ce que je souhaite de tout cœur, mon vieux –, je retiendrai l'attention du papa et de la sœurette pendant que tu la bécoteras dans un coin. Tu as bien mérité une petite récompense !

Ma Jong s'épanouit. De telles paroles dans la bouche de son taciturne frère de sang n'étaient pas un mince compliment.

Arrivés devant une porte de plein cintre, ils s'arrêtèrent pour admirer le charmant spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Assis sur un tabouret, au centre d'une vaste pièce meublée d'un banc rustique et d'une petite table à thé, Yuan jouait de la flûte. Corail dansait près de lui, dressée sur la pointe de ses minuscules chaussons brodés et agitant avec grâce les longues manches de sa robe. Dans le mur du fond, une porte-lune donnait sur un jardin miniature où des bambous élancés poussaient parmi des rocallles aux formes singulières. Après la brutale aventure qu'ils venaient de vivre, cette paisible scène leur parut appartenir à un autre monde, et, fascinés, ils ne pouvaient en détacher leurs regards.

Enfin, Ma Jong s'avança en toussotant. Yuan ôta la flûte de ses lèvres et haussa les sourcils. Au bout d'une seconde ou deux il se leva, s'inclina légèrement, et dit de sa voix grave :

- À quoi dois-je l'honneur de cette visite inattendue ?
- Mademoiselle Blanc-Bleu est-elle ici ? demanda Ma Jong.

Le montreur de marionnettes le regarda et réfléchit un instant avant de répondre :

— Non. Elle est sortie il y a une demi-heure. Leur désignant le banc rustique, il ajouta : Asseyez-vous, messieurs. Et toi, Corail, va chercher le thé.



## LA DANSE DE MADEMOISELLE CORAIL

Ne sachant trop comment délivrer son message, Ma Jong tira sur sa moustache et finit par décider qu'il serait impoli d'en venir trop tôt au fait. Il se contenta donc de dire négligemment :

— Nous venons de croiser une bande de boueux qui paraissaient animés des pires intentions. Avez-vous entendu parler d'un incident quelconque ?

— Non. Mais ces gens-là deviennent de plus en plus insupportables. Ils ont formé une manière de société secrète et obligent les gens à leur acheter des amulettes qui protègent prétendument de la peste. Ils débitent un tas de sornettes. D'après eux, le fléau actuel signifierait que le Ciel a retiré son mandat à l'empereur et qu'une nouvelle dynastie va régner.

Yuan haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela changerait, je vous le demande ? Il y aura toujours des gouvernants et des gouvernés... et toujours ceux-ci devront courber le dos !

— Très juste, constata Tsiao Taï.

Voyant que son camarade ne savait pas comment s'y prendre pour annoncer le but de leur visite, il prit l'initiative des opérations et dit :

— Nous sommes venus vous apporter un message de notre maître, le président de la Cour métropolitaine de justice. Il désire vous voir tout de suite, monsieur Yuan, ainsi que votre fille, mademoiselle Corail.

— Le président de la Cour métropolitaine veut me voir... répéta lentement le montreur de marionnettes tandis que Corail revenait, portant la théière dans son panier ouatiné. Elle approcha la petite table et emplit deux tasses pour les visiteurs.

« Elle est très gentille, pensa Ma Jong en la regardant, mais elle n'a pas l'altière beauté de sa sœur. »

— Ces messieurs veulent nous emmener au palais du gouverneur, expliqua Yuan à sa fille.

D'un geste effrayé, la jeune fille se couvrit la bouche de sa manche.

— Il s'agit seulement de répondre à quelques questions, s'empressa de dire Ma Jong pour la rassurer.

— Et le singe ? demanda-t-elle à son père.

— Il ne se sauvera pas. Il ne connaît pas encore les environs et aura trop peur pour sortir du jardin. Blanc-Bleu s'occupera de lui à son retour. Partons !

Tout en marchant, il désigna la vieille maison aux deux amis.

— Comme vous pouvez le voir, dit-il, ceci a été une belle demeure autrefois. Mais il y a quelques années son propriétaire l'a quittée pour la ville haute. Des sans-logis sont venus l'occuper, mais ont vite déguerpi en prétendant que la maison était hantée. Il haussa les épaules. Personnellement, je n'ai jamais rencontré de fantôme dans ses murs. Corail trouve la grande salle parfaite pour répéter ses danses, et sa sœur s'entraîne aux exercices du sabre dans le jardin.

Arrivés dans la rue, ils virent passer une patrouille de soldats armés jusqu'aux dents. La grande rafle des boueux commençait.

## 16

MONSIEUR YUAN AVOUE SON MANQUE DE CONFIANCE EN LA JUSTICE IMPÉRIALE. LE JUGE TI CONFESSE UNE PETITE FAIBLESSE.

ASSIS DEVANT SON BUREAU, le juge Ti signait les papiers que Tao Gan lui passait un par un quand il vit entrer Ma Jong et Tsiao Taï. Posant son pinceau, il leur dit :

— Hou s'est laissé arrêter sans résistance. Mais il est plus de midi : avez-vous réussi à trouver ce montreur de marionnettes, au moins ?

— Oui, Votre Excellence, répondit Ma Jong. Il est dans l'antichambre avec sa fille Corail. La sœur de celle-ci était absente. Comme vous n'avez pas exprimé le désir de la voir, nous sommes partis sans l'attendre. En cherchant Yuan et sa fille, nous avons découvert que les boueux préparaient du vilain. Les coquins ont organisé une sorte de société secrète plus ou moins religieuse ; ils vendent des amulettes et répandent des rumeurs séditieuses.

Le poing du juge s'abattit sur la table.

— Des sectes antigouvernementales... il ne manquait plus que cela ! s'écria-t-il avec colère. Se maîtrisant, il poursuivit d'un ton plus calme : Nous allons prendre immédiatement les mesures nécessaires. En une période comme celle-ci, les sectes de ce genre deviennent vite dangereuses. Bien des rébellions n'ont pas commencé autrement.

— Nous avons eu un petit accrochage avec eux, Noble Juge, expliqua Tsiao Taï. Aussi, après avoir découvert qu'ils portaient des armes, nous nous sommes rendus au poste militaire le plus proche et avons dit à leur chef d'alerter ses collègues. Ils sont en train d'arrêter les coquins en ce moment. Frère Ma et moi irons

tout à l'heure à la prison militaire pour interroger ceux qu'on y aura amenés.

— Comme par hasard, le docteur Liou se trouvait là, Noble Juge, ajouta Ma Jong. Il semblait en bons termes avec eux. Mais il avait disparu quand la bagarre a commencé, aussi je ne suis pas certain qu'il ait partie liée avec la bande.

— Vérifie cela quand tu questionneras les prisonniers et envoie-moi aussitôt ton rapport. Maintenant, fais entrer Yuan et sa fille.

Sur un signe du magistrat, Tsiao Taï et Tao Gan approchèrent des tabourets et s'assirent.

— Monsieur et mademoiselle Yuan, annonça Ma Jong.

Le montreur de marionnettes s'agenouilla, imité par sa fille.

— Vous pouvez vous relever, dit le juge.

Ils obéirent, et Yuan attendit, les bras le long du corps, étudiant d'un œil circonspect le visage du magistrat tandis que sa compagne gardait la tête baissée et jouait nerveusement avec les pans de sa ceinture. Le juge nota qu'un petit emplâtre recouvrait son oreille droite.

— Vous vous appelez Corail, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Les jumeaux reçoivent d'ordinaire des noms présentant une certaine analogie. Pourquoi n'avez-vous pas suivi cette vieille coutume, monsieur Yuan ?

— Mon épouse avait appelé nos enfants Saphir et Corail, Votre Excellence. Mais, il y a treize ans, une femme nommée Saphir disparut d'une maison de joie de la ville basse en des circonstances mystérieuses. Craignant que ce nom ne portât malheur à ma fille, je le changeai en Blanc-Bleu, qui évoque la couleur de la pierre.

— Je vois.

Le juge sortit la boucle d'oreille et le petit caillou rouge de son tiroir et les posa devant lui.

— Dans quelles circonstances avez-vous perdu ceci ? demanda-t-il à Corail.

La jeune fille releva la tête. À la vue des pauvres bijoux, ses joues roses pâlirent brusquement.

— Très bien, dit le juge d'un ton sec. Retournez dans l'antichambre. Conduis-la, Tao Gan.

Pendant que son lieutenant emmenait Corail, le juge Ti examina le montreur de marionnettes en caressant sa barbe.

— Quelle parenté existait entre vous et l'esclave fouettée à mort par Yi ? demanda-t-il enfin.

— C'était mon épouse.

— Pourquoi se trouvait-elle esclave chez Yi ?

— Parce que je n'ai pu rendre à Hou l'argent que je lui devais.

Les sourcils du juge se haussèrent.

— Hou, avez-vous dit ?

— Oui, Votre Excellence. Monsieur Hou employait mon père en qualité d'intendant. Le salaire était bas, notre famille nombreuse. La pauvreté contraignit mon père à voler de l'argent à un orfèvre. Monsieur Hou remboursa celui-ci et l'affaire fut étouffée. En retour, mon père s'engagea à lui payer le double de la somme par petits versements successifs. Mon père étant mort après le premier acompte, je devins débiteur à sa place, mais les frais de l'enterrement me mirent dans l'impossibilité de faire le second versement en temps voulu. Monsieur Hou décida alors que ma femme deviendrait son esclave tant que la dette ne serait pas intégralement remboursée. Il la traita bien, mais Yi l'aperçut un jour qu'il visitait son ami et persuada Hou de transférer l'engagement à son nom. Voilà comment ma femme devint l'esclave de Yi.

— Pourquoi n'avez-vous pas protesté ? demanda le juge Ti. Ce transfert était illégal.

— Comment l'aurais-je pu, Noble Juge ? Monsieur Hou était notre maître... notre bienfaiteur. N'avait-il pas sauvé la face à mon père en remboursant l'orfèvre ?

— Mais pourquoi ne pas avoir porté plainte contre Yi quand il tua votre femme de cette façon abominable ?

— Moi, le fils d'un simple intendant, porter plainte contre monsieur Yi, marquis de l'« Ancienne Société » ? dit le montreur de marionnettes avec amertume. Du haut de son beau palais, Votre Excellence ne voit sans doute pas comment ses

subordonnés rendent la justice quand le plaignant appartient aux classes pauvres !

— Je les surveille de mon mieux, répondit le juge d'un ton sec. Les abus sont sévèrement réprimés, mais nous ne pouvons pas exercer de poursuites quand il n'y a pas plainte. Un gong est accroché devant la haute cour de justice et à la porte de chaque tribunal : tout citoyen a le droit de venir le frapper lorsqu'une injustice vient à sa connaissance. Ceci n'est pas seulement un privilège, mais aussi un devoir. La justice est rendue impartialement dans l'Empire fleuri et, à l'exception des périodes troublées et des crises nationales, il en a été ainsi depuis deux mille ans.

— C'est probablement parce que j'ai toujours vécu dans les taudis de la ville basse que le fait m'a échappé, déclara Yuan.

— Si vous étiez allé voir mon prédécesseur, il y a six ans, vous auriez eu l'occasion de vous en rendre compte, répliqua le juge sans se départir de son calme. Cela vous aurait épargné la peine de monter une pièce de marionnettes d'un genre plutôt spécial, de jeter votre fille dans une aventure dégradante, et de lui faire courir de graves dangers.

Yuan ne répondant rien, le juge poursuivit :

— Montreur de marionnettes, vous avez cru que les êtres humains pouvaient se manipuler comme vos petits personnages. Vous connaissiez le caractère violent de Hou et sa basse sensualité aussi bien que les goûts pervers de Yi. Vous vous êtes imaginé que grâce à votre fille vous pourriez dresser les deux hommes l'un contre l'autre et que Hou tuerait Yi ou inversement. Dans un cas comme dans l'autre la mort de votre épouse était vengée puisque le survivant serait condamné à la peine capitale. Pour mettre à exécution ce plan diabolique, vous n'avez pas craint d'obliger votre fille – une charmante et douce créature – à s'exposer nue aux yeux de vils débauchés... sans parler du risque d'être violentée par l'un d'eux.

— Ce risque n'a pas fait reculer Corail qui adorait sa mère et aurait accepté n'importe quoi pour la venger. Elle approuvait mon plan qui nous permettait d'y parvenir sans lever la main contre nos anciens maîtres. Et les danses nues sont du domaine de l'art, Noble Juge. Elles ne dégradent pas celles qui les

exécutent avec conscience. Ces spectacles avilissent seulement les personnes qui y assistent pour le mauvais motif.

— Et si monsieur Yi avait voulu abuser d'elle dans la galerie ?

— Le tenancier de la taverne des Cinq Bénédictions accompagnait toujours Corail. C'est mon meilleur ami, et il joue très bien du tambour.

— Un petit bossu malingre ! s'écria Ma Jong indigné. Vous ne craignez pas que...

— Ce bossu est le plus adroit lanceur de couteau de la ville basse, monsieur Ma, l'interrompit Yuan. Il n'a peur de personne. D'ailleurs, Yi prenait Corail pour une courtisane professionnelle et le bossu pour son rabatteur. Il offrit plusieurs fois à celui-ci de racheter Corail, pensant qu'il pourrait la traiter à sa guise une fois le prix payé.

— Votre autre fille était-elle au courant ?

— À Dieu ne plaise, Votre Excellence ! s'écria Yuan terrifié. Je lui ai toujours dit qu'au cours de son travail chez monsieur Yi, sa mère était tombée dans un puits trop profond pour qu'on pût l'en tirer. Si Blanc-Bleu avait connu la vérité, elle se serait rendue aussitôt chez Yi et l'aurait étranglé de ses propres mains ! C'est une brave et honnête fille, Noble Juge, mais elle possède une volonté indomptable et s'emporte facilement. Si elle avait décidé de punir Yi, moi qui suis pourtant son père, je n'aurais pu la retenir. Corail est très différente. Docile et douce, elle s'intéresse uniquement au chant et à la danse. Tout marchait comme nous l'avions prévu, mais hier soir elle est allée chez Yi, seule et sans rien me dire. Alors, le misérable a voulu...

— Je préfère entendre la suite de sa propre bouche, l'interrompit le magistrat. Va la chercher, Tao Gan.

Lorsque la jeune fille fut de nouveau devant lui, le juge expliqua :

— Monsieur Yuan vient de me faire part du plan conçu pour venger votre mère. À présent, je voudrais que vous me racontiez exactement ce qui s'est passé hier soir.

Lui lançant un regard timide, elle commença d'une voix douce :

— Hier, vers midi, je suis allée au marché avec ma sœur, Noble Juge. Nous essayions de trouver des légumes lorsque

quelqu'un tira ma manche. C'était monsieur Yi. J'eus très peur, mais il me dit aimablement : « Comment vas-tu, Corail ! Et voilà sans doute ta sœur jumelle, la fameuse acrobate ? J'ai bien connu votre père quand il servait mon honorable ami Hou en qualité d'intendant. » Je n'arrivais pas à comprendre comment il avait pu découvrir mon identité et ne savais que répondre. Je lui fis donc une profonde révérence, et ma sœur m'imita. Après un échange de paroles banales, Yi déclara qu'il voulait m'entretenir seule d'une vieille affaire de famille. Aussitôt que Blanc-Bleu se fut éloignée, il changea brusquement d'attitude. Après m'avoir couverte d'injures, il me dit que lors de ma dernière visite l'un de ses domestiques m'avait reconnue et s'était empressé de lui dire mon nom. « Ton père a toujours été un rusé coquin, ajouta-t-il fou de rage. Je vais prévenir Hou, et à nous deux nous l'enlèverons et le ferons mourir sous la torture. » Je le suppliai de nous pardonner. À la fin il y consentit, à la condition que j'aille danser une dernière fois chez lui le soir même... toute seule.

Rougissante, la jeune fille leva les yeux vers le juge Ti.

— Je savais fort bien que Yi ne se contenterait pas de me voir danser, continua-t-elle, mais j'étais prête à consentir à tout pour qu'il épargnât mon père. Je promis donc de venir et, le soir, je dis à mon père que j'allais retrouver une amie. J'arrivai chez Yi à l'heure indiquée. J'avais emporté ma guitare dans l'espoir de gagner du temps en faisant un peu de musique. Il m'ouvrit lui-même la porte et me conduisit en plaisantant au cabinet de toilette de la galerie. Je proposai de chanter d'abord, mais il n'y consentit pas. « Déshabille-toi, me dit-il, et n'aie pas peur, je veux seulement te voir danser nue une dernière fois. » Je retirai donc mes vêtements et passai dans la galerie.



## UN SADIQUE PERSONNAGE ET SA VICTIME

Yi était assis près de la table. Je remarquai que le divan ne se trouvait pas contre le mur mais avait été placé au centre du portique. L'intention de Yi était évidemment de tourmenter Hou en me faisant danser à un endroit où ce dernier pourrait m'apercevoir de son balcon. Je ne m'étais pas trompée. Yi me désigna le divan. Je grimpai dessus sans savoir trop quelle attitude prendre en l'absence d'un tambour pour rythmer mes pas. Yi goûta au sirop de gingembre placé sur sa table pendant que j'attendais, horriblement gênée. Soudain, il me dit avec un sourire : « Viens ici, je te donnerai du gingembre. Tu verras, c'est très bon. » Quand j'approchai, il bondit sur ses pieds et m'attrapa si brutalement par les cheveux qu'une de mes boucles d'oreilles fut arrachée. De son autre main, il empoigna un fouet caché sur le fauteuil et, me traitant des noms les plus ignobles, cria : « Je vais te tuer de la même manière que ta mère et à la même place ! » Puis, lâchant ma chevelure, il me cingla la poitrine. La douleur me fit faire un pas en arrière et je trébuchai contre l'affreux divan sur lequel je tombai assise. Terrifiée, je me couvris le visage de mes mains. Au bout d'un instant, comme je n'entendais rien, j'écartai un peu les doigts pour voir ce qui se passait. À demi tourné vers la fenêtre, mon bourreau

regardait fixement une grande ombre se profiler sur le store. Les mains crispées sur ma poitrine, je courus au cabinet de toilette et, saisissant guitare et vêtements, je descendis dans le passage aussi vite que je pus. M'habillant tant bien que mal en route, je gagnai l'avant-cour. Personne ne s'y trouvait. Je sortis par le portillon, que je refermai derrière moi.

Elle poussa un gros soupir. Ma Jong lui offrit une tasse de thé, mais elle secoua la tête et reprit :

— Je marchai au hasard dans les rues désertes, essayant de comprendre ce qui venait d'arriver. Évidemment, monsieur Hou surveillait la galerie de son balcon. Quand il me vit nue sur le divan, il ne put se contenir, sauta dans le canal et grimpa jusqu'à la fenêtre. Voilà certainement ce qui s'était passé. Ensuite, me dis-je, Yi a dû lui révéler mon nom et, oubliant leur querelle, les deux hommes se sont mis à chercher ensemble la meilleure manière de nous perdre. Cette pensée raviva ma terreur... je tentai de la surmonter en chantonnant un petit air. C'est alors que les boueux m'ont attaquée, et que le médecin... Oh, cette nuit fut la plus horrible de toute mon existence !

Des larmes parurent au bord de ses paupières. Elle les essuya d'un geste impatient et continua :

— Heureusement, ma sœur n'était pas à la maison. Mon père ne me gronda pas, mais il me dit que nous allions être obligés de fuir pour échapper à la vengeance de Yi. Quand nous apprîmes que ce dernier venait d'être assassiné...

Elle n'acheva pas. Renversé dans son fauteuil, le juge Ti caressa lentement sa barbe et dit :

— Merci, mademoiselle Yuan. Vous avez passé de terribles minutes. Mais vous êtes courageuse... et bien jeune encore. La jeunesse oublie facilement, privilège que ne partagent pas les vieilles personnes, hélas !

Il se tourna vers Yuan et demanda d'un ton moins sévère qu'au début :

— Pourquoi avez-vous introduit le meurtre de votre épouse dans le spectacle de marionnettes ?

— Pour entretenir ma haine, Noble Juge.

Il détourna la tête, les rides sur son mobile visage d'acteur soudain plus profondes, puis il reprit en cherchant ses mots :

— Je m’interroge parfois... sur la nature des choses. Je songe au milieu dans lequel Yi fut élevé, l’« Ancienne Société » avec ses concepts désuets... sa soif de pouvoir absolu... ses frustrations.

Il regarda le juge et ajouta comme pour s’excuser :

— Ce sont mes marionnettes qui me donnent ces idées étranges, je le crains. Le jour où monsieur Ma vint dans la taverne, je broyais du noir et je sentis brusquement qu’il me fallait revoir la tragédie... en parler avec quelqu’un.

Il secoua la tête et conclut :

— Après tout, mon plan a réussi. Une violente querelle a dû éclater entre Hou et Yi. Le premier a tué le second, et il est sous les verrous. Maintenant, il ne me reste plus qu’à subir les conséquences de mon acte.

Le juge Ti considéra un instant le visage las du montreur de marionnettes, puis, se tournant vers Corail, il demanda :

— Yi vous payait-il à l’issue de chaque séance, mademoiselle Yuan ?

— Non, Seigneur Juge. Il a voulu le faire à plusieurs reprises, mais Wang-le-bossu répondait alors que tout se réglerait à la fin.

— Dans ce cas, dit le magistrat, vous ne pouvez être accusé de rien, monsieur Yuan. Votre fille non plus. Vous avez eu tort de vouloir jouer au justicier, mais je ne vois pas, en la circonstance, quelle accusation on pourrait retenir contre vous. D’ailleurs, rien ne prouve que la jalousie inspirée par votre fille ait été le seul motif de querelle entre Hou et Yi. Et aucune loi n’interdit à une femme de danser gratis, même toute nue. Reprenez votre boucle d’oreille, mademoiselle Yuan. Le corail correspond bien à votre nom !

Yuan voulut parler, mais le juge leva la main.

— Yi était le représentant attardé d’une époque abominable, dit-il gravement. Son assassin a débarrassé la terre d’un monstre cruel, et pourtant l’impartiale justice dont je vous ai entretenu tout à l’heure exige qu’il soit décapité. À moins, bien entendu, qu’il ne puisse établir la légitime défense. Voyez-vous, monsieur Yuan, si l’on permettait aux citoyens de se faire justice eux-mêmes, la loi deviendrait sans force et chacun serait à la

merci de son voisin. J'ai dû faire arrêter Hou parce qu'il s'était livré à une tentative de viol sur la personne de votre fille, mademoiselle Blanc-Bleu et...

— Monsieur Hou a voulu violer Blanc-Bleu ? s'écria Yuan au comble de la surprise. Quand cela s'est-il passé, Noble Juge ?

— Posez-lui la question vous-même !

— Elle ne me dit jamais rien, gémit Yuan.

— En tout cas, reprit le juge, les tentatives de viol sont passibles de la peine capitale. La tête de Hou tombera sur l'échafaud. Rapportez mes paroles à votre fille, elles ramèneront le calme dans son esprit. À présent, vous pouvez vous retirer.

Yuan et Corail se mirent à genoux pour remercier le juge.

— Relevez-vous, commanda-t-il, et faites-moi la faveur de répéter dans l'« Ancienne Société » que la justice existe pour les petits comme pour les grands, pour les pauvres comme pour les riches. Et que, même en ces terribles moments où la peste tue chaque jour des centaines de personnes, la cause de toute mort violente sera recherchée et le coupable puni. Adieu !

Ma Jong reconduisit le montreur de marionnettes et sa fille. À son retour, il demanda au juge avec un sourire épanoui :

— Comment Votre Excellence a-t-elle découvert la vérité ?

— Lorsque tu m'as fait le récit de ta rencontre avec Yuan, répondit le magistrat, je me suis rendu compte tout de suite que la mort de l'esclave le touchait personnellement. Elle l'affectait à tel point qu'il lui fallait montrer sur son théâtre le supplice de la malheureuse et en discourir... même avec un parfait étranger comme toi. S'il avait connu ta qualité, ma conclusion eût été différente. Je me serais dit qu'ayant eu par hasard connaissance du crime, il avait préparé ce tableau dans le but d'attirer l'attention de la justice sur le coupable. Chez un homme du peuple, cette façon détournée de nous avertir n'aurait rien eu de surprenant. La ressemblance entre monsieur Hou et le petit portier me révéla ensuite le lien qui avait uni Hou autrefois à madame Giroflée, et m'incita à ne pas ajouter une foi absolue au témoignage de celle-ci. Après avoir découvert le cadavre, elle regarda vraisemblablement autour d'elle pour voir si le meurtrier n'avait pas laissé de traces. Les marques humides sur le rebord de la fenêtre lui firent comprendre que cet assassin

pouvait être Hou, dont la villa se trouve juste de l'autre côté du canal. Elle se dépêcha donc de les faire disparaître. Dans sa hâte, elle n'aperçut pas cependant le morceau d'étoffe ensanglanté derrière la colonne. Au moment de mettre son fils au courant, elle se souvint de la danseuse et de son rabatteur, et décida d'orienter les soupçons vers ce dernier. Quand elle exposa une théorie en ce sens à l'adolescent, celui-ci répliqua que l'homme était trop malingre pour avoir pu assommer leur maître. Elle revint à la charge, l'assurant que dans la demi-obscurité il avait mal vu, que cet individu était un costaud comme tous ceux de sa profession, et qu'il faudrait le décrire ainsi à la police. Le garçon ne fut pas convaincu, et l'idée que sa déposition pourrait nuire à la danseuse qu'il admirait le mit au supplice, d'où sa nervosité quand je l'interrogeai. Plus tard, lorsque Hou m'apprit que le rabatteur était un homme d'un certain âge quelque peu difforme, j'aurais dû tout deviner. Après avoir réfléchi, je finis cependant par rapprocher certains faits en apparence sans lien entre eux ou même contradictoires et, brusquement, tout se mit en place. Les renseignements fournis par l'homme à l'œil de lézard me firent comprendre que Porphyre n'était pas une vraie courtisane et qu'elle jouait le rôle pour mettre la discorde entre Hou et Yi. Monsieur Yuan avait une fille nommée Corail qui était bonne chanteuse (ne l'avais-je pas entendue moi-même de la terrasse ?) et le petit portier avait été fort impressionné par la voix douce de la prétendue Porphyre. Enfin, le corail et le porphyre sont tous deux de couleur rouge et, lorsque les gens cherchent un nom d'emprunt, ils ont tendance à le choisir pas trop différent du leur. Peut-être dans la crainte inconsciente de perdre leur identité s'ils s'en éloignaient trop ! Je conclus de tout cela : *primo*, que l'esclave assassinée touchait Yuan de très près ; *secundo*, qu'étant montreur de marionnettes, il avait tout naturellement imaginé pour sa vengeance un scénario bien combiné dans lequel Corail jouerait le rôle principal. Le temps de la peste était idéal pour l'exécution du projet, car Yi avait envoyé presque tous ses domestiques à la montagne et, d'autre part, les pensionnaires des maisons de joie refusaient de venir chez Yi. L'erreur de Yuan

fut de vouloir se substituer au destin. Un sourire mélancolique joua un instant sur les lèvres du juge Ti et il ajouta :

— Je devrais être le dernier à l'en blâmer car il m'arrive parfois de commettre la même faute ! À présent, mes amis, buvons une tasse de thé. Ensuite, je changerai de costume ; il va bientôt falloir nous rendre dans la demeure de monsieur Mei pour assister à ses obsèques.

— Avec votre permission, Noble Juge, dit Ma Jong, frère Tsiao et moi aimerions faire un saut jusqu'à la prison militaire pour apprendre comment s'est passée la rafle des boueux.

— Entendu. Mais auparavant faites donner à monsieur Fang l'ordre de suspendre la recherche de Porphyre et de son compagnon. Sans cela, le pauvre Yuan et sa fille vont être traqués par toute la racaille du quartier réservé désireuse de toucher une récompense ! Tao Gan, tu m'accompagnes aux obsèques de monsieur Mei.

UN LAMPION AIDE LE JUGE TI À VOIR CLAIR. LA LUMIÈRE SE FAIT SUR LE RÔLE JOUÉ PAR DEUX CRIMINELS.

— MADAME MEI a été une parfaite hôtesse, déclara Tao Gan. Avec sa prudence habituelle, il ajouta : Du moins, c'est l'impression qu'elle m'a donnée. Une veuve très digne, ex-courtisane ou non.

Le juge Ti ne répondit rien. La nuit était déjà tombée. Assis sur la terrasse dominant le jardin de monsieur Mei, les deux hommes admiraien le spectacle des arbres en fleurs et des allées aux harmonieux méandres. Un mur couvert de mousse fermait ce petit paradis et, au-dessus, la silhouette des toits recourbés et des tourelles de la vieille ville se découpait, plus sombre, sur le gris menaçant du ciel.

De la salle de réception arrivait le chant monotone des moines bouddhistes. La dépouille mortelle de monsieur Mei y était exposée et, assis devant la bière, les moines psalmodiaient le service des morts, ponctuant la récitation de coups frappés sur leurs gongs de bois en forme de crâne. Le cousin du disparu avait reçu lui-même les quelques personnes venues malgré l'épidémie : représentants des institutions charitables patronnées par monsieur Mei ou notables de la ville pour la plupart. Madame Mei s'était tenue à l'arrière-plan comme l'exigeait l'étiquette, grande et svelte dans sa robe de deuil toute blanche. De nombreuses bannières accrochées aux poutres du plafond rappelaient aux invités toutes les vertus du défunt. Le juge Ti avait rendu les derniers devoirs à son ami en jetant une pincée d'encens dans un brûle-parfum de bronze placé devant le cercueil. Ce geste accompli, il avait entraîné Tao Gan vers la terrasse car l'entêtante odeur de l'encens indien commençait à

lui donner la migraine. Il faisait aussi lourd dehors, mais le jardin désert formait un agréable contraste avec la cohue de la grande salle.

— Que la vie est donc étrange, dit soudain le magistrat. Il y a seulement trois semaines, je prenais le thé juste à cette place avec monsieur Mei. Je l'entends encore me conter comment il avait lui-même dirigé l'agencement de ce jardin. C'était un homme aux talents variés. Comme l'emplacement des bosquets de bambous est bien choisi pour s'harmoniser avec les pierres moussues du fond !

Regardant les amandiers en fleur dont la subtile fragrance venait jusqu'à eux, il poursuivit :

— Ne trouves-tu pas incongrue cette profusion de fleurs fraîches écloses dans la cité de la mort ?

Il poussa un soupir et reprit en caressant sa barbe :

— Tu parlais de madame Mei. Je suis de ton avis, c'est une femme remarquable. Je ne sais ce qu'elle fera, mais je lui ai conseillé de se rendre dans leur villa de la montagne.

— Elle a sûrement pris la décision de quitter Tch'ang-ngan, Noble Juge. Les servantes amenées par le cousin sont en train d'emballer ses objets personnels.

— Monsieur Mei possédait une maison dans chaque grande ville de l'Empire ou peu s'en faut, sa veuve n'a donc que l'embarras du choix.

Après un petit silence, le juge Ti ajouta :

— J'ai toujours eu l'intention de voir de mes propres yeux l'endroit où monsieur Mei a eu son fatal accident. Puisque nous voilà ici, n'attendons pas davantage. Il ne doit plus rester grand-monde maintenant, et...

S'interrompant, il mit sa main sur le bras de Tao Gan.

— Regarde ! s'écria-t-il.

Quelques pétales venaient de se détacher des fleurs d'amandier, au-dessus d'eux, et voltigeaient doucement avant de venir se poser sur le sol.

Le juge étendit la main.

— Il me semble bien sentir un léger souffle d'air, dit-il.

Plissant les paupières, son compagnon scruta le ciel.

— Oui, Noble Juge. Ce gros nuage noir, là-bas, s'est déplacé !

— Le Ciel veuille que ce soit signe de changement de temps, dit le juge avec ferveur. Viens, allons trouver le majordome.

Ils se dirigèrent vers la maison. Dans l'avant-cour, de petits groupes d'invités conversaient encore à mi-voix. Le juge Ti s'approcha du vieux serviteur debout près de la porte et lui demanda de les conduire dans l'aile orientale.

Le vieillard leur fit suivre un long couloir et bientôt ils arrivèrent dans une salle de dimensions impressionnantes. Un grand escalier de marbre fort raide montait du centre de la pièce vers le premier étage. Levant la tête, le juge vit une galerie bordée par une balustrade en bois recouverte de laque vermillon et, au-dessus, une sorte de coupole traversée par deux grandes poutres ; accroché à l'intersection de celles-ci, un énorme lampion rouge répandait une douce lumière sur tout le vestibule. Des panneaux de soie brodés d'animaux fabuleux décoraient les murs blanchis à la chaux de l'escalier. De chaque côté des marches courait une rampe haute seulement de deux pieds ; les pilastres qui la supportaient à intervalles réguliers se terminaient par un ornement sculpté en forme de bouton de lotus.

À l'autre extrémité de la pièce, on apercevait une porte-lune, grande ouverture circulaire fermée par un treillis de bois sur lequel était appliquée une mince étoffe de soie blanche. Près de cette porte, un vase de fleurs reposait sur une table murale en ébène.

Le majordome désigna le pilastre de gauche au bas des marches.

— C'est ici que gisait le corps du maître, dit-il en baissant la voix.

Le juge hocha la tête.

— Cet escalier est vraiment très raide, remarqua-t-il. La bibliothèque de monsieur Mei se trouve quelque part là-haut, j'imagine ?

— En effet, Seigneur Juge. C'est la plus grande des pièces qui donnent sur la galerie, juste devant l'endroit où s'arrêtent les marches. Les autres, plus petites, servent surtout de débarras.

Allongeant le cou, le juge considéra l'énorme lampion avec intérêt. Sur l'une de ses faces était tracé le caractère signifiant « chance », sur une autre celui signifiant « prospérité ».

— Comment vous, y prenez-vous pour l'allumer ? demanda-t-il d'un ton curieux.

— Oh, c'est très simple, Seigneur Juge. Chaque soir, à sept heures, je monte dans la galerie et tire le lampion vers moi à l'aide d'une longue tige de bambou terminée par un crochet. Ensuite, j'enlève le résidu des vieilles bougies et les remplace par des neuves. Des bougies grosses comme celles qu'on utilise dans les temples. Elles éclairent jusqu'à minuit passé.

Tao Gan tâtait l'extrémité aiguë du premier pilastre.

— Si la tête de monsieur Mei n'avait pas donné contre cette pointe, il serait mort tout de même, fit-il observer. De là-haut, une chute sur les marches ou sur les dalles du sol aurait été fatale à une personne de son âge.

Le juge acquiesça, occupé à lire les caractères tracés au-dessus de la porte-lune.

— Demeure du Loisir élégant, déchiffra-t-il tout haut. Excellente calligraphie !

— Ces caractères sont de la main de mon époux, dit derrière lui une voix douce. Se retournant, il vit madame Mei. Le docteur Liou qui se tenait à côté d'elle s'inclina profondément.

— Cet escalier est vraiment raide, madame, dit le juge. Et la rampe est trop basse pour s'y rattraper si l'on manque une marche.

— Je ne crois pas qu'une rampe plus haute eût sauvé monsieur Mei, Noble Juge, remarqua le médecin. Il doit avoir eu une attaque d'apoplexie juste au moment de descendre. Il était probablement mort lorsque sa tête a heurté le pilastre.

— Ne pourrais-je visiter la bibliothèque de votre mari, Madame ? demanda le juge Ti à la belle veuve. J'aimerais voir l'endroit où mon estimé ami se tenait pour lire et écrire.

Le juge prononça ces paroles d'un ton fort courtois, mais Tao Gan, observant l'éclat dur de son regard, eut l'impression qu'une chose vue ou entendue avait éveillé ses soupçons.

— Rien de plus facile, Noble Juge ! répondit madame Mei. Elle fit signe au majordome, et le vieillard les précéda dans l'escalier.

En posant le pied sur la dernière marche, il dit au magistrat :

— Que Votre Excellence prenne garde, il y a encore de la cire à l'endroit où est tombée la bougie de mon maître.

Avec un coup d'œil craintif vers madame Mei qui suivait le juge, il ajouta :

— Je voulais l'enlever moi-même, mais avec ma mauvaise santé...

Il secoua mélancoliquement la tête et ouvrit une porte à deux battants. Le juge entra dans une grande pièce qu'éclairait vaguement le lampion rouge du hall. Le mur de droite et celui de gauche disparaissaient complètement derrière des bibliothèques anciennes en ébène polie. Un large divan fait du même bois et recouvert par une natte de jonc se trouvait contre le mur le plus éloigné. Au-dessus était accrochée une peinture noircie par les années représentant la Demeure des immortels.

Le juge Ti s'approcha du bureau placé au centre d'un épais tapis bleu sombre et s'assit derrière, dans un grand fauteuil qui faisait face à la porte. Un livre était ouvert devant lui, mais le lampion du vestibule ne donnait pas une clarté suffisante pour lire. Il demanda donc au majordome d'allumer le lampadaire qu'il vit à sa gauche.

Quand le vieux serviteur eut exécuté l'ordre à l'aide de son briquet, le juge tourna les feuillets du livre. Au bout d'un moment il le referma et dit à madame Mei, demeurée sur le seuil avec le docteur Liou :

— Voici une nouvelle preuve de la dévotion de votre mari au bien public, madame. Ce livre, le dernier sur lequel se sont posés ses yeux, est un ouvrage médical traitant de la meilleure façon de combattre les épidémies. C'était vraiment une noble nature !

Il se pencha pour examiner les divers objets posés sur le bureau. Il prit d'abord entre ses mains la pierre à encre, petit bloc ovale d'un demi-pouce d'épaisseur, et admira les minuscules fleurs de prunier qu'un habile artisan avait gravées sur ses bords. Passant son doigt sur la surface parfaitement

nette de la pierre, il loua sa belle qualité. Il regarda ensuite le pinceau qui n'avait pas encore servi, et le petit presse-papier de jade vert et le bol à eau en porcelaine blanche. Il accomplissait tous ces gestes sans paraître leur donner d'importance, mais, connaissant bien son chef, Tao Gan se rendit compte qu'il avait une idée en tête. Les mains derrière le dos, le maigre lieutenant du magistrat eut pourtant beau suivre son manège avec la plus grande attention par-dessus son épaule, il n'arriva pas à en deviner la raison.

Enfin, le juge Ti se leva. Après un dernier regard circulaire, il dit avec satisfaction :

— Tout ici respire l'antique élégance propre à notre pays.

Malgré le ton enjoué de ses paroles, Tao Gan comprit que le juge n'avait pas fait la trouvaille espérée.

La petite troupe redescendit l'escalier de marbre. Quand tous se trouvèrent de nouveau dans le vestibule, madame Mei annonça :

— Mon cousin vous attend dans la grande salle, Noble Juge. Le thé et les rafraîchissements sont servis. À présent, je pense que Votre Excellence me permettra de me retirer.

Le juge ne sembla pas l'entendre. Désignant la porte-lune, il demanda au majordome :

— Qu'y a-t-il de l'autre côté ?

— La salle des réceptions intimes, Noble Juge. On l'utilise rarement... juste pour recevoir les vieux amis. Elle n'est pas très vaste mais possède une autre porte qui donne sur le jardin latéral, chose très commode, car de là on peut facilement gagner la rue. Les invités entrent et sortent ainsi à leur gré sans déranger personne.

— Montrez-moi cette pièce.

— Elle n'est pas en ordre, Noble Juge ! protesta madame Mei. Personne n'y a pénétré depuis des semaines et les servantes...

Sans l'écouter, le juge franchit la porte-lune. Le seuil passé, il s'arrêta, les bras croisés dans ses vastes manches. D'un coup d'œil, il nota le grand lit à gauche avec ses rideaux de satin bleu, la bassine et le porte-habits. Tournant la tête, il aperçut une table de toilette vers laquelle il se dirigea directement.

Le miroir d'argent poli ne retint qu'un instant son regard, mais la rangée de petites boîtes à fard en porcelaine sembla l'intéresser davantage. Il les ouvrit l'une après l'autre, inspectant les poudres et les différentes sortes de rouge qu'elles contenaient sans paraître voir madame Mei et le docteur Liou qui, le visage fermé, surveillaient tous ses gestes. À côté du miroir, un nécessaire à peindre les sourcils attira ensuite son attention. Il examina la lourde pierre à encre carrée de plus de deux pouces d'épaisseur, le pinceau fin, la tablette d'encre de Chine et le petit bol d'argent qui contenait l'eau avec laquelle on humectait la pierre à encre avant d'y frotter la tablette. Une mince couche d'encre séchée couvrait la surface de la pierre et l'extrémité du pinceau était noire.

Le juge tourna brusquement le dos à la table de toilette et, s'approchant du lit, en écarta les rideaux. Une couverture de soie blanche toute froissée cachait en partie la natte de jonc et un coussin de brocart rouge avait été poussé vers l'un des coins. Un relent de fard flottait dans l'air.

Madame Mei appela le majordome resté près de la porte.

— Dites aux servantes de faire cette pièce immédiatement, lui commanda-t-elle.

— Tout de suite, madame ! s'écria le vieil homme. Mais, presque aussitôt, il s'immobilisa en voyant le geste du juge qui, au moment de refermer le rideau, s'était soudain arrêté et regardait fixement le sol. Une seconde plus tard, le magistrat s'accroupissait pour examiner la dalle de marbre, tout près de la grosse patte de lion en ébène qui formait l'un des pieds du lit. Assez vite, il se releva et dit à son lieutenant :

— Regarde donc ces taches grises sur le marbre !

Tao Gan s'accroupit à son tour. Humectant le bout de son index, il le passa sur les endroits colorés de gris.

— Ce sont des taches d'encre, Noble Juge. Des taches déjà anciennes. On les a essuyées, mais l'encre a pénétré dans le marbre. Il faut le frotter avec du sable et elles disparaîtront complètement.

Le juge n'avait pas lâché le bord du rideau. Il l'approcha de ses yeux, puis le retourna. Hochant doucement la tête, il fit voir à Tao Gan une grosse tache brunâtre.

Il laissa retomber la draperie et fixa durement madame Mei.

— Votre mari est mort dans cette pièce, madame, dit-il. Assassiné.

Madame Mei devint très pâle et fit un pas vers le docteur Liou qui semblait incapable de bouger.

— Oui, assassiné, répéta le juge. C'est avec la lourde pierre à encre du nécessaire à sourcils qu'il fut frappé. Il s'écroula et son crâne défoncé heurta le sol tout près du pied de ce lit. Avant de servir à commettre le crime, la pierre avait été utilisée normalement, et il restait de l'encre dessus. Cette encre et le sang de la victime ont taché le marbre à l'endroit que je vous ai indiqué. Le bord du rideau a balayé le sang, et la tache brunâtre sur son revers est passée inaperçue du meurtrier.

Se tournant vers le médecin, il ajouta :

— Entre parenthèses, docteur, ceci explique pourquoi de l'encre se trouvait sur la joue du mort.

Madame Mei fixa sur le juge de grands yeux incrédules sans qu'aucun son sorte de ses lèvres. Le docteur Liou dit avec inquiétude :

— On pourrait expliquer ces faits d'une douzaine de façons ! Voyons, Noble Juge, vous que la logique de votre esprit a rendu célèbre, vous n'allez pas réduire madame Mei au désespoir en tirant d'indices insignifiants une conclusion aussi aventureuse ?



## LE JUGE TI PORTE UNE ACCUSATION

Le juge Ti lui jeta un regard dédaigneux.

— Je m'en garderai bien, répliqua-t-il. Les indices relevés ici ne viennent qu'en second lieu. L'argument principal, c'est le fait qu'avec votre complice vous avez menti au sujet de l'heure à laquelle est mort son mari. Vous m'avez déclaré qu'elle a trouvé le corps au bas des marches du vestibule à dix heures du soir. La chute dans l'escalier se placerait dans ce cas un peu plus tôt. Mais alors, pourquoi monsieur Mei aurait-il pris une bougie pour descendre puisque le gros lampion rouge éclaire le vestibule, la galerie et la bibliothèque jusqu'à minuit ?

Tandis que ses interlocuteurs le regardaient sans rien trouver à répondre, il se croisa les bras et conclut :

— Madame Mei, et vous docteur, je vous arrête pour l'assassinat de monsieur Mei Liang. Tao Gan, appelle les soldats qui portaient notre palanquin !

## 18

LE JUGE TI PRÉSIDE UNE AUDIENCE DU TRIBUNAL MILITAIRE. MADAME MEI N'ACHÈVE PAS SA DÉPOSITION.

UNE DEMI-HEURE avant l'audience du soir, Tao Gan vint aider le juge à passer son costume officiel. Tout en lui tendant le bonnet à grandes ailes, il déclara :

— Ce docteur Liou m'a toujours été antipathique, Votre Excellence.

— À moi aussi, répliqua le juge Ti, ajustant avec soin sa coiffure devant le miroir du coffret en laque dans lequel on rangeait ce couvre-chef.

— Quand vous vous êtes rendu dans la bibliothèque de monsieur Mei, Noble Juge, vous cherchiez l'arme du crime ?

— Je voulais vérifier s'il n'avait pas écrit quelque chose avant de descendre. Je songeais à l'encre qui tachait sa joue. Comme tu l'as dit toi-même, elle aurait pu gicler pendant qu'il la préparait sur sa pierre, mais celle-ci était propre ainsi que le pinceau, et peu avant sa mort il n'écrivait pas... il lisait. J'en ai déduit qu'on l'avait tué avec une autre pierre à encre, une pierre assez pesante ayant servi juste avant l'assassinat puisqu'elle était encore bien encrée. Comme tu l'as vu, j'ai trouvé cet objet dans la salle des réceptions intimes.

Il s'approcha de la fenêtre et ajouta d'un ton chagrin :

— J'ai bien peur que le changement de temps ne soit pas encore pour aujourd'hui.

— Quand le soupçon vous est-il venu que monsieur Mei avait été assassiné ? demanda Tao Gan.

Le juge Ti se croisa les bras.

— Jusqu'au moment où le majordome m'apprit que le lampion du vestibule ne s'éteignait pas avant minuit, j'avais seulement le sentiment vague que quelque chose clochait dans

cette histoire. Il est très rare, vois-tu, qu'on puisse reconstituer la façon dont s'est passé un accident avec autant de précision que l'avait fait le docteur Liou. La bougie retrouvée par terre juste en haut des marches, le chausson au milieu de l'escalier, le sang sur le pilastre du bas et la tête du mort à la distance voulue, c'était trop beau. On aurait dit un itinéraire soigneusement jalonné d'indications pour empêcher toute erreur de parcours ! Ensuite, la belle veuve était une ex-courtisane mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, ce qui faisait irrésistiblement penser au triangle traditionnel : vieux mari, jeune femme, amant clandestin. Et si j'accordai d'abord à madame Mei le bénéfice du doute, ce fut à cause de la haute opinion que j'avais de son époux. Dans mon esprit, un tel homme n'aurait pu choisir une compagne indigne de lui. Je me suis malheureusement trompé.

— La salle des réceptions intimes était l'endroit rêvé pour les rendez-vous secrets, remarqua Tao Gan.

— C'est pourquoi, quand le majordome m'eut dit qu'on pouvait y accéder directement de la rue, ai-je insisté pour la voir. Bien m'en a pris, puisque j'ai trouvé entre ses quatre murs les indices qui m'ont permis de tout reconstituer. D'après madame Mei, personne n'avait mis les pieds dans cette pièce depuis des semaines. Or, en m'approchant de la table de toilette, je vis que les boîtes de porcelaine portaient des empreintes de doigts toutes fraîches et que le nécessaire à peindre les sourcils avait été utilisé depuis peu. Le lit montrait aussi des signes d'usage récent avec des taches sur son rideau et sur le sol quiachevèrent de m'édifier. L'histoire pouvait se lire comme suit : peu après minuit, monsieur Mei surprend les coupables au milieu de leurs ébats... L'un d'eux lui défonce le crâne avec la lourde pierre à encre... Ils traînent ensuite le cadavre au pied de l'escalier du vestibule et, le lampion rouge n'éclairant plus à ce moment, ils laissent une bougie pour compléter leur mise en scène.

Le juge Ti se tut un instant, puis reprit avec un demi-sourire :

— Vouloir rendre un crime trop parfait est une erreur commune à de nombreux assassins. Ils croient égarer les

enquêteurs en ajoutant des détails superflus, sans songer que ce sont précisément ceux-ci qui éveillent les soupçons. Dans le cas présent, la bougie, le chausson et le sang sur le pilastre étaient inutiles. Comme tu l'as justement fait remarquer, une chute en cet endroit aurait de toute façon été fatale à un vieillard. N'importe quelle personne découvrant monsieur Mei étendu au pied des marches le crâne défoncé eût conclu à une mort accidentelle. C'est pour avoir voulu en faire trop que les assassins ont été démasqués. Le docteur Liou commit d'ailleurs une seconde fois cette faute au cours d'une conversation que nous eûmes tous les deux après le suicide de madame Yi. Je lui demandai si madame Mei n'était pas une ex-courtisane. Je le savais déjà, l'ayant appris par monsieur Fang, et je posai la question au docteur Liou uniquement pour le faire parler d'elle et me rendre compte du genre de relations qui existaient entre eux. À ce moment, l'idée que monsieur Mei n'était pas mort de façon naturelle avait à peine effleuré mon esprit. Liou aurait pu me répondre qu'il ne connaissait pas les antécédents de madame Mei et la chose n'allait pas plus avant, mais il nia absolument qu'elle eût jamais été courtisane et me raconta une histoire extravagante. À l'en croire, elle appartenait à une famille distinguée de la capitale et aurait épousé monsieur Mei contre la volonté de son propre père ! Je compris alors que Liou connaissait son passé véritable et mentait pour écarter d'elle le soupçon d'adultère, si prompt à naître quand il s'agit d'une ex-courtisane mariée à un vieillard. Ce mensonge transforma mes doutes vagues en quasi-certitude, et alors...

Il s'interrompit. La porte de son bureau venait de s'ouvrir, livrant passage à Ma Jong qui se précipita dans la pièce en s'écriant :

— Mademoiselle Blanc-Bleu est au greffe, Votre Excellence ! Elle veut absolument vous parler.

Le juge Ti lui jeta un regard scrutateur.

— Je ferai volontiers sa connaissance, mais un peu plus tard, dit-il. À présent, nous devons nous rendre au tribunal militaire.

— Elle a des révélations d'une importance capitale à vous faire, Noble Juge, insista Ma Jong.

— Eh bien, qu'elle demeure ici jusqu'à notre retour.

Il descendit les marches de marbre, suivi de ses deux lieutenants. En passant devant le greffe, Ma Jong s'éclipsa et ne rejoignit le juge qu'au moment où celui-ci et Tao Gan montaient dans le palanquin.

— Je lui ai dit d'attendre, Votre Excellence, expliqua-t-il d'un air piteux. Elle paraissait fort en colère et refusa de me dire de quoi il s'agissait.

— Cette jeune personne a du caractère, constata le juge Ti.

Lorsque les porteurs se furent mis en marche, il demanda :

— Et la rafle des boueux, Ma Jong ?

Le colosse se frappa le front.

— J'allais oublier de faire mon rapport, Noble Juge ! Tout s'est bien passé. Nos hommes en ont arrêté une soixantaine, mais parmi eux il y avait seulement deux meneurs : un ancien chef de bande et un prêtre taoïste renégat. Ils voulaient organiser un soulèvement populaire à tendance pseudo-religieuse ; à la faveur du désordre, ils auraient pillé les belles demeures pour disparaître ensuite avec leur butin. Les deux meneurs seront décapités ce soir. Nous avons remis les autres en liberté après leur avoir lavé la tête d'une façon qui fera date dans leur existence ! Par exemple, je dois reconnaître que le docteur Liou ignorait tout de ce complot. Votre Excellence ne devinera jamais pourquoi il fréquentait ces coquins-là... par conscience professionnelle, tout simplement ! Il voulait être prévenu si des cadavres présentant des marques inhabituelles de la maladie leur passaient entre les mains. Ce salaud-là me surprendra toujours.

— Nous l'avons arrêté il y a une heure, dit le juge.

Il fit part à Ma Jong de ses découvertes dans la salle des réceptions intimes. En terminant, il jeta un regard perplexe vers le ciel et déclara :

— Je crois bien que les nuages bougent. Et l'air est nettement plus humide que ce matin. Peut-être allons-nous tout de même avoir de la pluie !

Ils descendirent du palanquin devant la haute porte du tribunal militaire. Depuis la proclamation de l'état d'urgence, c'était là que se jugeaient les affaires criminelles et non plus au tribunal municipal ou à la Cour de justice. Les gardes

présentèrent les armes, et un capitaine en grande tenue conduisit le juge à la salle de réception.

Tsiao Taï l'y attendait en compagnie d'un autre capitaine qui expliqua respectueusement la façon dont fonctionnait le tribunal militaire. Dans les grandes lignes, les choses se passaient assez comme dans les tribunaux ordinaires, la principale différence étant la simplification de certains détails. Onze heures du soir approchaient quand Tsiao Taï et Ma Jong menèrent le magistrat dans la salle d'audience.

De nombreuses torches éclairaient le grand hall et faisaient luire les hallebardes, les piques, les lances qui décoraient le mur du fond. Devant ces panoplies guerrières une haute plate-forme supportait la table du tribunal recouverte d'un tapis écarlate. À droite et à gauche, une douzaine de gardes appartenant à la police militaire se tenaient debout, sabre au poing. Deux soldats étaient assis à une table plus basse sur laquelle se trouvaient des rouleaux de papier blanc et tout ce qu'il fallait pour écrire ; ces hommes feraient office de greffiers et enregistreraient les débats.

Tsiao Taï aida le juge à s'installer dans un grand fauteuil, derrière la table au tapis rouge. Il se plaça ensuite à la droite du magistrat tandis que Ma Jong faisait de même à sa gauche. Tao Gan s'assit sur un petit tabouret, au bout de la table.

Tsiao Taï fit signe au capitaine qui s'avança et dit après avoir salué le juge :

— Tout est prêt, Votre Excellence.

Le juge saisit le martelet présidentiel et annonça :

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés comme gouverneur extraordinaire de la capitale, je déclare l'audience ouverte.

Il frappa un coup sec sur la table.

— La Cour va s'occuper ce soir du meurtre de monsieur Mei Liang, marchand de cette ville. J'entendrai d'abord le premier des accusés, le docteur Liou. Capitaine, amenez le prévenu devant le tribunal !

L'officier donna un ordre. Deux soldats sortirent par la porte de gauche.

Le juge Ti examina les formules en blanc placées devant lui. Préparées pour la circonstance, elles portaient le grand sceau rouge de l'empereur et la signature du Premier ministre ; étant donné leur importance, on les avait soigneusement numérotées. D'ordinaire, les condamnations à la peine de mort étaient soumises au Grand Conseil, puis à l'empereur en personne pour approbation finale ; à présent, l'état d'urgence exigeait l'emploi de la procédure sommaire.

Les deux gardes revinrent avec le docteur Liou. Lorsque celui-ci se fut agenouillé, le juge dit :

— Docteur Liou, vous vous êtes rendu coupable de deux faux témoignages. Le premier en déclarant que monsieur Mei était mort vers dix heures du soir, le second en prétendant que madame Mei n'avait jamais exercé la profession de courtisane. Pourquoi avez-vous fait ces déclarations, les sachant parfaitement mensongères ? Vous êtes aussi accusé d'avoir joué un rôle dans le meurtre de monsieur Mei. Je vous conseille de dire la vérité, rien que la vérité.

Le docteur Liou releva la tête. Il était pâle mais c'est d'une voix ferme qu'il répondit :

— L'humble personne à genoux devant le tribunal nie absolument avoir participé au meurtre de monsieur Mei. J'avoue cependant avoir donné de faux renseignements à Votre Excellence, ayant été assez stupide pour ajouter foi aux mensonges de madame Mei. Je n'ignorais pas qu'elle avait été courtisane, mais je la considérais amoureuse tout comme une honnête femme, sincèrement amoureuse de son mari, et...

Le juge frappa la table de son martelet.

— Procédons méthodiquement, dit-il. Selon vos précédentes déclarations vous avez dîné chez monsieur Mei le soir du crime, et son épouse faisait le service de la table. Commencez votre récit à ce moment.

— Lorsque j'eus pris congé de mon hôte, je me rendis dans la chambre du majordome. Je lui donnai une potion et, ne trouvant pas son état trop alarmant, je rentrai chez moi.

— Ainsi, en disant que vous aviez entendu madame Mei pousser un grand cri qui vous fit vous précipiter à son secours, vous mentiez ?

— En effet. J'en demande humblement pardon à Votre Excellence. Le lendemain matin, je retournai de bonne heure chez monsieur Mei pour voir comment allait le majordome dont la santé me donnait malgré tout quelque inquiétude. Madame Mei m'ouvrit la porte elle-même et me rassura sur le compte de leur vieux serviteur. Elle semblait mal à l'aise et, m'attirant dans une petite pièce, me raconta une étrange histoire. Après mon départ son mari était monté dans la bibliothèque pour y dormir, m'expliqua-t-elle. Désireuse de ne pas être trop loin de lui au cas où il aurait un malaise, elle décida de passer la nuit dans la salle des réceptions intimes. Peu après minuit, il vint la réveiller et lui dit qu'il ne se sentait pas bien. Elle se préparait à lui faire une tasse de thé lorsqu'il porta brusquement la main à sa poitrine et s'écroula. En tombant, sa tête heurta le pied du lit, et quand elle s'agenouilla pour le secourir, elle s'aperçut qu'il était mort.

Liou se tut quelques secondes, puis leva les yeux vers le magistrat et dit :

— Voilà ce qu'elle me raconta, Noble Juge, et je la crus, sachant que son mari avait le cœur fatigué et travaillait trop. Madame Mei ne s'en tint pas là, cependant. Elle prétendit qu'on ne voudrait pas la croire si elle rapportait les choses exactement comme elles s'étaient passées. Ni son époux ni elle ne couchant jamais dans la salle des réceptions intimes, des gens mal intentionnés répandraient sûrement le bruit que son mari l'y avait surprise dans les bras d'un amant, et que celui-ci l'avait tué. Je tentai de lui faire comprendre que ses craintes étaient mal fondées et demandai à voir le corps. « Je l'ai traîné dans le vestibule, répondit-elle. Je vous supplie de dire au contrôleur des décès que mon mari a fait une chute en descendant l'escalier, hier soir, et que je vous ai immédiatement appelé. » J'hésitai, mais cette femme possède un grand pouvoir de persuasion, Noble Juge. Elle me poussa vers la rue en disant : « Allez vite chercher le contrôleur des décès. Si vous tardez trop, il risque d'avoir des soupçons ! »

Le docteur Liou épongea son front moite avec le bas de sa manche. Malgré la hauteur de la salle, la chaleur était accablante. Il reprit :

— J'arrive maintenant à la partie la plus pénible de ma confession, Noble Juge. Je suis pleinement conscient de la désagréable position dans laquelle je me suis mis en dissimulant des faits aussi graves, mais il faut que la vérité éclate. Je me rendis donc chez le contrôleur des décès et prétendis que j'étais venu la veille sans le trouver ; je ne risquais rien en disant cela car sa fonction l'appelle chaque soir au bûcher communal. Mais ce que je vis en l'accompagnant dans le vestibule me donna un choc terrible. La chute de monsieur Mei contre le pied du lit ne suffisait pas à expliquer la blessure profonde qui lui entaillait le crâne. De plus, une mise en scène très complète – on avait même enduit de sang et de matière cérébrale le haut du pilastre – me fit comprendre que madame Mei n'avait pas agi seule. Si elle craignait tant qu'on l'accusât d'avoir été surprise en flagrant délit d'adultère, elle avait une bonne raison pour cela : c'était l'exacte vérité ! Je me rendis compte que cette femme avait fait de moi le complice d'un meurtre. L'unique moyen de sortir de cette dangereuse situation était d'avouer sur-le-champ au contrôleur des décès que je venais de me conduire comme un imbécile, et de dénoncer madame Mei. Seulement, elle...

Il s'arrêta.

— Eh bien, parlez. Pourquoi n'avez-vous pas agi ainsi ? demanda le juge avec impatience.



## LE JUGE TI INTERROGE UN ACCUSÉ

Le docteur Liou hésita. Il toussa plusieurs fois pour s'éclaircir la gorge avant de répondre d'une voix mal assurée :

— Pendant que le contrôleur des décès procédait à l'examen du cadavre, madame Mei me fit venir dans une petite pièce de côté. Là, elle... elle me supplia à genoux de la sauver. Son mari l'avait en effet surprise avec un amant... les deux hommes s'étaient querellés... l'amant avait frappé monsieur Mei dans le but de l'étourdir et de disparaître ensuite. Pris de panique en le voyant mort, ils avaient imaginé cette mise en scène. « Si vous ne dites rien, conclut-elle, tout le monde croira qu'il est réellement tombé en descendant cet escalier trop raide. » Alors, que voulez-vous, Noble Juge...

— Qui est ce complice ?

— Elle refusa de le nommer, Votre Excellence. Le docteur Liou bondit soudain sur ses pieds.

— Auguste Ciel ! s'écria-t-il en portant la main à son front. Quel stupide imbécile je suis ! Elle va prétendre que c'est moi !

Il tomba de nouveau à genoux.

— Ne la croyez pas, Noble Juge ! Je supplie Votre Excellence de ne pas croire cette femme. C'est une créature trompeuse et dépravée...

Le juge Ti leva la main.

— Vous êtes très habile, docteur Liou, dit-il. Je n'en ai jamais douté. Capitaine, qu'on donne lecture à l'accusé de ses déclarations.

Les deux soldats-greffiers lurent d'une voix monocorde, s'arrêtant parfois pour faire une correction lorsqu'une différence se présentait entre leurs textes. Le capitaine porta le document à Liou qui y apposa l'empreinte de son pouce et voulut ensuite reprendre la parole. Sur un signe du juge, deux gardes lui saisirent les bras et l'entraînèrent au-dehors.

— Le salaud ! murmura Tsiao Taï à l'oreille de Ma Jong. Il met tout sur le dos de sa maîtresse et compte s'en tirer avec quelques années de prison.

Le juge frappa la table de son martelet.

— Qu'on fasse venir madame Mei devant le tribunal, commanda-t-il.

Les deux gardes reparurent, accompagnés d'une femme d'un certain âge vêtue de noir. Elle fit une révérence au juge et dit :

— L'humble gardienne du quartier féminin de la prison à présent devant le tribunal doit informer Votre Excellence que la prisonnière est malade. Elle a vomi à plusieurs reprises et est brûlante de fièvre ; je lui ai dit de réclamer un médecin et de solliciter le renvoi de son affaire, mais elle ne veut rien entendre. Que décide Votre Excellence ?

Le juge réfléchit en tiraillant sa barbe d'un air contrarié.

— Une brève déclaration suffira, finit-il par répondre. Qu'elle vienne donc, mais le contrôleur des décès l'examinera dès son retour à la prison.

Un pli soucieux barra son front lorsqu'il vit madame Mei s'avancer lentement vers lui, si mince dans sa longue robe blanche. La gardienne s'approcha d'elle pour la soutenir, mais la prisonnière l'écarta et, arrivée devant le juge, voulut s'agenouiller.

— La Cour autorise la prisonnière à demeurer debout, dit vivement le magistrat. Je voudrais...

— J'ai tué mon mari, l'interrompit-elle d'une étrange voix rauque. Je l'ai tué parce que je ne pouvais plus supporter les vaines attentions de ce vieillard. Si je l'ai épousé...

Sa voix mourut. Elle secoua la tête, et ce mouvement fit étinceler les pierres bleues de ses boucles d'oreilles dans la lumière des torches. Fixant au-delà du juge une image qu'elle seule voyait, elle reprit :

— Si je l'ai épousé, c'est parce que la vie me devait une revanche. Vendue à quinze ans au tenancier d'un bordel de la ville basse, je fus maltraitée, battue, humiliée de toutes les façons possibles. Des vicieux me fouettèrent, m'obligeant à les supplier de frapper plus fort... Elle se cacha le visage entre les mains.

Lorsqu'elle put de nouveau parler, le timbre de sa voix avait repris un peu de sa chaleur :

— Un jour quelqu'un m'aima. Je fus heureuse pendant un certain temps, puis je découvris que cet amour ne suffisait pas à

payer la dette que la société avait contractée envers moi. Je voulus davantage. J'acceptai donc d'épouser Mei, et j'eus tout ce que je désirais, tout... sauf l'amour. Je pris un amant, puis d'autres, et je sortais chaque fois plus malheureuse des bras de mes tristes complices. Je me sentais souillée par leurs ignobles caresses, dégradée par leurs exigences pécuniaires. Mon mari découvrit ces sales aventures et sa pitié m'humilia. Oui, m'humilia plus que les coups de fouet reçus au temps où j'appartenais à une maison de joie. Et quand je l'eus tué, il me fallut encore m'abaisser, supplier ce méprisable médecin, promettre de souscrire à ses infâmes propositions. J'ai toujours exigé davantage de la vie, et plus elle m'apportait de choses, plus cher il me fallait payer. Je m'en rends pleinement compte aujourd'hui, mais trop tard.

Une toux déchirante la secoua.

— Je ne me sens pas bien, murmura-t-elle. Je suis lasse... lasse...

Elle vacilla et, jetant un regard de détresse au juge, s'affaissa sur le sol.

La gardienne qui s'était baissée pour entrouvrir la robe de la prisonnière se redressa aussitôt avec horreur. Faisant un pas en arrière, elle se couvrit la bouche de sa manche et désigna les marques révélatrices sur le cou et la poitrine de madame Mei. À son tour, le capitaine s'écarta de la malheureuse qui se tordait à présent, en proie à d'atroces souffrances. Une dernière convulsion raidit ses membres et elle demeura immobile.

Le juge Ti se pencha par-dessus la grande table. Il considéra un instant le visage contracté de la morte, puis fit un signe au capitaine. Celui-ci lança un ordre aux gardes debout près de l'entrée. Les deux hommes sortirent rapidement.

Un grondement éloigné troubla soudain le profond silence qui s'était établi dans la salle. Personne ne sembla l'entendre.

Les gardes reparurent, porteurs d'une natte de jonc qu'ils étendirent sur le cadavre en se protégeant la bouche et le nez avec leurs foulards. Le capitaine s'approcha du juge et dit :

— J'ai fait prévenir aussi les boueux, Votre Excellence.

Le juge Ti acquiesça d'un mouvement de tête.

— Qu'on fasse venir l'accusé Hou Pen, dit-il d'un ton las.



## 19

MONSIEUR HOU PASSE UN ANNEAU À SON DOIGT. LE JUGE TI PRONONCE UNE CONDAMNATION À MORT.

LA SILHOUETTE TRAPUE de monsieur Hou s'encadra dans la porte, flanquée de deux soldats. Il portait un capuchon de chasseur et une longue robe de cheval que serrait à la taille un ceinturon en cuir. Il allait sans doute partir pour la chasse au moment de son arrestation, et comme aucune charge n'était encore formulée contre lui, il avait reçu la permission de conserver ses vêtements personnels.

Il s'arrêta sur le seuil pour considérer la salle d'un air morne, puis, poussé par les soldats, reprit sa lourde marche. Il jeta au passage un regard indifférent à la natte de jonc et s'approcha du tribunal.

— Agenouillez-vous ici ! commanda le capitaine en montrant de la pointe de son sabre le coin de la plate-forme le plus éloigné de la morte.

Le juge Ti frappa la table de son martelet.

— Hou Pen, annonça-t-il d'une voix grave, je vous accuse d'avoir tué monsieur Mei Liang dans la salle des réceptions intimes de sa demeure en lui défonçant le crâne avec une pierre à encre.

Ma Jong et Tsiao Taï se regardèrent, abasourdis, tandis que les sourcils de Tao Gan exprimaient l'incrédulité.

Hou leva sa grosse tête.

— Ainsi, elle m'a trahi, murmura-t-il.

Le juge Ti se pencha vers lui.

— Non, dit-il, vous vous êtes trahi vous-même pendant notre entretien d'hier soir.

Les yeux de Hou s'ouvrirent tout grands. Il voulut parler mais, sans lui en laisser le temps, le magistrat poursuivit :

— Lorsque vous m'avez raconté la véritable histoire du motif du saule, vous luttiez visiblement contre votre émotion. Vous la contiez comme s'il se fût agi d'une expérience personnelle et non pas d'une aventure vécue par votre arrière-grand-père. L'histoire est des plus pathétique, j'en conviens, mais vous deviez l'avoir entendue plus de cent fois dans le cercle familial. Pourquoi cette affaire lointaine vous troublait-elle à ce point ? J'imaginais tout de suite que vous aussi aviez dû racheter une courtisane – sacrifiant sans doute le reste de votre fortune – pour la voir ensuite vous préférer un homme plus riche.

Il s'interrompit un instant. Hou lui jeta un regard sombre sous ses sourcils touffus, mais garda le silence.

— Un peu plus tard, reprit le juge, quand je vous informai de la mort de monsieur Yi, vous vous êtes immédiatement inquiété de son œil. Le couplet sur les trois familles énumère les diverses façons dont Mei, Hou et Yi passeront de vie à trépas, mais de manière ambiguë comme en ce genre de chansons. L'un doit perdre son œil et le dernier la tête, mais on ne précise pas à qui chacun de ces malheurs arrivera. Yi est mort la moitié gauche du visage écrasée, et l'assassin prit évidemment la fuite sans vérifier si l'œil de sa victime était encore en place. Je fus frappé par le fait qu'après avoir appris l'énucléation de Yi, vous ayez aussitôt parlé du sort qui attendait votre tête. Cette remarque me parut curieuse, car elle impliquait la certitude que monsieur Mei était mort « en perdant son lit ». Or il semblait avoir rendu l'âme en tombant dans un escalier ! Ne comprenant pas, je me gardai de rien conclure de votre réflexion, mais je la classai dans mon esprit pour y revenir plus tard si besoin était.

Le juge Ti se renversa dans son fauteuil. Il caressa doucement ses favoris et continua :

— J'appris ensuite que madame Mei avait été courtisane dans une maison de joie de la ville basse. Une personne – inconnue de mon informateur – la racheta au tenancier, mais elle quitta ladite personne pour épouser le très riche monsieur Mei. Il y avait une certaine analogie entre cette histoire et celle arrivée à votre arrière-grand-père. Je me rappelai alors un curieux incident : lorsque madame Mei était venue me voir, elle avait sursauté en apercevant le motif du saule peint sur l'assiette

de gâteaux que je lui tendais. Plus curieux encore, un montreur de marionnettes me rapporta qu'une fille nommée Saphir avait disparu d'un bordel de la vieille ville en de mystérieuses circonstances. Saphir... le nom même de la courtisane rachetée par votre ancêtre ! Et madame Mei montrait une préférence marquée pour cette pierre. Étrange série de coïncidences. Pourtant je ne vis pas dans cet ensemble de faits la preuve que l'homme ayant racheté madame Mei et vous fussiez le même personnage. Ni que cet homme fût demeuré son amant quand elle eut épousé Mei, et encore moins que vous eussiez tué celui-ci de concert avec elle. À ce moment, rien ne prouvait que monsieur Mei eût été assassiné et, de plus, je me refusais à croire qu'un homme possédant son expérience du monde eût pris comme épouse une femme dépourvue de sens moral. Si je fis procéder à votre arrestation, c'est parce que quelqu'un vous accusait d'un crime bien différent.

Hou voulut parler, mais le juge leva la main.

— Non, attendez, dit-il, je ne vous raconte pas cela sans dessein. Ce soir, tout devint clair à mes yeux : on avait sauvagement assassiné monsieur Mei en lui défonçant le crâne avec une pierre à encre, et – avant ou après son acte – l'assassin s'était acharné sur lui à coups de pied, causant ainsi toutes les contusions que nous avions attribuées à la chute le long des marches. Et soudain, je compris pourquoi l'expression « perdre son lit » vous avait tout naturellement paru s'appliquer à Mei : l'adultère de sa femme lui faisait en quelque sorte perdre le lit conjugal en même temps que la vie. Mais, pour savoir cela, il fallait être l'amant de la femme et l'assassin du mari. Votre interprétation du couplet devenait alors rationnelle : Mei était mort en perdant son lit, Yi en perdant un œil, et *vous*, votre tête roulerait sur l'échafaud lorsque je découvrirais la vérité ! Enfin, le fait que vous ayez racheté Saphir expliquait pourquoi Mei gardait le silence sur les antécédents de sa femme : ce secret n'était pas uniquement le sien. Drame passionnel chez les notables de l'« Ancienne Société »... Une société qui n'aura bientôt plus de représentants.

Les traits de Hou se contractèrent mais il demeura silencieux. Le juge reprit :

— Je vous ai donné toutes ces explications pour que vous compreniez bien que madame Mei ne vous a pas trahi. J'ai découvert votre culpabilité par le seul raisonnement. Lorsque votre maîtresse parut devant le tribunal, il y a quelques minutes, elle ne prononça pas une seule fois votre nom. Elle s'accusa simplement d'avoir tué son mari parce que ses attentions la fatiguaient.



#### UN AMANT VOIT LE CADAVRE DE SA MAÎTRESSE

Hou se releva lentement. Il saisit le bord de la table entre ses énormes mains velues et demanda :

— Où est Saphir ?

— Elle est morte. Après avoir confessé son crime, elle a succombé à la peste ici même.

Du doigt, le juge montra la natte de jonc.

Le regard de Hou se posa sur la forme étendue. Les sourcils froncés, il remua les lèvres sans qu'aucun son en sortît. Le tonnerre gronda de nouveau dans le lointain.

Avec un gémississement presque animal, l'accusé se précipita vers le corps de la courtisane. Le capitaine voulut le retenir, mais le juge Ti secoua la tête. Soulevant le bord de la natte, Hou

découvrit un bras de la morte et caressa tendrement ses doigts effilés. Avec d'infinies précautions, il retira la bague ornée d'un saphir et, après y avoir posé ses lèvres, la mit à son petit doigt. Il laissa ensuite retomber la natte et revint devant le tribunal. Levant les yeux vers le magistrat, il dit d'une voix sans timbre :

— Que Votre Excellence me permette de garder cette bague pour monter à l'échafaud. Je la lui avais offerte le jour de son rachat.

Le juge Ti acquiesça, et Hou poursuivit sans quitter l'anneau des yeux :

— Elle était si jeune alors... si jeune et si tremblante. Elle portait le même nom que la courtisane rachetée par mon arrière-grand-père. « Ce n'est pas une coïncidence, lui dis-je, c'est le Ciel qui manifeste ainsi sa volonté. Ton amour effacera toutes les souffrances causées par ma famille à la Saphir de jadis. » Il secoua sa grosse tête. Pourquoi fallut-il qu'elle changeât après nos premiers mois de bonheur ? Peut-être le souvenir d'avoir été achetée comme une marchandise y était pour quelque chose ? Je ne sais. Quand elle me quitta, elle dit seulement : « Mei est riche, tu es pauvre, et la vie me doit encore tant... robes de brocart... bijoux précieux... servantes prêtes à obéir à mes ordres... »

Hou fit tourner la bague entre ses doigts et reprit :

— Pourtant, le luxe que Mei lui offrit ne la rendit pas heureuse. Elle eut des aventures... de nombreuses aventures. J'étais triste, car cela signifiait qu'elle ne réussissait pas à trouver le bonheur. Un jour, elle me fit appeler. Elle ne pouvait m'oublier, dit-elle. Était-ce vrai ? Je l'ignore, mais la joie revint dans mon cœur. Puis ce fut l'épidémie. Je la pressai de fuir la capitale. Elle n'y consentit pas parce que, les serviteurs partis et le vieux Mei passant ses journées à nourrir les pauvres, nous pourrions nous voir maintenant sans contrainte. Mais la semaine dernière elle me dit : « Cela ne peut plus durer. Il faut que je quitte cette cité de pourriture et de mort pour recommencer une nouvelle existence loin d'ici. » « Puis-je t'accompagner ? » demandai-je. « Je ne sais, répondit-elle avec lassitude. Je t'aime, bien sûr, mais ta présence me rappellerait

trop le passé... un passé que je cherche de toutes mes forces à oublier. »

Hou s'interrompit de nouveau, le regard vague.

Le juge qui l'avait écouté immobile sur son siège demanda :

— Que s'est-il exactement passé au cours de la nuit fatale ?

Hou tressaillit, tiré de ses songes.

— Ce qui s'est passé exactement ? répéta-t-il. Je suis allé la rejoindre vers minuit. Dans la salle des réceptions intimes comme d'habitude. Son mari dormait dans la bibliothèque. Nous laissâmes les rideaux du lit ouverts, et seule la flamme d'une bougie placée sur la table de toilette éclairait nos étreintes. Soudain la porte-lune s'ouvrit et Mei parut en robe de chambre. « Tue-le ! me cria-t-elle, je ne peux plus supporter sa vue ! » Je sautai à bas de la couche, mais le vieil homme me dit : « Inutile de me tuer, Hou. Emmenez-la. Vous l'avez rachetée, c'est à vous qu'elle appartient. » Se levant à son tour, elle se mit à l'injurier. Il se contenta de répondre : « Je sais que tu n'as pas été heureuse ici. T'en aller avec Hou est ta dernière chance. Peut-être trouveras-tu enfin ce que tu cherches. » Branlant la tête, il ajouta de ce ton cafard qu'il prenait si souvent : « Si tu savais quelle pitié j'éprouve pour toi ! » Ces paroles me firent voir rouge. Pardonner à Saphir, lui ? Moi seul avais ce droit ! Fou de rage, je saisis la lourde pierre à encre sur la table de toilette, lui en assenai un coup terrible qui l'étendit à terre, et je fis rouler sa grande carcasse dans tous les sens à grands coups de pied. Je m'arrêtai quand Saphir passa son bras autour de mon cou et me dit de cesser.

Il essuya la sueur qui mouillait son visage.

— Saphir et moi nous assîmes côte à côte sur le bord du lit. Au bout d'un moment, elle déclara : « J'ai décidé que tu m'accompagnerais. Nous allons traîner son cadavre dans le vestibule, au pied des marches de marbre. On croira qu'il est tombé en descendant l'escalier et, dans quelques jours, nous partirons tous les deux. » Nous organisâmes la mise en scène que vous connaissez, disposant avec soin les indices de façon à suggérer un accident, puis je m'en allai par la porte du jardin. C'est tout.

Quatre boueux en cagoule noire parurent. Ils roulèrent adroitement le corps de madame Mei dans la natte de jonc et enveloppèrent le tout de grosse toile. Hou les suivit du regard tandis qu'ils s'éloignaient avec leur fardeau.

Le juge fit un signe. Les soldats-greffiers s'empressèrent de lire leurs notes de la même voix monocorde. Ils arrivaient à la fin de cette lecture quand un éclair illumina les hautes fenêtres ; un coup de tonnerre assourdissant éclata presque aussitôt, et les premières gouttes résonnèrent sur les panneaux de papier huilé.

— La pluie... enfin ! s'écria le juge Ti.

Le capitaine prit le document rédigé par ses hommes et vint le présenter à Hou qui y apposa l'empreinte de son pouce. Le juge se leva. Après avoir arrangé soigneusement les plis de sa robe, il dit :

— Hou Pen, une autre accusation entraînant la peine de mort a été portée contre vous. Je n'ai pas besoin de l'examiner, le meurtre de l'homme de bien, véritable providence des malheureux qu'était monsieur Mei Liang, justifie amplement l'application de la peine capitale. Accusé Hou Pen, la Cour vous condamne à avoir la tête tranchée. La loi martiale rend la sentence immédiatement exécutoire.

Il se rassit et, trempant son pinceau dans l'encre rouge, remplit la formule placée devant lui. Il y apposa son sceau personnel et la tendit à Tsiao Taï en disant :

— Colonel Tsiao, je vous charge conjointement avec le colonel Ma de prendre toutes les mesures nécessaires pour l'exécution. Tao Gan assistera au supplice en mon nom et rédigera le rapport officiel.

Deux gardes s'approchèrent de Hou. Il ne les vit pas. Les yeux fixés sur la bague de madame Mei, il la faisait lentement tourner autour de son doigt en contemplant les éclairs bleus que lançait le gros saphir. L'un des gardes lui toucha l'épaule. Hou le suivit sans résistance, le dos courbé sous l'ample manteau de chasse.

Le magistrat reprit la parole pour annoncer :

— Le tribunal siégera de nouveau demain matin. Une longue peine de prison sera prononcée contre le docteur Liou pour faux

témoignage, dissimulation de faits intéressant la justice, et manquement à ses devoirs professionnels. L'audience est levée.

Il ponctua la fin de son discours d'un dernier coup de martelet, puis gagna la porte, les bras croisés dans les vastes manches de sa robe de cérémonie. Respectueusement au garde-à-vous, les soldats le regardèrent sortir.

## 20

LE JUGE TI RÉVÈLE LA VÉRITABLE RAISON D'UN BAIN NOCTURNE. IL EXPLIQUE LA VRAIE SIGNIFICATION DU VASE BRISÉ.

LES SENTINELLES placées à la porte du tribunal fixèrent un toit improvisé en grosse toile sur le palanquin. Tandis que les soldats se mettaient en marche, le juge Ti laissa pendre sa main au-dehors pour sentir la fraîcheur des gouttes de pluie.

Une lassitude intense l'envahit soudain. Il voulut concentrer son esprit sur la dernière audience, mais le hall aux torches fumeuses lui apparut avec l'irréalité d'un rêve. Ses pensées devinrent de plus en plus confuses. Tout se brouilla dans son cerveau, et il lui sembla que depuis des jours et des jours ce palanquin l'emportait dans son interminable voyage. Une envie de vomir le prit. Il se pressa très fort les tempes avec le bout des doigts. Les vertiges cessèrent progressivement, mais la fatigue demeura, mêlée au sentiment que l'existence était chose futile, et vains tous nos efforts. Fallait-il voir là une réaction normale de son organisme surmené par trois semaines de tension physique et mentale, ou bien était-ce un signe annonciateur de la vieillesse ?

En proie à ces sombres considérations, il laissait son regard errer le long des rues désertes. De temps à autre, une lumière se montrait derrière les fenêtres des maisons silencieuses. Bientôt, pensa-t-il, l'empereur allait revenir, et la capitale serait de nouveau la métropole bourdonnante d'activité de naguère, mais cette idée elle-même ne parvint pas à chasser sa mélancolie.

Un cri traînant accompagné d'un grincement de crécelle le fit se redresser sur ses coussins. Dans le cône lumineux projeté par la lanterne du véhicule apparut un visage ridé et ruisselant de pluie. Il appartenait à un vieil homme qui tendit au juge une

corbeille remplie de feuilles de papier huilé. Ses bras nus, sortant d'une veste en haillons, étaient d'une maigreur effrayante.

— Place ! Place ! crièrent les soldats.

— Non, attendez ! commanda le juge. Je t'achète une de tes feuilles, dit-il au marchand ambulant, le premier qu'il rencontrât depuis trois semaines.

— Cinq sapèques ! Quatre l'une si vous prenez deux feuilles, Vénérable Seigneur !

Sous la broussaille des sourcils, une lueur matoise brillait dans les yeux du bonhomme qui ajouta :

— Le meilleur des papiers huilés, Vénérable Seigneur. Rien de tel pour se protéger de la pluie... ou du soleil. Achetez-m'en deux feuilles, demain elles seront plus chères !

Le juge n'en prit qu'une, mais donna au vendeur une piécette blanche en disant :

— Que le Dieu de la Chance te soit favorable, l'ami !

Dès qu'il tint la pièce d'argent, le vieillard détala rapidement sur les pavés mouillés dans la crainte de voir ce client prodigue se repentir de sa générosité. Lorsqu'il estima la distance suffisante, il se remit à faire tourner sa crêcelle avec vigueur.

Le magistrat sourit en étendant le papier sur ses bottes humides. Un sentiment d'orgueil fit s'évanouir sa fatigue. Oui, il pouvait être fier du bon peuple qu'il avait le privilège de servir. Pendant trois longues semaines, ces braves gens avaient tremblé au fond de leurs misérables taudis, à demi morts de faim, paralysés par la peur de l'ennemi invisible qui les traquait le jour comme la nuit. Et au premier signe d'amélioration, ils mettaient le nez dehors, invaincus, prêts à batailler avec bonne humeur pour obtenir les quelques sapèques nécessaires à l'achat du bol de riz quotidien.

De retour au palais, le juge accorda un sourire aimable aux commis qui le saluaient et, vite, gagna la terrasse de marbre. Accoudé à la balustrade, il contempla la ville. À travers la pluie fine et drue, on voyait des lumières s'allumer un peu partout. Le gong du temple bouddhiste fit entendre sa grosse voix de bronze : un service d'actions de grâces commençait.

Le juge rentra dans son bureau. Il ôta le lourd costume de cérémonie, remplaça son bonnet par une simple calotte, et, vêtu seulement d'une mince robe de dessous, s'installa devant sa table de travail. Ayant frotté le pain d'encre sur la pierre, il prit son pinceau et rédigea un message pour sa Première Épouse dans le style neutre prescrit par l'étiquette :

*« De multiples occupations ne m'ont pas permis de vous donner plus tôt de mes nouvelles. Aujourd'hui, il pleut enfin, ce qui annonce la fin de la peste noire et de l'état d'urgence, je compte vous rappeler sous peu. Divers incidents se sont produits, mais grâce à la diligence de mes lieutenants, nous n'avons cessé d'avoir la situation bien en main. Je salue aussi madame Deuxième et madame Troisième ainsi que les enfants. »*

Il griffonna sa signature à gauche de la feuille, puis se renversa dans son fauteuil. Pensant avec affection à ses épouses, il se dit qu'il devrait ajouter à cette lettre un post-scriptum d'un caractère plus personnel. Il chercha les mots voulu en écoutant le choc des gouttes de pluie sur le papier huilé des fenêtres, mais bientôt ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

L'entrée de ses trois lieutenants, las et trempés, le tira de son sommeil. Il leur fit signe de s'asseoir. Tao Gan lui tendit son rapport avant de prendre un siège, et le juge déchiffra les petits caractères bien nets du document. L'exécution de Hou avait eu lieu près du bûcher municipal. Tandis que le bourreau lui dégageait le cou, le condamné avait dit en regardant la natte de jonc se consumer dans les flammes :

— Nous quittons ce monde ensemble.

Ce furent là ses dernières paroles.

Tao Gan sortit de sa manche la bague ornée d'un saphir.

— Après la mort de Hou, expliqua-t-il, on a retiré ce bijou de son doigt. Il revient à la masse de la succession Mei, sans doute ?

— En effet. Prépare-nous un grand pot de thé.

Pendant que Tao Gan s'empressait d'obéir, Tsiao Taï repoussa son casque et dit :

— En conduisant Hou à l'échafaud, Noble Juge, je lui ai demandé pour quelle raison il avait tué Yi. Il m'a répondu : « Ce démon cruel a eu ce qu'il méritait. » Votre Excellence ne croit-elle pas que cet aveu de culpabilité devrait être transcrit dans le dossier... pour la bonne règle ?

Le juge Ti secoua la tête.

— Ce n'était pas un aveu de culpabilité, déclara-t-il. Hou n'a pas tué monsieur Yi.

Voyant l'air surpris de ses lieutenants, il continua :

— Hou ne pouvait pas savoir que Corail se trouvait chez son voisin ce soir-là. N'a-t-elle pas dit que le store en bambou était baissé ? Donc, même si Hou surveillait la galerie depuis son balcon, il n'aurait pu avoir connaissance du drame. Quant à prétendre qu'il traversa le canal à la nage, grimpa jusqu'à la fenêtre de la galerie dans le seul dessein d'espionner Yi... et arriva juste à point pour voir celui-ci frapper Corail, ce serait trop demander aux coïncidences ! Et puis, malgré sa force peu commune, Hou était de petite taille, et Yi plutôt grand. Or le coup dont ce dernier est mort lui fut porté de haut en bas, donc par une personne au moins aussi grande que lui.

— Mais, Votre Excellence, Corail a vu Hou derrière le store ! s'écria Tao Gan.

— Elle a cru le voir. Elle pensait à lui parce que monsieur Yi venait de la faire monter sur la petite estrade, mais l'ignoble individu voulait seulement jouir de l'embarras de la jeune fille. Il ne songeait pas à tourmenter son voisin. Dans son désarroi, Corail ne s'est pas rendu compte de cela ; elle aperçut une grande ombre et la prit tout naturellement pour celle de Hou.

— Mais alors, qui donc a tué Yi ? demanda Ma Jong.

Le juge Ti posa sur lui son regard aigu.

— Lorsque Corail nous eut raconté son aventure, dit-il, j'ai formé une théorie. Elle correspondait à tous les faits connus, mais je n'avais aucun moyen de la vérifier. J'espérais... je comptais même que ce soir un nouveau fait en démontrerait l'exactitude. Mon attente n'a pas été trompée, et j'en éprouve un grand plaisir. Pas seulement pour la confirmation apportée à ma théorie, croyez-le bien !

Il prit la tasse que lui tendait Tao Gan, mais, trouvant le thé trop chaud, il la reposa en écoutant la pluie tomber.

— C'est un véritable déluge ! s'écria-t-il. Frappant dans ses mains, il commanda au planton aussitôt accouru :

— Qu'on fasse dire aux gardes de la porte Ouest de refermer les vannes.

Le planton s'éclipsa pour exécuter l'ordre, et le juge reprit :

— Examinons ensemble les déclarations de Corail. Monsieur Yi la rencontre au marché, où elle se trouve en compagnie de sa sœur. Lorsqu'il la prend à part, mademoiselle Blanc-Bleu – qui n'est pas bête – flaire quelque chose de louche. Corail invente sur-le-champ une histoire pour détourner ses soupçons, mais simple et naïve comme est la petite chanteuse, son mensonge ne doit pas être bien convaincant et mademoiselle Blanc-Bleu décide de la surveiller. Le soir, lorsque Corail sort, elle la suit donc sans se montrer. Cette filature la mène jusqu'à la demeure de monsieur Yi. Quand elle voit sa jumelle disparaître par la petite porte, elle ne sait d'abord quel parti prendre car la vieille forteresse ne possède pas d'autre entrée. Mais elle est fille de ressource et n'hésite pas longtemps. Elle descend sur la rive du canal, se déshabille dans les buissons, et décide de traverser l'eau à la nage pour s'introduire par-derrière dans la maison. Peu désireuse de se lancer sans arme dans cette expédition, elle place l'une de ses boules de fer à l'intérieur de son chignon et noue une écharpe autour de sa tête. Ainsi, elle ne risquera pas de perdre la petite balle ni de mouiller ses cheveux.

Le juge s'arrêta pour boire une gorgée de thé. Après un bref coup d'œil à Ma Jong, il enchaîna :

— Pour une acrobate de sa valeur, grimper le long d'une colonne est un jeu d'enfant. Sa haute stature et sa souplesse lui permettent ensuite de se hisser aisément sur le balcon. Là, elle entend monsieur Yi se vanter d'avoir fait périr leur mère sous le fouet et expliquer qu'il réserve le même sort à Corail. Quand elle voit les longues lanières atteindre la poitrine de sa sœur, elle enlève son écharpe, noue la balle dedans, et enjambe le rebord de la fenêtre. Au bruit, monsieur Yi se retourne. La vue de cette grande forme nue, ruisselante d'eau et les cheveux dénoués, le terrifie. Est-ce une visiteuse de l'au-delà venue venger la

morte ? Vite cependant, il comprend. Bien plus redoutable qu'un fantôme, il a en face de lui la sœur de Corail, non pas une douce créature sans défense mais une fille experte dans l'art de la lutte, une arme meurtrière à la main. Comme tous les êtres cruels, Yi est un lâche. Il laisse échapper son fouet et appelle à l'aide. Souviens-toi, Tao Gan, sa bouche était grande ouverte. Mademoiselle Blanc-Bleu abat alors violemment son écharpe lestée de métal. Sous le choc, Yi s'écroule et tombe dans le fauteuil. Je suis certain que tout s'est passé comme je viens de le décrire. Ce que j'ajoute maintenant est pure supposition. Yi mort, la colère de la jeune fille tombe brusquement. Elle est saisie de frayeur en pensant aux conséquences de son acte. Elle ne sait pas que la justice le considérerait comme un cas de légitime défense, puisque Yi était sur le point de tuer sa sœur après avoir, jadis, flagellé à mort leur mère. Prise de panique à la vue du sang qui tache son écharpe, elle la jette par terre et lance la boule de fer dans le canal. Puis elle se laisse glisser jusqu'à la surface de l'eau, regagne l'autre rive à la nage, se rhabille et se rend à la taverne.



UNE JEUNE FILLE VENGE LES SIENS

C'est à ce moment que se place ta première rencontre avec elle, Ma Jong.

Ma Jong hocha la tête.

— Oui, dit-il. Et je comprends pourquoi elle n'adressa pas la parole à son père. Elle était furieuse qu'il ne lui eût pas dit la vérité sur la mort de leur mère, alors qu'il avait tout révélé à Corail.

Le juge acquiesça.

— Oui, elle décida de ne pas le mettre au courant de son geste. Plus tard, elle se souvint de l'écharpe tombée dans la galerie et se demanda si sa sœur n'avait pas, elle aussi, laissé des indices compromettants derrière elle. Inquiète, elle résolut de retourner là-bas par le même chemin. Elle ignorait qu'entre-temps on avait ouvert les vannes du fleuve, et qu'un fort courant ne permettait plus de traverser le canal aussi facilement. Toi qui es natif d'une région où abondent les rivières, Ma Jong, tu sais sans doute que, dans les courbes, le courant est toujours plus fort du côté extérieur. J'ai noté bien souvent ce fait en observant des morceaux de bois à la dérive. De plus, en aval du pont de la Demi-Lune, le mur de la maison Yi avance sur le canal, ce qui réduit sa largeur et accroît en conséquence la violence du courant. Mademoiselle Blanc-Bleu ne réussit pas à atteindre son but. Repoussée vers l'autre rive, elle s'empêtra dans les herbes aquatiques, non loin du Séjour des saules. Après son sauvetage par toi, Ma Jong, il lui fallut inventer une histoire pour expliquer sa présence en cet endroit. Lui avais-tu parlé de Hou, par hasard ?

Ma Jong se gratta la tête.

— Ma foi, reconnut-il d'un air penaude, je lui ai demandé en plaisantant s'il venait de la jeter du haut de son balcon.

— Voilà ! Ta plaisanterie lui a inspiré sa petite fable. Ayant mon idée sur la façon dont les choses s'étaient *réellement* passées, j'ai dit à Yuan que la tentative de viol sur Blanc-Bleu pèserait lourdement contre Hou... et j'ai appuyé sur le mot « lourdement ». Si ma théorie est juste, pensai-je, cette fille viendra tout m'avouer, car elle semble honnête et ne supportera pas qu'un innocent pârisse de son mensonge. D'autres points jouaient en faveur de ma théorie. Lors de notre entretien avec

Hou, par exemple, il ne m'avait guère paru d'humeur à prendre les filles de force. Ce n'était pas mademoiselle Blanc-Bleu qu'il attendait, mais un message de madame Mei. De plus, l'écharpe trouvée dans la galerie – mouillée surtout aux quatre coins – suggérait l'idée d'une nageuse l'ayant nouée sur ses cheveux. Et quand mademoiselle Blanc-Bleu mit les vauriens en fuite dans la taverne des Cinq Bénédictions, elle n'avait qu'une seule boule de fer sur elle.

— Et sa chevelure était encore humide, murmura Ma Jong. Avec un soupir admiratif, il ajouta : « Cela explique aussi sa soif prodigieuse. Ah, ce n'est pas une fille ordinaire ! »

— Va donc au greffe, lui dit le juge. Si elle s'y trouve encore, demande-lui de te raconter son aventure en détail.

Ma Jong se leva d'un bond et sortit sans rien répondre.

— Elle a un caractère très indépendant, très impétueux, dit le juge Ti en souriant. Ce qu'il lui faudrait, c'est un bon époux capable de calmer un peu l'ardeur de son esprit.

— Frère Ma saura la calmer, corps et esprit ! remarqua Tsiao Taï en clignant de l'œil. Il devrait suivre l'ancienne coutume et prendre sa jumelle comme Deuxième Épouse. Cela lui permettrait de donner sa pleine mesure !

Il se frotta les genoux, satisfait de sa plaisanterie, et ajouta :

— Votre Excellence ne croit-elle pas qu'on devrait faire venir cette fille devant le tribunal ? On pourrait l'acquitter officiellement, et la mort de Yi cesserait d'être une énigme pour le public.

Le juge haussa ses gros sourcils.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-il. Je ne tiens pas à voir la future famille de Ma Jong servir de sujet de conversation à tous les oisifs de nos maisons de thé. On classera la mort de Yi dans les « meurtres commis par une ou plusieurs personnes inconnues ». Quelques affaires de ce genre dans mes dossiers ne me font pas peur.

— Ainsi, frère Ma s'est laissé prendre à l'hameçon ! remarqua Tao Gan avec un petit sourire. Presque aussitôt, cependant, sa mine s'allongea. Tiraillant les trois poils de sa verrue, il demanda :

— Mais alors... le motif du saule n'était pas un indice, Noble Juge ? Le vase de fleurs serait tombé accidentellement ?

Le juge Ti lui jeta un regard pensif.

— Accidentellement ? répéta-t-il en lissant sa barbe. Non, tu avais raison d'accorder à ce vase la valeur d'un indice. Souviens-toi que Yi a crié lorsqu'il a vu la jeune furie foncer sur lui. Et il n'avait pas remarqué la fuite de Corail. Il était persuadé que son appel ferait accourir madame Giroflée ou son fils et que les deux jumelles seraient surprises dans la galerie. Ayant reconnu mademoiselle Blanc-Bleu, la dernière pensée de cet homme vindicatif fut certainement de laisser un indice révélateur de son identité. Il brisa donc le vase de fleurs, non parce que le motif du saule le décorait, mais pour une raison encore plus évidente, Tao Gan : parce qu'il s'agissait d'une porcelaine *blanche et bleue*, voyons ! À présent, je boirais bien une autre tasse de thé.

FIN